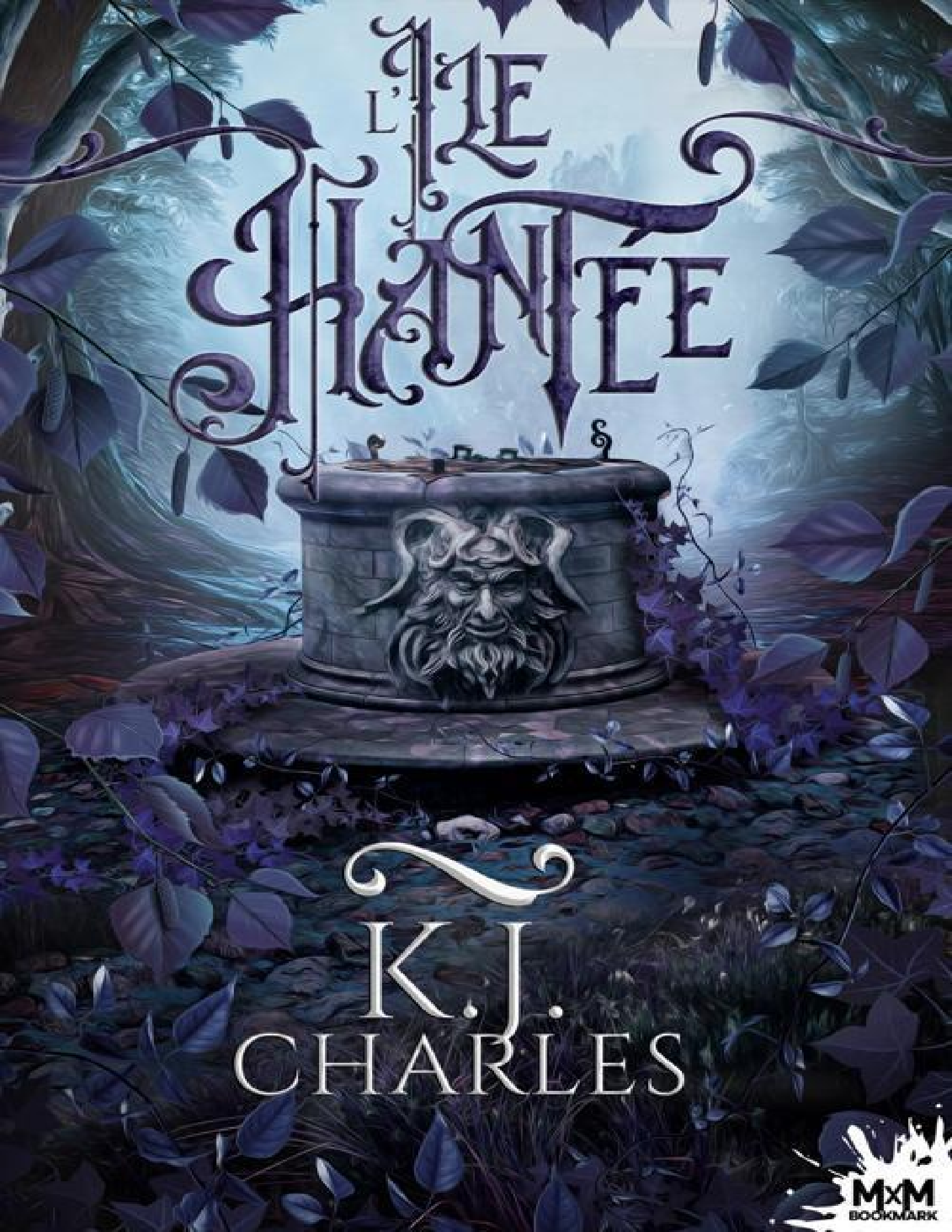




THE HANTEE

~
K.J.
CHARLES

KJ Charles

L'île hantée

MxM Bookmark

OceanofPDF.com

Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Cet ouvrage a été publié sous le titre original :

Spectred Isle

MxM Bookmark © 2023, Tous droits réservés

Copyright © 2017 by KJ Charles

MxM Bookmark est un label appartenant aux éditions Bookmark.

Illustration de couverture © Moorbooks design

Traduction © Amélie Bizot

Suivi éditorial © Julie Nicey

Emmanuelle Lefray**Correction** ©

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9791038129702

Existe en format papier

OceanofPDF.com

Chapitre un

Londres, avril 1923

C'était un jour parfait pour une promenade.

Saul Lazenby ressentait une satisfaction inhabituelle en descendant de son train à la station de Oakleigh Park, perdue dans la banlieue rurale de Barnet, au nord de Londres. Il aimait flâner sous le soleil de printemps, tout particulièrement car il se trouvait seul. Il avait beau être profondément reconnaissant envers son employeur, qui l'avait pris sous son aile lorsque personne ne voulait de lui, cela ne rendait pas les tirades sans fin du major Peabody à propos de ses théories ridicules plus supportables. Dans ces circonstances, Saul n'avait ni le droit ni l'intention de se plaindre, mais il ne pouvait pas nier qu'il appréciait d'avoir un peu de temps pour lui, et de se faire payer pour une promenade de santé, littéralement.

Sa destination était Oak Hill Park, qui restait une étendue de nature broussailleuse et sauvage malgré l'avancée inexorable de Londres sur les villes et les villages aux alentours. L'espace vert demeurerait vierge jusqu'à présent, démarqué par quelques buissons et peuplements de hêtres et, naturellement, des chênes. Les arbres avaient toujours apaisé Saul. Il avait apprécié les paysages sablonnés et arides de la Mésopotamie ainsi que ses rayons de soleil sans pitié ; il adorait les briques sèches et les pierres anciennes, se délectait de la sensation de la terre millénaire sous ses doigts ; cependant, quelque chose de profondément apaisant se dissimulait inéluctablement dans le chêne anglais, qui trônait sans un bruit au milieu de la surface verte. Il inspira l'air pur, satisfait, et tourna le dos à la ville qui siégeait dans les profondeurs de Thames Valley, couverte d'un manteau maussade de brume. Peut-être ferait-il mieux de partir, finalement. Il s'était installé à Londres parce que cette dernière n'avait que faire de lui. Il craignait que, s'il déménageait dans une petite ville, sa réputation le précède, et que ses nouveaux voisins se détournent de lui avec dégoût. Certains de ses anciens camarades lui avaient suggéré de changer de nom pour recommencer à zéro, or, à ses yeux, cela reviendrait à fuir sa sentence. Il méritait de porter sur ses épaules les lourdes conséquences de ses actions.

Il mit cette pensée de côté, le plus loin possible, et entama sa marche le long du chemin du parc.

Si ma théorie se vérifie, un site se trouvera à l'ouest de Oak Hill Park, lui avait affirmé le major Peabody. Un site funéraire, un menhir, un bosquet sacré. Un artefact historique ou encore une légende locale. Explore à ma place et découvre ce que tes instincts professionnels peuvent dénicher.

Les instincts professionnels de Saul avaient été forgés par son doctorat en archéologie à Oxford ainsi que deux années d'excavations en Mésopotamie. Le major Peabody croyait que si les corbeaux s'enfuyaient de la Tour de Londres, la ville sombrerait. Il était difficile de suggérer qu'ils étaient faits pour s'entendre, mais Saul offrait à son employeur un travail le plus poussé possible, tout en s'efforçant de rester respectueux sans perdre le peu d'estime de soi qui lui restait.

Il n'y avait aucun signe de bosquet druidique ou de la mouche qui avait piqué le major, simplement un chêne d'une envergure incroyable qui dominait le paysage un peu plus loin. Saul s'en approcha. Il prit le temps d'admirer ses branches noueuses et le vert éclatant de son feuillage, lorsque tout à coup, il s'embrasa.

Le feu surgit si violemment que Saul put entendre l'air éclater, comme une explosion, et la première pensée qui vint à son esprit de vétéran de guerre était, *C'est un mortier*. Cependant, la bruyère était complètement visible, dépourvue d'engin de guerre, de fusil ou d'être humain, à l'exception d'un homme au loin, qui accourait voir l'arbre de façon si précipitée que Saul ne put s'empêcher de le rejoindre, d'abord en trotinant, puis en sprintant.

Le temps que Saul atteigne l'arbre, ce dernier brûlait si intensément que des vagues de chaleur déferlaient sur lui et lui piquaient les yeux, l'empêchant de s'en approcher plus. L'autre homme se tenait debout face à la conflagration, beaucoup moins essoufflé que Saul.

— Que diable s'est-il passé ici ? demanda-t-il d'un ton typiquement bourgeois.

Saul n'arrivait pas à déterminer si la question était destinée à lui ou à l'air qui les entourait, mais il répondit quand même.

— Je n'en ai pas la moindre idée. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un mortier, mais

— On n'est plus en guerre, bon sang.

— *D’abord*, répéta Saul. Ça aurait pu être la foudre sinon, mais le ciel est bien trop dégagé. Avez-vous remarqué quelque chose ?

— Comme quoi ?

Saul n’en avait aucune idée.

— Comme quelqu’un qui transportait une sorte de gazoline ? Ce feu est...

— Artificiel, compléta l’homme.

Il observait l’arbre d’un œil critique, sceptique. Saul ne le comprenait que trop bien. L’arbre avait été encore vivant quelques secondes plus tôt ; même s’il avait été abattu, le bois aurait nécessité de sécher pendant encore un an pour devenir combustible, mais le feu était terriblement ravageur, au point qu’il pouvait le sentir souffler contre ses joues, et si bruyant qu’il devait crier au-dessus du vacarme des branches qui crépitaient et craquaient. Bon sang, comment un arbre vivant pouvait-il brûler de cette façon ?

— Ça doit être à cause de la foudre, dit-il à haute voix. J’avais une vue dégagée sur le parc entier.

— Et est-ce que cette vue comprenait un minuscule orage dans le ciel ?

Saul s’était entraîné à encaisser le mépris des autres, mais il n’avait pas à supporter le vitriol d’un inconnu. Il se détourna du brasier pour enfin observer l’autre homme.

Ce dernier était de taille moyenne, mais son corps mince et élancé le faisait paraître plus grand ; c’était une corpulence nerveuse et sèche que Saul lui-même possédait, et qu’il appréciait tout particulièrement. Les traits de son visage étaient typiquement anglais, encadrés de cheveux bruns avec des yeux d’une couleur noisette bien plus claire à son centre, soulignés par des sourcils presque noirs et bien dessinés. C’était un visage à l’air morose et sardonique, bien rasé, avec une bouche qui était faite pour porter un rictus. C’était le genre d’homme que Saul avait rencontré bien trop de fois lors de ses jours dans l’armée : un aristocrate de sang pur, qui se montrait toujours supérieur et dédaigneux à souhait.

— Alors ? Vous aimez ce que vous voyez ? demanda l’homme en relevant le coin de ses lèvres délicatement sculptées, et Saul se rendit compte à ce moment qu’il n’avait pas cessé de le fixer.

Eh bien, allez vous faire voir, l’ami.

— Non, pas vraiment, répondit-il de façon affable, et il n’arrivait pas à discerner si l’émotion qui brillait dans les yeux de l’homme était de l’amusement ou de l’énervement.

D'autres venaient à leur rencontre désormais : le gardien du parc, des passants, des personnes qui demandaient si quelqu'un avait déjà appelé la brigade d'incendie. Saul se retrouva obligé de répéter son témoignage une bonne dizaine de fois, face à des visages empreints d'une incrédulité à laquelle il lui était impossible de s'opposer. Il n'y avait eu aucun tir de mortier, aucun éclair. L'arbre avait pris feu par le haut ; les branches avaient brûlé avant même le tronc, ce qui mettait fin à sa théorie de gazoline avant qu'elle puisse même se concrétiser, sauf si un avion en avait déversé depuis le ciel. Il ne trouvait aucune explication.

— Une combustion spontanée, lança une femme aux airs de matrone en hochant la tête.

— Du grand n'importe quoi, marmonna un homme vêtu comme un commerçant.

— Pas du tout. C'est dans les livres de Dickens, répliqua-t-elle sur un ton triomphant. C'est une combustion spontanée, j'en suis sûre.

— Vous voulez dire qu'il a pris feu tout seul ? demanda Saul.

— C'est bien ça. Une combustion spontanée.

De toute évidence, elle appréciait un peu trop ce terme.

— C'est ce qu'il s'est produit ici, continua-t-elle.

Saul ne trouvait pas que la réponse *il a pris feu* répondait à la question de *pourquoi il a pris feu* de façon suffisamment satisfaisante, mais les hochements de tête autour de lui suggéraient qu'il était l'un des seuls à le penser. Il jeta un coup d'œil à l'homme saturnin, espérant que sa propre stupéfaction soit reflétée sur le visage fin et imposant de l'autre, et s'aperçut avec une légère déception que ce dernier était déjà parti. Il avait dû s'éclipser depuis un moment, car Saul avait beau le chercher, il ne vit pas sa silhouette en train de s'éloigner.

Un vieil homme se tenait un peu plus loin. Ses mains arthritiques serraient la canne sur laquelle il s'appuyait, et il semblait être à deux doigts de fondre en larmes. Saul s'approcha de lui et, doucement, lui demanda :

— Monsieur ? Tout va bien ?

— C'est l'arbre, répondit le vieillard. Son arbre. Pourquoi ?

Sa bouche s'ouvrait avec une détresse presque palpable.

— Il faut croire que c'est un étrange coup du hasard...

— Ce n'était pas du hasard, rétorqua l'homme de façon véhémence. C'est son arbre.

— L'arbre de qui ?

— Celui de la Femme vêtue du Soleil.

Saul pouvait quasiment entendre les majuscules, et le nom lui paraissait vaguement familier.

— La... ?

— La Femme vêtue du Soleil. La prophétesse. Mme Southcott.

— Mme... *Joanna* Southcott ? demanda Saul.

— C'était son arbre. Elle s'est maintes fois assise sous son ombre pour transmettre à ses disciples les révélations de notre Seigneur.

— Oui, bien sûr.

En tant qu'Anglais tout à fait ordinaire, la réaction de Saul envers un grand enthousiasme religieux consistait à s'écarter le plus rapidement possible de la conversation. Seulement, il ne pouvait pas. Le major Peabody allait déborder de joie quand il lui raconterait les détails. Saul sourit au vieil homme.

— Dites-moi tout.

La réaction du major était tout ce que Saul aurait pu espérer.

— Si seulement j'avais été présent ! n'arrêtait-il pas de répéter. Si seulement j'avais pu le voir de mes propres yeux ! J'aurais certainement repéré un détail qui aurait pu placer le phénomène dans son contexte exact. Tu connais les œuvres de Mme Southcott, n'est-ce pas, Lazenby ?

— Vous m'avez déjà parlé d'elle, monsieur. De plus, mon informateur m'a raconté bien des choses.

Le major Peabody ignora sa réplique. Quand il avait décrété qu'il avait quelque chose à dire, même un sergent qui lui hurlait « Oui, je sais ! » dans les oreilles n'aurait fait aucune différence.

— C'était une servante ordinaire à qui un pouvoir prophétique a été offert au beau milieu de sa vie. Elle proclamait être la femme du livre de l'Apocalypse❖

— Et, d'après ce que son fidèle adepte m'a raconté, ajouta Saul, elle visitait East Barnet fréquemment. Il m'a appris que l'arbre était considéré comme le sien. J'ai pu le confirmer avec le gardien du parc.

— L'arbre de Mme Southcott, répéta le major Peabody. Un vrai cas de combustion spontanée dont tu as pu être témoin !

— Eh bien, j'ai vu un arbre prendre feu sans pouvoir dénicher la raison derrière.

Saul ne désirait pas parier sur une quelconque allégation surnaturelle, mais il pressentait que le major Peabody s'en chargerait à sa place.

— Oui, c'est exactement ce que j'ai dit. Un phénomène remarquable. Je commence à tout comprendre. Cela confirme tout ce que j'ai appris.

Il s'empessa de rejoindre sa carte. Saul se pinça l'arête du nez, en train de regretter ses actions.

— J'aimerais examiner la boîte de plus près, marmonna le major. Il faut que je la voie.

Joanna Southcott, la prophétesse, ou, aux yeux de Saul, la vieille folle qui racontait tout un tas de sottises, avait laissé après sa mort une boîte scellée contenant des prophéties secrètes. Elle pouvait être ouverte seulement pendant une crise nationale, devant vingt-quatre évêques de l'Église d'Angleterre. Malgré les insistances de sa bande de fanatiques, personne n'avait touché à la relique durant la guerre.

Le major racontait que les évêques avaient été intimidés devant l'immense responsabilité, ce que Saul traduisit par *avaient refusé de participer à une telle farce*.

— Vous pensez que la boîte devrait être ouverte ? Traversons-nous une crise nationale ?

— Jamais je ne pourrais prétendre savoir quand l'ouvrir, répondit le major. Mais si l'arbre de Mme Southcott a été victime de combustion spontanée, la boîte elle-même pourrait présenter des signes d'activité surnaturelle.

— Existe-t-elle vraiment ? demanda Saul sans réfléchir.

Le major lui jeta un regard meurtri, et Saul se corrigea aussitôt :

— Peut-elle être vue par le commun des mortels ? Qui la possède ?

— Malheureusement, je l'ignore. Tu devrais peut-être enquêter. Oui, fais-le à ma place, Lazenby. Je dois réfléchir aux implications des événements d'aujourd'hui.

Saul avait entendu parler de ce travail un an auparavant, de la bouche d'un homme qu'il considérait auparavant comme un de ses amis, et qui lui avait partagé l'annonce par pitié. *C'est un lunatique, il ne ferait pas de mal à une mouche, mais il est convaincu que toutes les sornettes fantastiques dont il entend parler sont des faits réels. Selon lui, Londres regorge de pouvoirs magiques, de temples hantés et de sociétés secrètes. C'est un type farfelu, mais il a plein d'argent dans les poches, et il offre une paie incroyable pour s'offrir les services d'un archéologue prêt à suivre ses petits jeux. Il serait*

ravi d'avoir un homme à l'éducation aussi riche à ses côtés, et puis, tu n'as plus rien à perdre, désormais.

Sa connaissance avait eu raison. Le major Peabody avait été extatique de pouvoir employer Saul, fort de son doctorat venu droit d'Oxford et de ses deux années d'excavations en compagnie du célèbre Leonard Woolley. Il n'avait eu que faire de sa réputation à la guerre ou de sa sentence, et à l'inverse du peu de personnes qui s'étaient montrées disposées à lui offrir du travail depuis 1918, il ne s'attendait pas à ce que Saul accepte une paie et un traitement médiocres comme conséquence. C'était un employeur tout à fait juste et raisonnable, si on faisait fi de ses théories loufoques, de sa naïveté exaspérante et de ses obsessions ridicules. Il croyait fermement à tous les mythes folkloriques qu'on lui racontait, à chaque légende médiévale ou aux fantasmes victoriens d'une ère passée. Si Saul avait osé espérer reprendre une carrière d'archéologue ordinaire après cela, son travail auprès du major Peabody aurait brisé cet espoir en mille morceaux. Il devait, bien trop de fois, se répéter qu'il ne méritait pas un tel espoir.

La théorie fabuleuse du major était que Londres rassemblait une masse de sites sacrés éparpillés selon des motifs de nature mystique. Il avait recouvert une carte d'épingles connectées entre elles par des fils, ricanant avec fierté quand il pouvait en connecter cinq pour former un pentacle ou six pour créer une étoile de David. Pire encore, il avait conclu que si trois sites évidents pouvaient former un motif, les points manquants pouvaient être déduits par la logique, et un nouveau site qui demeurait auparavant caché pouvait être découvert. Cela signifiait qu'il pouvait épingler un endroit tout à fait ordinaire dans la banlieue nord-ouest, puis demander à Saul de trouver un élément capable de prouver l'existence d'un puits sacré, d'une fosse à peste, ou d'un terrassement anglo-saxon inconnu. Saul avait hésité à l'informer des dangers que représentait la recherche de preuves pour forcer à prouver une théorie, puis avait rapidement laissé couler, car cela serait revenu à annoncer à un plongeur en haute mer qu'il faisait un peu humide dehors.

Un an de futilité ahurissante s'était écoulé, jusqu'à ce que l'arbre prenne feu.

Le major Peabody considérait que cet événement déconcertant était la confirmation spectaculaire de ses théories. Saul estimait que, puisque c'était le premier parmi cinq cents et quelques autres « sites sacrés » à ne contenir qu'un rocher ou un carré d'herbe quelconque, ses chances de réussite

étaient considérablement inférieures à ce que le hasard pouvait laisser espérer. Il garda ses pensées pour lui. Il valait mieux laisser le major se réjouir de son triomphe. Cela ne faisait de mal à personne.

Trouver où se situait la boîte fut un jeu d'enfant. Saul s'était persuadé qu'une telle chose serait précieusement protégée, mais la fidèle bande d'adeptes de la prophétesse s'était montrée plus que ravie de le guider vers la bonne voie. C'est ainsi que deux jours plus tard, il se retrouvait à la Gare de Paddington avec le major Peabody, pour prendre un train à destination de Newport. Saul avait télégraphié à la famille qui gardait cette fichue boîte en avance, puis avait réservé des places de première classe sous l'insistance généreuse de son employeur. Son rôle se résumait peut-être à celui de secrétaire privé d'un détraqué, mais il tenait à s'acquitter de sa tâche comme il se devait.

Son petit moment de satisfaction se dissipa quand le train fut sur le point de démarrer. Ils s'étaient installés dans un compartiment pour six personnes, dans la configuration classique de deux bancs face à face. Personne d'autre ne se trouvait avec eux, mais lorsque le sifflet retentit et que la vapeur monta en volutes, la porte s'ouvrit et un homme jaillit à l'intérieur.

— Bonjour, gentlemen, dit-il en claquant la porte et en enlevant son chapeau. Veuillez pardonner mon intrusion.

— Ce n'est rien, cria le major Peabody par-dessus le vacarme du train qui démarrait. Après tout, nous sommes dans des transports publics ; mon collègue et moi éviterons de trop vous ennuyer avec nos bavardages. Je vous souhaite une excellente journée.

L'homme s'assit en face de Saul, saisit son journal, le parcourut du regard, puis sourit. C'était le sourire narquois, charmant et dénué de sincérité de l'homme qu'il avait rencontré auprès de l'arbre en feu.

Saul en était persuadé. À ce moment, il lui avait prêté assez d'attention pour être capable de reconnaître sa voix et son visage sardoniques de fils de bonne famille, et maintenant il était là, l'homme de l'arbre de Southcott, sur le chemin de la boîte de Southcott.

C'était le genre de coïncidence qui aurait ravi le major, et Saul ne pensait pas avoir le courage de l'endurer. Il pouvait s'imaginer le rictus de l'homme saturnin tandis que Peabody racontait des absurdités mystiques. Son

employeur maniaque avait beau l'exaspérer, Saul ne souhaitait tout de même pas le voir devenir la cible de moqueries, et lui-même ne désirait pas être reconnu en tant que l'homme à tout faire d'un lunatique.

L'homme observa à nouveau Saul par-dessus son journal, et lorsque leurs regards se croisèrent, il haussa un sourcil comme pour poser une question immanquable.

Ciel, serait-ce...

Non, impossible, cela ne pouvait pas être des avances. Saul se faisait des idées, il en était certain. Même s'il lui avait demandé *Vous aimez ce que vous voyez ?*

Non. Et même si cela se révélait être le cas, Saul n'envisageait en rien de rentrer dans son jeu. Cet homme était son genre, il ne pouvait pas le nier, avec ses longs doigts bruns et puissants agrippés au journal, son corps svelte et ses sourcils arqués. Cependant, Saul avait dû compter précieusement ses pennys et se limiter à un repas par jour avant d'obtenir ce poste ; s'il le perdait, il serait ruiné. Il ne comptait pas commettre d'actes indécents dans le confort douteux d'une station de gare avec un parfait inconnu pendant ses heures de travail, même si c'était ce que l'inconnu lui-même souhaitait. Il dut se rappeler fermement que ce n'était probablement pas le cas.

L'homme le regardait d'un air confus et amusé, comme si Saul avait fait part de ses réflexions à voix haute, et enfin, il se rendit compte que si ce n'étaient *pas* des avances, il devait avoir l'air complètement dérangé, en plus d'être impoli en oubliant de saluer son vis-à-vis.

— Excusez-moi, monsieur, commença-t-il. Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés ?

— En effet, lui répondit l'homme en abaissant son journal. Randolph Glyde, à votre service.

— Saul Lazenby.

— Enchanté.

M. Glyde jeta un œil au major Peabody, qui s'empressa de se présenter à son tour avant de lui apprendre avec grand plaisir qu'il travaillait en tant que chercheur d'antiquités.

— Fascinant, déclara M. Glyde. Et vous, monsieur Lazenby, êtes-vous aussi un antiquaire ?

— Lazenby est un archéologue, affirma le major Peabody avant que Saul ne puisse répondre. Un homme sorti droit d'Oxford, qui consacre désormais

son temps à mes recherches.

— Et que faites-vous exactement, monsieur Glyde ? intervint Saul avant que le major n'en révèle davantage. Êtes-vous un gentleman en quête de loisir ?

Le costume qu'il portait était de couture suffisamment experte pour indiquer une certaine fortune, qu'elle soit méritée ou héritée.

— Ah, non, peu d'entre nous peuvent se permettre les loisirs de nos jours. Les impôts sur les morts sont terriblement iniques, vous savez. Je travaille dur pour gagner mon pain. Je suis un voyageur de commerce.

Les impôts sur les morts avaient ravagé les propriétés foncières, et les journaux étaient remplis d'histoires d'aristocrates qui avaient dû se mettre au travail. Les héritiers de comtés devenaient des animateurs radio ou bien des photographes, tandis que les filles de ducs se reconvertissaient en mannequins ou rédigeaient des articles pour des magazines. Toutefois, le décalage entre l'apparence de l'homme en face de lui et l'image qu'il se faisait d'un voyageur de commerce était tel que Saul ne put s'empêcher de lever les sourcils abruptement.

— Un voyageur de commerce ? Pour quel genre d'articles ?

— Des vins et des spiritueux, répliqua aussitôt M. Glyde.

— Pour quelle entreprise ?

Le sourire de M. Glyde brilla.

— Plummet and Rose.

— Où se trouve votre valise d'échantillons ?

— Je l'ai envoyée en avance.

Le sourire de l'homme s'agrandissait.

Le major Peabody souffla par le nez.

— Il n'est guère nécessaire d'interroger notre compagnon de voyage, Lazenby. Les vins et les spiritueux sont un business tout à fait respectable pour un gentleman. Vous avez peut-être un porto à me recommander, monsieur Glyde ? J'ai besoin de réapprovisionner ma cave.

Ils discutèrent de porto pendant un moment. Saul ne prit pas part à la conversation, se contentant d'observer le visage de M. Glyde. Il ne connaissait rien au commerce de vins et de spiritueux, mais il était convaincu qu'un voyageur de commerce compétent garderait un livret d'articles sur lui, ou ferait au moins un effort pour conclure une affaire, et que M. Glyde était certainement quelqu'un de compétent. Il possédait un certain air, une confiance en lui qui dépassait l'entendement, celle de

quelqu'un qui ne doutait jamais de son propre jugement, de sa propre intelligence, ou de sa propre fortitude. Saul ne pouvait pas exactement mettre le doigt sur ce qui le trahissait précisément, mais cet air était facile à déceler chez un homme, tout comme il était facile de s'apercevoir de sa disparition.

Mais le rusé M. Glyde ne montrait aucune intention de vendre son alcool à une audience des plus réceptives, et Saul sentait progressivement que quelque chose ne tournait pas rond.

C'était forcément une coïncidence que M. Glyde se trouve dans ce train, dans ce wagon. Il ne restait aucune autre possibilité, surtout qu'ils n'avaient pas échangé leurs noms la dernière fois qu'ils s'étaient croisés. Ou bien, se pouvait-il qu'il ait été encore là lorsque Saul avait donné son nom au gardien du parc ? Aurait-il pu le pister à partir de ce moment ?

Mais pour quelle raison ? Saul ne pensait pas une seconde que M. Randolph Glyde, avec son costume sur mesure et son petit sourire en coin, se donnerait tant de mal pour un homme fin et brûlé par le soleil avec un regard vaincu. Si c'était une aventure qu'il voulait, ce qui en principe ne dépassait pas le domaine du possible, Saul était d'avis qu'il l'aurait suggéré sur-le-champ.

Il n'avait aucune raison de suivre Saul. Mais si sa présence ici était une coïncidence, pourquoi donnait-il l'impression de mentir à propos de sa profession, et pourquoi n'avait-il pas mentionné leur première rencontre ? *Vraiment un spectacle assez curieux, cet arbre qui s'est enflammé sans aucune raison particulière, n'est-ce pas ?*

Comme prévu, son employeur saisit la première occasion de dévier le sujet de la conversation autour de son obsession. M. Glyde glissa une remarque à propos des portos millésimés qui avaient bien meilleur goût quand on les dégustait un vieux livre à la main, et le major Peabody sauta sur l'occasion, et il entama une longue description de sa bibliothèque. L'autoproclamé commerçant ne faisait aucun effort pour rediriger la conversation vers les portos. À la place, il écoutait le major d'un air légèrement sceptique tandis qu'il décrivait sa théorie génialissime des motifs psychiques de Londres, octroyant à Saul un statut de collaborateur ni mérité ni désiré. Ce dernier ne pouvait que rester assis, renfrogné, tandis que le regard de M. Glyde se tournait parfois brièvement dans sa direction.

Après un trajet interminable, le train s'arrêta à une gare pour une pause de dix minutes pour assurer le bien-être des passagers. Le major s'empressa de

courir aux commodités. Saul et M. Glyde restèrent assis face à face, à se dévisager.

— Alors, commença Glyde. Monsieur l'archéologue. Avez-vous déterré de nombreux artefacts *débordants* de magie dans North London ?

— Le major Peabody est mon employeur, répondit Saul en serrant les dents. Je refuse de vous écouter moquer ses passions.

— Vous devez passer un temps considérable à vous boucher les oreilles, alors. Qu'est-ce qui pousse un homme d'Oxford à travailler sur de telles idioties ? Il doit vous payer particulièrement bien pour faire taire vos réticences dues à votre éducation, ou bien votre conscience.

— Mêlez-vous de vos affaires, s'exclama Saul, furieux. Je pourrais très bien vous demander pourquoi un gentleman comme vous ment à de parfaits inconnus au sujet de sa carrière.

Les lèvres de Glyde se courbèrent dans un sourire déplaisant.

— Quelle accusation singulière.

— Une accusation singulière pour un salarié singulier. Je ne sais pas pourquoi vous êtes monté à bord de ce train❖

— Vraiment ? lança Glyde.

Les yeux de ce dernier se posèrent sur Saul avec une force presque physique, comme s'il le transperçait de part en part d'un regard si intense et intimidant que Saul ressentit brièvement une impulsion lui dictant de se prosterner devant lui et de consentir à tout.

— Vous n'en avez vraiment pas la moindre idée, monsieur Lazenby ?

Saul plissa les yeux dans une expression de provocation qui l'aida à rassembler son courage.

— La seule idée à laquelle je pense serait tout à fait indigne d'un gentleman, et si elle se trouve être réelle, je vous suggère de ne même pas essayer. Je vous encourage même à trouver un autre wagon. Je n'ai que faire de vos impertinences et je ne laisserai pas mon employeur se faire insulter de la sorte.

Glyde leva les sourcils, puis éclata de rire.

— Vous avez joliment détourné la question. Je me demande bien si je vous crois.

— Je me fiche de savoir si vous me croyez ou non. Dans tous les cas, je serai ravi de vous jeter en dehors du wagon s'il le faut, nous verrons bien si cela vous convaincra.

— Quelle éloquence remarquable, dit Glyde. Êtes-vous sûr d'en être capable ?

— Je suis tout à fait capable d'éloigner ceux de votre espèce des gens respectables, si c'est cela dont vous parlez.

Saul ne souhaitait pas l'admettre, mais il n'était pas aussi sûr de lui qu'il l'affirmait. Il avait été affamé pendant quelques années, durant son passage dans une prison de Mésopotamie et son chômage à Londres, tandis que Glyde semblait être en pleine forme. En revanche, Saul n'avait jamais été autant de mauvaise humeur, et la perspective de pouvoir frapper ce culotté sarcastique à lui en faire tomber les dents semblait en valoir les conséquences.

Peut-être que Glyde lut sa détermination sur son visage. Il haussa une épaule et, alors que le major Peabody ouvrait la porte du wagon et rentrait en toute hâte, il murmura un mot d'au revoir et disparut, laissant derrière lui un Saul frustré de ne plus avoir de cible sur laquelle diriger sa rage, curieux, et un tantinet déçu, comme s'il avait perdu une opportunité.

Chapitre deux

Randolph pénétra dans la maison de Fetter Lane, profondément soulagé, et cria :

— Il y a quelqu'un ?

— Oui, on est là ! lui répondit Sam depuis le salon.

Randolph jeta son chapeau et son manteau mouillés sur le portemanteau et vint voir ses trois camarades assis confortablement dans la pièce, les pieds en l'air, bien trop détendus et au chaud à son goût.

— J'espère que la bande de porcs fainéants que vous êtes sait qu'il pleut dehors, annonça-t-il en s'écroulant dans un fauteuil. Bon Dieu, je suis épuisé. Que quelqu'un me serve quelque chose à boire.

— Fais-le toi-même, rétorqua Sam, mais il tendit son bras pour attraper la bouteille de whisky et la lui passa.

— Aie pitié de moi, je n'ai pas pu me poser de la journée. Il y a eu un incident à Peckham. *Peckham*, bon sang ! ajouta-t-il avec dégoût.

— C'est quoi ton problème avec Peckham ? demanda Isaacs.

— C'est loin d'être Belgravia ou encore St. James, continua Sam. Je te trouve affreusement snob, Randolph.

— Oui, je sais. Mon problème avec Peckham, c'est un cadavre qui avait oublié de rester allongé et mort, pour la deuxième fois cette semaine en plus. Quelle journée d'enfer.

Sam grogna.

— Tu as trouvé la cause ?

— Trouvé et réglé, répondit Randolph d'un ton tranchant.

Il n'avait aucune envie de se remémorer son après-midi chaotique en détail.

— Vous allez vraiment m'obliger à me lever pour un verre ? Quelle bande d'ordures.

Isaacs attrapa un gobelet posé sur l'étagère à côté de lui et le lança. Randolph attrapa le verre lourd, plus par chance que par habileté. En guise de remerciement, il lui jeta un regard noir, puis se servit une dose généreuse d'alcool dont il engloutit la moitié d'un trait.

La sensation de brûlure dans sa gorge le réconforta suffisamment pour qu'il se mette à réfléchir à une blague avec *vains et spiritueux*. Il ne

possédait pas assez de vigueur intellectuelle pour la faire fonctionner ; au lieu de cela, il peina à trouver le moment opportun pour la placer, avant de se rappeler la conversation absurde qu'il avait échangée avec Lazenby quelques jours plus tôt dans le train.

Si seulement son travail impliquait davantage d'hommes minces, musclés, bronzés et sensibles, au lieu de créatures auxquelles il manquait la bienséance de mourir comme il le fallait. Il avala le reste de son whisky, remplit à nouveau son verre, puis déclara :

— Et alors, elle était comment, votre journée ?

Barney grimaça, ce qui intensifia son côté jeune garçon d'école prestigieuse.

— Beurk. Eh bien, Isaacs et moi, nous nous sommes rendus à Smithfield, comme tu nous l'avais demandé.

— Très bien. Et qu'avez-vous trouvé ?

Barney agita son bras en direction de la bouteille de whisky au lieu de répondre. Isaacs se leva pour la récupérer. Randolph haussa un sourcil.

— Allez, raconte-nous tout. Sauf si nous sommes supposés déduire de ton indulgence inhabituelle que tu as vu des horreurs que le commun des mortels serait incapable de supporter.

— Nan, répondit Isaacs. Ça, c'était mercredi.

Barney fit un grand sourire.

— Tout à fait. Non, rien d'aussi terrifiant aujourd'hui. C'est juste que

Il se gratta le dos de la main, un léger automatisme qui attira le regard acéré d'Isaacs.

— Comment dire C'était vraiment déplaisant. Tu sais, cette sensation répugnante dans l'air. On a observé le coin, posé quelques questions aux habitants, et, euh

— Il s'est avéré que le problème se situait à Cock Lane, compléta Isaacs.

Il finissait souvent les phrases de Barney. Deux esprits qui partageaient une seule pensée, quelquefois exprimée dans un langage d'érudit, d'autres fois dans celui de l'académie royale militaire de Sandhurst, tous deux rehaussés d'un accent cockney.

— Une histoire de bruits de grattements et de coups. Ce qui...

— Ce qui fait qu'on est prêts à jurer que c'est le fantôme de Cock Lane, conclut Barney. Et je sais *pertinemment* que tu vas dire que c'est impossible.

— C'est évident, répliqua Sam. Le fantôme de Cock Lane n'a jamais vraiment existé. C'était une rumeur infondée.

— Je dois dire que, vu que cette ville déborde de fantômes, il faut vraiment posséder un certain talent pour passer la journée sur la piste d'une des rares manifestations surnaturelles qui n'existent *pas*.

Randolph avait ajouté cette phrase avec le plus de vitriol possible dans son intonation. Il avait passé une semaine terriblement fatigante.

— Oui, on est bien au courant que c'était truqué, répondit Barney. Mais pas cette fois.

— Mon Dieu ! s'exclama Sam. Tu en es sûr ?

Les yeux sombres d'Isaacs étaient souvent partiellement cachés par des paupières tombantes, qu'il plissait quand quelque chose l'agaçait.

— Je n'oserais pas dire qu'on est des experts comme vous autres, mais on fait ce métier depuis quelque temps quand même.

— On est sûrs de notre coup, déclara Barney après avoir bu une gorgée de whisky raisonnable. C'est vraiment répugnant. Ce mélange de malice, d'accusation, cette atmosphère de malaise et de méfiance qui n'arrête pas de croître entre les voisins❖

— Ce ne serait pas un *genius loci* ? demanda Randolph.

Ses trois compagnons restèrent silencieux, l'air ahuri. Barney possédait quelques connaissances en latin grâce à son éducation coûteuse, mais détenait à peine quelques notions de l'arcane ; Sam était un expert en théorie et en pratique de la chasse aux fantômes, le plus grand que Randolph ait jamais connu, mais n'avait que très peu réchauffé les bancs de l'école ; Isaacs n'avait suivi quant à lui aucune formation formelle ou occulte.

— Bande de plébéiens, lança Randolph. Un *genius loci* est un esprit qui hante un lieu. Le genre de manifestation qui apparaît dans l'air. C'est un écho spirituel.

— Oh, je vois ce que tu veux dire, répondit Isaacs. Non.

— Ce n'est pas ça du tout, ajouta Barney. C'est une entité.

Sam ferma les yeux.

— D'accord. Vous vous en êtes débarrassés ?

Les soldats échangèrent un coup d'œil.

— Eh bien, il a pris la poudre d'escampette, affirma Isaacs. Je ne dirais pas qu'on s'en est *débarrassés*.

— C'est ça. C'était un petit saligaud collant et tu sais bien que ce n'est pas notre domaine.

— Argh, gémit Sam en se massant le front. Randolph, tu as le temps d'enquêter là-dessus demain ? Je serai occupé avec Syrena Phan toute la journée, et quelque chose ne tourne pas rond.

— Si je n'ai pas d'autre choix, mon cher camarade, soupira Randolph d'un ton sombre et dramatique.

Sam ne lui sourit même pas par courtoisie, ce qui était inhabituel.

— Est-ce que quelque chose vous tracasse, par hasard ? reprit Glyde.

— Oh, tu sais. Encore Whitehall qui nous a approchés aujourd'hui.

— Quels connards, murmura Isaacs. Tu les as envoyés balader, hein ?

S'il y avait bien un principe qui soudait cette belle petite troupe, c'était leur refus de travailler pour le gouvernement. Barney, un homme tout à fait correct, serait capable de tuer pour empêcher les bureaucrates de toucher Isaacs avec leurs mains douces et irresponsables. Quant à Sam, sa famille avait été détruite par la guerre. Il ressentait autant de haine envers l'État britannique que sa nature enjouée le lui permettait. Il avait l'air assez inflexible, là.

— Évidemment. Mais ils étaient insistants. Ils nous ont menacés de nous sanctionner lourdement.

— Je vais leur dire où ils peuvent se les foutre, leurs sanctions, grogna Isaacs.

— C'est déjà fait. Ils n'écoutent rien. Le ministère des Ombres veut nous faire savoir qu'il est temps de s'allier sous un front uni.

— Rien ne me remplit le cœur d'autant d'optimisme que l'idée d'un front réuni par les classes supérieures de Grande-Bretagne, ironisa Randolph. C'était *tellement* amusant la dernière fois.

Isaacs ricana. Barney comprit la blague une seconde plus tard et lâcha un reniflement sarcastique. Sam resta impassible.

— Quelque chose est en train de se produire sous notre nez, mes amis. M. Ranjit se fait vieux, j'ai entendu dire que des plus jeunes tentent de le forcer à prendre la porte. On peut s'attendre à un bon nombre de coups et de manœuvres politiques, et je ne doute pas une seconde qu'ils vont dénicher plus de pions pour jouer. Si ce n'était que ça, je ne serais pas inquiet, mais j'ai reçu une lettre aujourd'hui. Elle vient de Jo.

Les trois autres hommes se redressèrent aussitôt. Randolph n'avait jamais rencontré Jo, l'adelphe adoptif de Sam, le devin le plus talentueux de tout

Londres depuis un siècle. Cependant, il avait déjà entendu bien des choses à son propos, dont le fait que Jo, comme beaucoup des plus grands voyants, n'était conventionnellement ni un homme, ni une femme, et devait être désigné par son prénom uniquement. Jo avait quitté la Grande-Bretagne avant que la guerre n'éclate, disparaissant à l'étranger dans un lieu qu'iel n'avait jamais divulgué pour éviter que ses pouvoirs prophétiques soient utilisés à des fins militaires. Iel n'était jamais revenu, par peur de se faire détenir. Sam ne pouvait pas lui rendre visite par peur d'être suivi ; même leurs lettres devaient passer par un système complexe de poste restante. Si Jo leur avait fait transmettre un message, quelque chose d'important devait se tramer.

— Qu'est-ce qu'iel a dit ? demanda Randolph.

— Comment se porte-t-il... enfin, comment se porte Jo ? ajouta Barney du mieux qu'il le pouvait. Bien, j'espère ?

Sam grimaça.

— Bien, je crois, mais quelque chose lea tracasse. Iel a reçu des visions. Elles sont assez troubles, mais iel ne nous écrirait pas si ce n'était pas important.

Il sortit une lettre de sa poche et continua :

— Voici ce qui est écrit : « Il est difficile de discerner les éléments connexes. Le voile est trop fin, ses lambeaux pendent en un grand nombre de points. Prenez garde à mon avertissement : nul signe ne vous guidera, nul fusil ne vous sauvera, seuls un fou et un fourbe pourront réussir là où un empereur a échoué, et l'homme ignorant fera émerger la lumière. »

Tout le monde garda le silence dans une pause respectueuse, brisée par Isaacs :

— Hein ?

— Aucune idée, déclara Sam. Tout fera sens d'une façon ou d'une autre au bout d'un moment mais, comme l'oncle Robert le disait, la partie la plus difficile est de trouver la signification du message tant qu'il est encore utile. Il était affreusement doué pour ça, mais il faut dire qu'il pouvait finir les jeux croisés du *Times* avant le petit déjeuner. Je suppose qu'aucun d'entre vous

— Je crois avoir résolu le quatre horizontal une fois en 1920, répondit Barney. Et si on reprenait du début ? « Nul signe ne vous guidera, nul fusil ne vous sauvera, seuls un fou et un fourbe pourront réussir là où un

empereur a échoué, et l'homme ignorant fera émerger la lumière. » Mmh. Vous avez une idée ?

— J'en ai une qui est évidente, déclara Randolph. Nous savons tous ce qu'un empereur, ou du moins le Kaiser, n'a pas pu accomplir en 1918.

Un silence lourd de sens tomba tandis que ses compagnons réfléchissaient aux implications de cette phrase.

— Euh, hésita Barney. Sam, mon vieux, tu penses vraiment que Jo aborderait un  tel sujet ?

— Si tu essayes de me demander s'iel vient de prophétiser la chute de l'empire, je ne serais pas capable de te répondre.

— Peut-on lui demander ?

— Iel ne pourra pas nous répondre. Iel ne fait pas ça pour se donner des airs mystérieux, crois-moi. S'iel pouvait nous écrire « Prenez garde à un type prénommé Smith qui va vous vider les poches la semaine prochaine », ou bien encore « La monarchie court à sa ruine », iel le ferait.

Sam s'était légèrement crispé, comme toujours quand quelqu'un critiquait son adelphe adoptif bien-aimé.

— Je sais bien, rétorqua Randolph. J'ai dû supporter les divagations de cette femme adepte de Southcott il y a peu. En comparaison, Jo est comme une source d'eau claire, et au moins, iel ne s'obstine pas à faire rimer ses phrases.

— Tu ne nous as pas informés de ce qu'il s'était passé là-bas, lança Sam. Tu sais, cette affaire autour de Southcott.

— Tu parles de l'arbre, ou de la boîte ?

— Les deux.

— Rien.

— Tu peux faire un peu d'efforts, s'il te plaît ? soupira Sam.

Randolph haussa les épaules.

— L'arbre de Southcott a pris feu. J'ignore pourquoi. Mme Denton, la propriétaire de la boîte de Southcott, a signalé que l'engin a commencé à brûler au toucher, mais que le fermoir a tout de même tenu bon. J'ignore toujours pourquoi. Ça te va ?

— Randolph...

— Ça ne sert à rien de me demander tout ça, c'était du domaine de tante Clothide. Tout ce que j'ai toujours su à propos de cette foutue boîte est qu'il est important de ne pas l'ouvrir sans s'être entouré d'au moins une

vingtaine de gens du clergé pour éviter une catastrophe d'envergure nationale.

— Je croyais qu'elle devait tous nous sauver.

— Bon sang, que tu es optimiste, rétorqua Randolph. Tant qu'on y est, retournons à notre sujet de conversation précédent. Est-ce que le problème à Cock Lane provient d'une activité humaine, ou pourrait-il résulter de l'état du voile ?

— Tu peux répéter ? demanda Barney, un peu désespéré.

— D'accord, soupira Randolph. Je reprends du début. À une époque, les divisions entre notre monde et ce qui se trouve à ses portes étaient suffisamment substantielles pour qu'on puisse utiliser un miroir de divination sans se retrouver avec l'œil arraché.

Barney lui lança un regard agacé.

— On est au courant, merci.

Randolph savait qu'il ne devait pas se montrer impatient face à l'ignorance de Barney et d'Isaacs, mais il n'arrivait pas à s'en empêcher. Ces soldats n'avaient jamais souhaité être mêlés à tout ça, et avaient survécu à leur introduction soudaine au monde du surnaturel sans sombrer dans la terreur et la folie, en y pensant le moins possible. Il n'avait jamais connu de gens aussi peu enclins à l'introspection ou à la méditation ; ils se contentaient simplement de faire ce qu'ils avaient à faire. Cela marchait tout aussi bien dans leur situation, mais cela les rendait surtout inutiles et assez pénibles quand il était question de discussions théoriques.

— Eh bien, c'est le cœur du problème, dit Sam. Avant la guerre, il était *difficile* de passer d'un monde à l'autre, dans n'importe quel sens. L'apparition d'une entité n'était possible que grâce aux immenses efforts de quelqu'un pour l'invoquer. Et c'est peut-être ce qu'il vient de se passer maintenant. Mais le voile est en lambeaux et Cock Lane est un endroit singulier, c'est pour ça que Randolph et moi, nous nous demandons si quelque chose est apparu *sans* rituel d'invocation. Je ne peux pas affirmer avec conviction que c'est impossible. Et ça serait vraiment inquiétant.

C'était l'euphémisme de l'année.

Barney haussa vaguement les épaules, et Isaacs l'imita. Sam se rassit, puis enchaîna :

— Avec un peu de chance, ça pourrait être quelqu'un qui fait le mariolle, mais j'aimerais que tu ailles y jeter un œil, Randolph. Tu seras plus capable que moi de discerner si quelque chose ne tourne vraiment pas rond.

— Tu me flattes, répliqua Randolph sans le penser.

Sam avait été élevé en tant que chasseur de fantômes et non pas en tant qu'arcaniste, mais il apprenait vite.

— Malheureusement, la définition de « ne pas tourner rond » change si rapidement de nos jours que je n'arrive plus à la situer.

— C'est vrai, grimaça Sam. Plus rien n'est comme avant.

— Tout à fait d'accord, murmura Barney.

La guerre, tout comme la Guerre d'en dessous, s'était achevée sept ans plus tôt. Ce n'était pas assez long pour que le tranchant des mauvais souvenirs s'émousse, mais assez pour que le monde tourne sens dessus dessous. Des vieilles familles qui avaient perdu leurs fils dans les Flandres avaient vendu leurs maisons seigneuriales aux profiteurs de guerre. Le pays était parsemé de villages à moitié vides où les jeunes hommes étaient morts et les jeunes femmes parties. Les cités et les villes étaient remplies d'hommes aux regards affamés, sans travail. L'empire qui avait autrefois recouvert le quart de la planète commençait à ne plus ressembler à une vérité immuable et inébranlable et prenait plutôt l'aspect de l'orgueil des hommes, avec son cortège d'ennemis sur ses traces. De plus, le voile entre ce monde et l'autre, entaillé et brûlé encore et encore par les Grandes Invocations de la Guerre d'en dessous, se déchirait doucement, mais inexorablement.

Beaucoup de gens refusaient d'admettre cette vérité. Certains pensaient que les dégâts infligés par les êtres humains se répareraient d'eux-mêmes. Cependant, Randolph avait perdu toutes ses liaisons, ses collègues professionnels ainsi que ses enseignants dans la Guerre, tout comme Sam avait perdu sa famille entière, et que Barney et Isaacs avaient presque perdu leur âme. Il ne pouvait plus se convaincre que les choses iraient pour le mieux.

— Bon, eh bien, prenons les choses une par une, déclara-t-il sèchement. « Nul signe ne vous guidera », c'est ça ? J'ai de la chance, je sais déjà comment me rendre à Cock Lane. Ça me rendrait terriblement nerveux de consulter le *Bartholomew's Reference Atlas* dans de telles circonstances.

Il se rendit à Cock Lane le lendemain. C'était une rue sans grande importance proche du marché de viande de Smithfield, connue seulement pour son affaire de fantôme frauduleuse du siècle précédent. Randolph

trouvait qu'il manquait quelque chose à cette ruelle au nom si chic : peut-être un garçon employé du télégraphe à séduire, ou bien un garde à charmer.

De toute façon, il n'en avait pas l'énergie. Il préférait la façon dont ses rencontres amoureuses s'étaient déroulées durant la guerre : des relations passagères quand il en avait le temps et l'envie, sur lesquelles les autorités préféraient fermer les yeux, car il n'existait pas assez d'occultistes pour en perdre un à cause d'histoires de moralité insignifiantes. Elles n'étaient pas suivies de contraintes fastidieuses, car d'autres affaires plus pressantes avaient la priorité, et puis, de toute façon, la moitié des hommes avec qui il avait une aventure retournaient à leur femme ou à leur amante après. Il n'avait plus la force de se cacher dans des allées sombres, et encore moins d'échanger des clins d'œil et des signes de tête superflus et pénibles pour s'assurer que sa cible partageait les mêmes inclinations sexuelles. Il avait presque crevé pour ce pays un trop grand nombre de fois : si ce pays était aussi reconnaissant de ses sacrifices qu'il l'affirmait, il pourrait le démontrer en le laissant tranquille.

On lui avait affirmé que les choses changeaient. La nouvelle génération de la jeunesse dorée, appelée de façon écœurante les *Bright Young People*, affichait leur nature inconventionnelle avec une grande fierté.

— Chéri, tu ne peux pas *soutenir* les homosexuels ! lui avait assuré une de ses connaissances à la mode dans un club à Piccadilly.

Tant mieux pour elle, supposait-il. Cela ressemblait au genre de milieu dans lequel un prédateur comme lui, un homme séduisant et désabusé de la classe supérieure, aurait pu profiter des innocents au teint frais, pour le bénéfice de tout le monde, seulement si sa propre guerre s'était terminée au même moment que celle des autres. Si seulement il était un homme de sa classe comme les autres, qui n'avaient rien de mieux à faire que de se divertir ; si seulement il n'était pas enfoui jusqu'au cou dans des affaires de fantômes.

Si seulement il ne commençait pas à se faire vieux. Randolph, qui était âgé de trente-cinq ans, décida qu'il valait mieux ne pas continuer à y songer.

Il ne comprenait pas vraiment pourquoi il pensait à cela. La seule explication possible était, peut-être, ses interactions de la semaine précédente avec l'homme nommé Lazenby. Il laissa son esprit vagabonder à ce propos tandis qu'il se dirigeait vers Farringdon Street, puisque les pensées futiles étaient le meilleur moyen de libérer ses sens particuliers.

Saul Lazenby avait eu l'air d'un spectateur ordinaire quand ce foutu arbre s'était enflammé et que Randolph avait eu le malheur d'arriver en retard pour observer ce qu'il s'était produit. Le devin qu'ils employaient, propriétaire d'une animalerie à Brixton, avait envoyé une suite de télégrammes frénétiques et incompréhensibles, et quand Randolph avait enfin pu les déchiffrer et découvrir qu'un danger planait autour du chêne de Southcott, il n'avait eu que peu de temps pour se déplacer sur place.

Randolph avait immédiatement appelé Mme Denton, dont la famille gardait la boîte de Southcott, pour s'assurer qu'elle était toujours en sécurité et pour lui demander de redoubler de vigilance. Deux jours plus tard, elle lui avait téléphoné en retour pour annoncer que le major Peabody avait sollicité la permission de la visiter, et pour lui demander de le surveiller. C'était donc ce qu'il avait fait, et il avait aperçu Saul Lazenby, le spectateur innocent lors de l'incendie de l'arbre de Southcott, innocemment à bord d'un train pour aller voir la boîte de Southcott.

Ses raisons avaient peut-être réellement été innocentes, et c'était précisément le problème. La famille Denton avait fait en sorte de garder un œil vigilant sur les visiteurs et avait signalé qu'ils n'avaient pas tenté d'ouvrir, de voler ou d'endommager la boîte. Peabody était bien évidemment un idiot au cerveau rempli de notions et théories mystiques qui faisaient à moitié sens. Si Lazenby s'était trouvé à Oak Hill Park par hasard, il était parfaitement raisonnable de conclure que son employeur, qui entretenait des illusions, désirerait suivre la piste de Southcott.

Seulement *si*. Parce que Randolph ignorait encore la raison derrière l'incendie, et il n'avait pas apprécié sa première impression de Lazenby. Il cachait quelque chose, quelque chose qui ne tournait pas rond. C'était peut-être complètement personnel, bien sûr : Lazenby était issu des classes moyennes tout à fait respectables, et s'intéressait sans nul doute aux hommes. Randolph décelait, juste en l'observant, la peur et la honte qui avaient peut-être pu peser sur lui. Quand on répétait à quelqu'un qu'il était mauvais autant de fois que nécessaire, fort souvent, il devenait vraiment quelqu'un de mauvais. Peut-être que Lazenby n'était qu'un homosexuel avec trop de dégoût de lui-même qui travaillait pour un idiot et que le débat était clos. Peut-être que Randolph devrait le retrouver pour lui remonter le moral. Son visage intelligent et bronzé, son corps mince et son air affamé, les flammes qui brûlaient dans ses yeux sombres et malheureux❖ Oh, il

pouvait parier que M. Lazenby lui revaudrait tous ses efforts s'il en avait l'opportunité.

Randolph marcha le long du chemin sinueux de Snow Hill dans une rêverie plaisante, imaginant jusqu'où il aurait dû aller pour persuader l'intrigant Lazenby de descendre du train avec lui pour traîner derrière la gare. Il arriva au virage tournant à droite pour atterrir à Cock Lane ; tout à coup, il sentit une présence le frapper comme une serviette chaude et humide des bains publics, d'une telle puissance qu'il en tituba en arrière.

Il serra les dents et endurcit son esprit, se mettant immédiatement sur ses gardes. La présence ne l'attaquait pas, pas encore du moins, cependant elle s'accroupissait sur la rue tel un crapaud, et il n'était pas le seul à la sentir. Les autres traversaient la route sans aucune raison apparente. Elle lui donnait une sensation de démangeaison, quelque chose d'irritant qui deviendrait une torture plus rapidement qu'on ne pourrait le penser.

Ce n'était pas un esprit des lieux. C'était une chose maligne, quelque chose d'ancien et malveillant, comme si elle avait plané au-dessus de cette rue pendant des millénaires, or, elle n'avait pas été présente ici six mois plus tôt. Cela ne présageait rien de bon.

Cock Lane était presque déserte ; la plupart des gens se pressaient de partir, à part deux hommes qui étaient plantés là, à se disputer. Il fallait s'y attendre : même du lait aurait tourné, ici. C'était ce genre d'influence, une mesquinerie titanesque aux yeux fous qui rendait les âmes des autres un peu plus sombres.

Il longea Cock Lane, l'air nauséabond imprégnant ses lèvres et ses narines, et alors qu'il s'approchait du duo qui se disputait, un homme élancé et un autre plus costaud et plus vieux, il s'écria :

— Bon sang, *vraiment* ?

Saul Lazenby se retourna avec un air de stupéfaction sans défense, qu'il aurait certainement trouvé hilarant si Randolph n'était pas aussi enragé.

— Que diable... Vous nous suivez ?

— Je suis les ennuis, répondit Randolph. Et c'est ainsi que je vous trouve. Quelle coïncidence. C'est vous qui avez fait ça ?

— Fait quoi ? demanda Lazenby.

— Oh ! C'est le gentleman du train, s'exclama le major Peabody avec un air illuminé. Le commerçant en vins. Je souhaitais vous demander...

— Arrêtez votre cirque, le coupa Randolph. Qu'est-ce que vous manigancez ici ?

— Ce ne sont pas vos maudites affaires, et je vous suggère de faire attention à vos manières, rétorqua Lazenby tandis que le major Peabody bafouillait. Nous sommes dans une rue publique, et nous ne vous avons pas invité à nous rejoindre.

— Mais moi, je vous invite à déguerpir.

Randolph pouvait sentir la sensation d'irritation sous sa peau, désormais. Des remarques déplaisantes lui montaient à la gorge et il ne ressentait aucun remords à les faire sortir.

Et puis merde, à la fin.

— Partez, s'énerva-t-il. Foutez le camp *immédiatement*.

— J'ignore de quoi... tenta le major Peabody avec mauvaise humeur.

Randolph n'avait pas le temps de discuter. La force, la *chose* qui comblait l'imaginaire du peuple au sujet du fantôme de Cock Lane, tournoyait dans le ciel depuis qu'il avait posé un pied dans la rue, et elle commençait à remarquer sa présence. Depuis quelques secondes, il la sentait sonder son esprit et pousser contre, mais maintenant, il entendait une succion à en déchirer les tympans comme une marée montante qui lui indiquait que quelque chose rassemblait sa puissance pour frapper.

Si cette paire d'idiots n'étaient que des citoyens ordinaires, il était de son devoir d'assurer leur sécurité. S'ils étaient dans le coup, ils pouvaient se débrouiller par eux-mêmes ou bien en assumer les conséquences. Randolph souhaitait fortement les voir mourir tous deux, et c'était la puissance de ce sentiment qui le prévint de l'attaque.

— Accrochez-vous.

Il attrapa les deux hommes par la main et siffla la Première Phrase du Rituel de Saaamaaa tandis que la chose plongeait à leur rencontre.

C'était de la malice, de la malfaisance même, sans motivation, objectif ou raison. Randolph la sentait le recouvrir malgré la protection de la Première Phrase ; un sentiment de haine lui comprimait le cœur et les poumons. Il pouvait l'apercevoir sur le visage rond de Peabody, distordu en une parodie cruelle de ses traits habituellement aimables et idiots, et sur Lazenby, qui montrait les crocs avec ses yeux plissés de façon bestiale. Il sentait qu'il leur ressemblait bien trop.

Cette chose était terriblement puissante. Il répéta la Première Phrase, de toutes ses forces, et puisqu'il ne pouvait pas bouger ses mains sans lâcher les deux foutus imbéciles qu'il protégeait, il traça un sceau sur le trottoir

avec son orteil. Une fois, deux fois, trois fois, et enfin le sort de protection surgit, flamboyant autour d'eux telle une flamme bleue.

Bien sûr, la vision ordinaire de Lazenby ou Peabody ne pouvait pas le percevoir. Peabody avait l'air décontenancé, quant à Lazenby, il était franchement alarmé, et tandis que Randolph s'apercevait que la haine sur son visage tournait à l'inquiétude, il essaya quand même de dégager la main de son emprise.

— Lâchez-moi ! s'exclama Lazenby.

— Avec plaisir, répondit Randolph d'une voix enrouée. Dès que je vous lâche, vous fuyez. Compris ? Vous courez le plus loin possible et vous ne vous arrêtez pas tant que vous n'êtes pas en sécurité, et surtout, vous avez intérêt à ne pas continuer ce que vous manigancez. Si vous croisez encore ma route, je vous le ferai regretter. Partez et personne ne sera blessé. C'est compris ?

Lazenby fronça les sourcils. Il hésita un instant, comme si une idée lui venait à l'esprit, puis s'exprima de façon plus claire.

— Oui, parfaitement. Mais, si je restais avec vous pour le moment, camarade ? Le major partira comme vous le souhaitez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Pardon ? demanda le concerné.

— Je crois que notre gentleman ici se remémore de mauvais souvenirs, déclara Lazenby.

Il tourna ensuite son visage pour que Randolph voie ce qu'il communiquait silencieusement avec ses lèvres, puis continua :

— Je vais rester avec lui jusqu'à ce que vous trouviez quelqu'un qui peut nous venir en aide, d'accord ?

— Oh !

Le major hocha la tête, la compréhension lui illuminant le visage.

— Bien sûr. Restez bien avec Lazenby, mon pauvre jeune homme, je vais chercher un policier.

— Vous allez la fermer, oui ? s'exclama Randolph, s'accrochant désespérément au peu de patience qu'il détenait.

— Je vous comprends, vous savez, dit Lazenby d'une voix douce et rassurante. Mais tout le monde a besoin d'un ami sur lequel se reposer parfois, même quand on croit le contraire. Je vais rester à vos côtés. Ne vous inquiétez pas, mon ami. Tout va bien maintenant.

Doux Jésus, Lazenby se demandait s'il ne souffrait pas de névroses des tranchées. Ce n'était pas le moment de se montrer aimable et prévenant, c'était le moment de prendre ombrage et de déguerpir. Randolph était à deux doigts de hurler ou pleurer. Il ne fit aucun des deux, car dès que son attention fut accaparée par autre chose, le major Peabody libéra sa main et sortit sans s'en rendre compte du cercle de protection en criant « Cela ne prendra qu'une minute ! » et courut le long de la rue au petit trot. Randolph espérait qu'il se déplacerait assez rapidement pour s'en sortir indemne.

— Pour l'amour du ciel. Combien de temps ça va lui prendre de ramener un policier ?

— Pardon ?

— Laissez tomber. Oh, bon sang !

Randolph rapprocha Lazenby de lui d'un geste sec, et une petite partie toujours aussi curieuse de son cerveau nota la façon dont les yeux de l'homme s'écarquillèrent. Il posa brusquement sa main libre sur le mur derrière lui et laissa les sentiments négatifs s'accumuler. La malice, la luxure, la peur, l'envie, tout le purin habituel de l'insignifiance humaine, mais avec quelque chose de plus derrière. Un sentiment d'idiotie vaine, aussi vaste et vide que le ciel.

— Bon, s'exclama-t-il. Bien. J'ai besoin d'un...

L'*oculus fatui* tourna son attention sur lui à ce moment, et Randolph sentit son regard se concentrer en un point.

— Bordel.

— Je vous demande pardon ? s'écria Lazenby, outré.

— Fermez-la et laissez-moi faire.

— Sûrement pas ! se rebiffa Lazenby.

Randolph ne l'écoutait pas. Il s'était concentré sur la chose qu'il devait vaincre, essayant de déceler sa nature. Elle correspondait à l'idée que le public se faisait d'un fantôme, mais elle n'était pas ancrée grâce à une invocation, un dessein, ou un passé. Elle avait beau être puissante et surnoise, cette satanée chose n'*appartenait* pas à cet endroit, ce qui lui donnait l'avantage.

— Pas dans ce pays, ni dans cette ville, dit-il à voix haute.

Il prononça ensuite six des mots de Völund, qui résonnèrent dans son corps, s'entrechoquèrent sur ses os, lui brûlèrent les yeux. Ils flottèrent avec un bruit assourdissant durant une fraction de seconde dans les airs, un

instant qui lui parut durer une éternité, puis tout se mit à empester le métal en fusion. La présence disparut. Randolph prit une grande inspiration.

— Qu'est-ce que... Mais, qu'est-ce que... quoi ?

Il était évident que Lazenby n'avait pas assez passé de temps à l'armée, puisqu'il n'arrivait pas à aller plus loin dans sa phrase.

— Un plaisir de vous avoir rencontré, sortit Randolph d'entre ses lèvres sèches.

Il avait laissé des marques de doigts rouges sur le poignet de Lazenby.

— Ravi, vraiment. Adieu.

— Attendez un peu !

Sous son chapeau, le bout des cheveux châtain clair de Lazenby s'éparpillait en mèches rebelles, comme chargés d'électricité statique.

— Qu'avez-vous dit ? Ce... Ce... Qu'est-ce que *c'était* ?

— Que pensez-vous que j'aie dit ? le questionna sèchement Randolph.

Il avait enduré neuf jours de rituel éprouvants pour garder en lui les mots de Völund. L'esprit humain n'était pas capable par nature de les contenir ; ils sortaient par l'autre oreille aussi rapidement qu'ils avaient été prononcés. Cela créait une expérience assez désagréable, mais pas aussi désagréable que de s'en souvenir.

— Je... Mais...

La bouche de Lazenby s'ouvrait et se fermait aussitôt, confus parce que sa mémoire lui faisait défaut de façon inexplicable.

Randolph lui tapota la joue.

— C'est bon, tout va bien. Je vous remercie profondément de votre prévenance, et j'espère que vous apprécierez l'arrivée de votre policier, le voilà. Et si je peux me permettre  ne croisez jamais mon chemin à nouveau. En voilà un bon garçon.

Chapitre trois

Quelques jours plus tard, Lazenby n'arrivait toujours pas à se défaire du souvenir de cet incident étrange. Trop d'éléments le rendaient perplexe. La troisième apparition de Glyde ne pouvait plus être mise sur le compte de la coïncidence, et encore moins de l'intérêt ; le fait qu'il était certain que Saul le suivait n'avait aucun sens.

Saul s'était trouvé à Cock Lane, car le major avait parié que cet endroit formait l'un des points de configuration mystique reliés à l'Église du Temple. Cette dernière était devenue sa nouvelle *Key to All the Mythologies*, et Saul en rejetait la faute sur le livre que son supérieur avait reçu par la poste : une vieillerie d'impression privée reliée au papier cartonné brun. Le major avait déclaré qu'il était particulièrement rare et qu'un correspondant mystérieux et anonyme le lui avait envoyé sous condition qu'il le garde en secret. Saul avait pris tout cela avec la plus grande méfiance, cependant le major s'était encore perdu dans son imagination débordante et avait insisté pour qu'ils explorent les lignes de connexion à pied.

Ce fut une promenade relativement agréable à travers des rues animées lors d'une belle journée. Le major avait parlé des courants d'énergie spirituelle et des harmonies entre les différents mondes, tout en répétant « en haut comme en bas » en pointant le ciel de son parapluie, ce qui avait presque coûté un œil à Saul. C'étaient les inepties habituelles de son employeur auxquelles il devait se prêter, jusqu'au moment où ils étaient arrivés à Cock Lane, et...

Il avait perdu son sang-froid, voilà tout. Subitement, sans crier gare, après un an passé aux côtés du major Peabody et six supplémentaires à se forcer à garder un sang-froid imperturbable, il s'était surpris à éprouver une colère noire envers son employeur, ce que l'autre lui avait rendu avec tout autant de brutalité. Il ne pouvait même pas se souvenir des propos qu'ils avaient échangés, ni pourquoi : c'était comme si une fureur rouge et brumeuse, une sorte de vague de rage profonde, s'était emparée d'eux et avait occulté le reste. Quand ils étaient parvenus à se débarrasser du policier confus et agacé, le major Peabody avait décrété qu'ils avaient mis le pied dans une

zone de ténèbres psychiques puissantes et pardonné l'insubordination de Saul sur-le-champ.

Ce dernier ne croyait pas aux ténèbres psychiques, et ignorait en quoi elles consistaient, mais si elles lui permettaient de ne pas être renvoyé, il n'allait pas s'en priver. Ce n'était qu'une petite querelle sans grande signification, voilà tout.

Or, Glyde était apparu une nouvelle fois, et avait déclamé❖ quelque chose.

Saul n'arrivait pas à s'en souvenir, et à chaque fois qu'il fouillait dans sa mémoire, il avait la sensation nauséuse que quelque chose lui échappait, comme si on lui trifouillait la cavité d'une dent tout juste extraite. Glyde avait dit❖ puis il y avait eu un son, Saul en était sûr, quelque chose de pas tout à fait fort, mais d'une *sensation* intense, comme le fracas d'un grand coup de marteau. Un son, et des mots qui étaient passés d'une oreille à l'autre comme de l'eau sur une surface huileuse, laissant une trace infime sur leur passage.

Mais c'était absurde. Il s'était déconcentré un instant : il avait eu la tête dans les nuages, comme sa mère le lui répétait. Il avait été distrait et avait manqué les mots de Glyde, et cela l'avait déconcerté d'être soudainement ramené à la réalité autour de lui.

Cela soulevait la question de ce qui l'avait autant préoccupé, et il avait bien peur de déjà connaître la réponse. La pression des doigts de Glyde sur sa peau, qu'il avait ressentie sur son poignet pendant plusieurs jours durant, et la puissance avec laquelle il avait tiré Saul vers lui. La nature avait conféré à Saul une préférence pour les musculatures élancées, les cerveaux solides et les volontés de fer. Cela l'avait déçu spectaculairement maintes fois, et vu à quel point Randolph Glyde était perturbé psychologiquement, cela ne serait pas la dernière.

Glyde avait attrapé son poignet, raconté du charabia qui laissait penser qu'il était sorti des tranchées avec un complexe de persécution ou encore un penchant pour les hallucinations, et avait lancé des invitations indécentes en public comme s'il était en train de penser à autre chose. Il devait être fou. La seule émotion que quiconque pouvait ressentir envers ce pauvre homme était de la pitié ; seul quelqu'un d'aussi dérangé que lui pouvait ressasser la sensation de ses doigts ou la forme de sa bouche. Randolph Glyde était instable et agressif, voire dangereux, même si, durant ses périodes de

lucidité, il se trouvait être l'homme le plus étrangement attirant que Saul ait pu rencontrer depuis des années.

Bon sang. Il allait arrêter d'y penser *sur-le-champ*.

Il avait laissé Glyde occuper ses pensées en guise de légitime défense, voilà tout. Le major était euphorique après ses exploits de l'arbre en feu et des « ténèbres psychiques », et il n'avait pas fermé la bouche une seule fois de toute la matinée.

— Tout ça, c'est grâce au livre, annonça-t-il en le brandissant. Cet homme a effectué des recherches d'une envergure époustouflante : je m'estime heureux d'avoir pu en dénicher une copie. Si on combine ces nouvelles informations avec mes propres études, cela nous ouvre tant de nouvelles possibilités ! Le Grand Hexagramme nous révèle enfin ses secrets !

Le Grand Hexagramme, dont Saul était certain d'avoir entendu parler à peine quelques jours plus tôt, était un motif immense à six pointes dont la base se situait à l'Église du Temple, et qui s'étendait bien au nord de Londres. Des morceaux de ficelle pendillaient, accrochés à de nombreuses épingles sur la carte, tandis que Saul consultait des livres à la recherche de preuves.

La sélection de la bibliothèque du major était bien fournie et éclectique. Elle combinait de rares cartes anciennes et des histoires locales mêlées à du folklore médiévaliste invraisemblable ainsi que des livres sur la magie, que le major qualifiait incessamment de grimoires. La plupart n'étaient remplis que de divagations, alors que d'autres tentaient de conserver un air plus érudit. Saul en avait lu quelques-uns pour se familiariser avec le sujet, comme *The History of Witchcraft* par un certain Julian Karswell, une lecture qui s'était révélée particulièrement troublante, ce qui lui avait laissé penser que l'auteur croyait pertinemment à chaque mot sinistre qu'il avait couché sur le papier. Saul en était même venu à effectuer des recherches sur M. Karswell, se demandant quel genre d'homme avait bien pu être à l'origine d'une œuvre aussi déplaisante, mais il avait juste découvert qu'il était décédé en France bien avant la guerre. Il n'arrivait pas à s'apitoyer sur son sort. *The History of Witchcraft* avait gravé dans sa mémoire des phrases plutôt immondes, et après qu'il avait traîné quelques jours sur son bureau, pendant lesquels Saul croyait apercevoir du coin de l'œil que le livre bougeait imperceptiblement à chaque fois qu'il détournait le regard, il l'avait reposé définitivement à sa place sur l'étagère. Quelques dizaines d'années en plus dans ce milieu et il se surprendrait à devenir croyant.

— Je sais ! Enfield Chase, annonça le major Peabody. C'est là que se cache l'apogée de l'hexagramme. C'est un site crucial.

— J'ignore son existence.

— C'est l'ancien nom de ce qui consistait auparavant en un terrain de chasse pour les nobles. Aujourd'hui, nous l'appelons Cockfosters.

Il balaya de la main le nord-ouest de Londres sur la carte.

— Ce territoire appartenait autrefois à Geoffrey de Mandeville, c'est ce qui m'a mis sur cette piste. Connais-tu de Mandeville ?

— Ce traître de comte d'Essex durant l'Anarchie, répondit Saul. Il changeait d'allégeance entre le roi Étienne et l'impératrice Mathilde.

C'était toute l'étendue de ses connaissances sur la guerre civile du douzième siècle, et il fut surpris d'avoir retenu autant de ses anciens cours d'histoire, mais il savait que le major Peabody éclairerait sa lanterne. Ou, du moins, qu'il lui raconterait des choses.

— Oui, en effet. Lorsque aucun des prétendants au trône ne lui accorda sa confiance, de Mandeville initia une rébellion et vécut en renégat. Il est mort excommunié, et personne n'accepta d'enterrer son corps, excepté l'Ordre du Temple mystique. Les anciens fondateurs de l'Église du Temple ! Tout s'explique !

— Et donc, quel est le rapport avec Cockfosters ? demanda Saul au lieu de lui donner raison.

— De Mandeville possédait jadis un manoir là-bas, sur un site dénommé les Doves de Camlet.

Il tapota sur la carte un endroit à peut-être quatre kilomètres à l'ouest de Oak Hill Park.

— Est-ce que le nom Doves de Camlet t'évoque quoi que ce soit ?

— Pas vraiment, monsieur.

— Camlet, se réjouit de répéter le major Peabody. Ou bien, comme on l'appelait durant le quatorzième siècle, Camelot.

Saul l'observa minutieusement. Il semblait sérieux.

— Camelot. Ça ne se trouve pas à Glastonbury normalement ?

— Ce n'est qu'un malentendu qui s'est répandu. Tout le monde ignore où se trouvait le véritable Camelot. Peut-être que ce n'était que le nom de la cour et non pas celui du château, peut-être qu'elle a suivi les pas du roi. Je n'affirme pas que le trône légendaire du Roi Arthur se trouve à Cockfosters, indiqua le major avec une impartialité scrupuleuse. Du moins, pas encore. Mais le nom seul mérite une enquête approfondie. Et, si vous me permettez,

il se trouve un puits sur les Doves de Camlet entouré de toutes sortes de légendes. Si l'on en croit les rumeurs, il contient un coffre au trésor qui coule dès lors que quelqu'un chasse son butin.

Saul ne put s'empêcher d'émettre un bruit de protestation. Le major Peabody lui lança un regard rempli de reproches.

— Je ne suis pas un chasseur de trésor. Ce que j'essaye de te faire comprendre, c'est que les légendes s'accumulent autour de sites importants, tels que des puits sacrés. Tu dois absolument commencer une visite préliminaire des Doves de Camlet : ta formation saura te guider. Il est possible que nous devions un jour demander l'autorisation d'excaver l'endroit, mais nous verrons ça en temps voulu. Ce qui est regrettable, c'est que l'Église du Temple soit fermée pour rénovations, mais je retracerai les motifs autour de l'endroit pour voir si je peux en savoir plus à propos de la connexion entre de Mandeville et les Templiers. Une révélation pourrait venir à nous ! Me voilà ravi de t'avoir à mes côtés, Lazenby. Quand je t'ai pris sous mon aile, c'était vraiment mon jour de chance.

Le sourire qu'il adressait à Saul était si rayonnant que ce dernier ne put se retenir de lui sourire en retour.

— Oui, monsieur. Pour moi aussi.

Cette dernière lubie était synonyme d'un nouveau trajet en train. Saul trouva une place et s'y installa. Il possédait une copie de l'*Archaeology Review* dans la poche de sa veste, mais ne tenait pas vraiment à la lire. Elle contenait un long article à propos des excavations de Leonard Woolley à Ur. La grande ville sumérienne n'avait pas titillé l'imagination populaire, contrairement aux travaux de Howard Carter dans la Vallée des Rois, mais cela le tiraillait comme s'il avait un hameçon accroché à sa bouche.

Il aurait pu être là-bas. Il aurait pu se trouver sous le soleil de Mésopotamie, qu'on appelait désormais l'État d'Iraq, à travailler aux côtés de Woolley, qui lui avait affirmé qu'une place lui serait gardée après la guerre. Il se sentait si chanceux, en 1914. Cantonné au désert qu'il chérissait au lieu d'être englouti dans la boue et dans le sang des Flandres, où trois de ses camarades d'Oxford mourraient avant la fin du massacre ; une position de choix l'aurait attendu et lui aurait déjà assuré une vie sans encombre. Tout ce qu'il avait eu à faire, c'était de sortir de la guerre vivant et sans se couvrir de honte.

Les gens disaient que réussir une chose sur deux, c'était déjà bien. Ils avaient tort.

Il n'avait pas eu la présomption de contacter Woolley après sa sortie de prison, mais une lettre succincte lui avait quand même été envoyée pour rétracter l'offre. Il ne pouvait pas en vouloir à l'homme, tout comme il n'arrivait pas à en vouloir à sa famille de l'avoir désavoué. Ce n'était que ce qu'il méritait. Malgré ça, il regardait l'horizon à travers la fenêtre au lieu d'entamer sa lecture.

Trent Park était la destination la plus proche de la gare de Cockfosters, pas plus d'un demi-kilomètre à la marche à travers des rues de banlieue parées de briques rouges autour de Londres. Cela lui semblait extraordinaire de penser que tout cela avait été un terrain de chasse royal autrefois, où des rois et des nobles donnaient des ordres à leurs chiens à dos de cheval, sur ce que le major Peabody appellerait certainement de la pelouse. Saul n'arrivait pas à bien saisir comment la représentation d'une Angleterre mystique, magique et médiévale correspondait à la vie sordide de trahison et de sauvagerie que de Mandeville menait, mais la dure réalité n'avait jamais arrêté le major.

Trent Park était une propriété privée, aux alentours d'un superbe manoir désormais ouvert au grand public. De nombreux propriétaires commençaient à offrir ce privilège à leurs compatriotes en ces temps bouleversés, dans une tentative de copier l'exemple de l'aristocratie russe. Saul en était reconnaissant. Il avait déjà escaladé de nombreux murs, mais il était plus aisé de franchir un portail.

Il suivit une grande route bordée de chênes, dont aucun ne prit feu, puis contourna l'impressionnante demeure géorgienne pour traverser le pont érigé au-dessus d'un lac ornemental, et enfin il monta le long d'une pente dont un panneau lui indiquait qu'il s'agissait de la Colline de Camlet. Après l'avoir gravie, il aperçut à l'horizon un obélisque en pierre perché sur une surface d'herbe rugueuse à découvert. Il semblait dater de quelques siècles, telle une fausse antiquité excentrique de l'époque géorgienne. Il disposait d'une vue incroyable depuis là où il se trouvait, avec Londres qui se déployait au-delà du parc. Il ne discernait rien qui pourrait se révéler être les Doves de Camlet à travers les broussailles, bien qu'il ait remarqué une section plus particulièrement luxuriante, d'un vert plus éclatant et plus touffu, juste dans la direction où il devait se rendre. C'était peut-être dû à une façon de planter ou à une terre différente.

Il descendit le long de la colline, tout en appréciant le chant des oiseaux et le soleil qui filtrait à travers les arbres. Il tentait de se souvenir de la suite du poème anglais qui commençait par « *Oh, to be in England, Now that April's here* », ainsi que de son titre et de son auteur. Les arbres se resserraient rapidement autour du chemin, et la végétation à cet endroit devenait noueuse, avec des aubépines et des frênes aux branches cassantes. C'étaient des arbres moins élégants et nobles que les bouleaux et les chênes majestueux qui se situaient partout ailleurs. Cela lui procurait la sensation d'être confiné.

Aucun signe ne donnait la direction des Doves de Camlet. Saul laissa le chemin le guider à sa destination, et il fut obligé de se rappeler que cet endroit était tout petit. Or, il ne donnait pas *l'impression* d'être petit. Il possédait l'atmosphère d'une forêt bien plus vaste, avec rien de visible entre les arbres et la brume de couleur vert-brun que formaient les arbustes, les fougères et les broussailles. Autrefois, elle s'était étendue sur des kilomètres et des kilomètres, et les cerfs avaient sans doute parcouru ses fourrés sans crainte.

Un peu plus loin, quelque chose d'encore plus vert que le reste attira son regard, d'une teinte trop intense pour être naturelle. Saul s'éloigna du sentier et se fraya un chemin à travers des fougères pour enfin apercevoir une étendue d'eau dormante qui devait être d'une largeur de six mètres, couverte d'algues vert vif qui donnaient l'impression d'être assez épaisses pour marcher dessus. Il s'approcha de la rive à l'endroit où elle s'incurvait nettement, puis qui se prolongeait au loin, à sa gauche et à sa droite, en lignes presque droites.

C'étaient les Doves de Camlet, un petit îlot carré entouré d'eau, et s'il marchait autour, il découvrirait certainement un pont.

Saul aurait aimé rester au bord de l'eau, cependant, il ne souhaitait pas causer des dégâts irréparables à son pantalon et à ses chaussures ; il ne pouvait pas se permettre de gaspiller quoi que ce soit. Il regagna le sentier pour poursuivre sa marche. Il semblait s'éloigner des doves, et il dut revenir sur ses pas deux fois et parcourir un chemin qui lui semblait bien trop long et sinueux avant d'enfin repérer les planches de bois sombres et grossières immergées au ras de l'eau qui devaient apparemment constituer un pont. Saul hésita un instant, se demandant d'abord à quel point les doves pouvaient être profondes, puis s'imagina trempé et couvert de vase verte. Il finit par y poser un pied avec précaution.

La planche vacilla légèrement sous son poids, mais ne le projeta pas dans l'étendue d'eau gluante. Saul traversa le semblant de pont aussi rapidement que sa prudence le lui permettait, puis il se retrouva enfin sur la terre ferme à l'intérieur des Douves de Camlet, le soi-disant Camelot du major Peabody.

Il inspira profondément, sentant l'air gonfler dans ses poumons. Tout était frais et propre ici, ce qui lui réchauffa le cœur d'une façon qu'il n'avait pas connue depuis bien longtemps. Il était originaire d'un petit village de campagne, et cet étang lui rappelait son enfance, avant de partir découvrir la puanteur des villes et les rayons impitoyables du soleil de Mésopotamie. Il pouvait se souvenir de son ancien espoir et de sa joie d'antan comme s'ils menaçaient de ressurgir à chaque respiration, si bien qu'il en riait presque, rempli de la joie verte qui pulsait à travers la terre sous ses pieds de la même façon qu'elle s'élevait à travers les racines pour fleurir en feuillage regorgeant de vie. Il marchait sans réfléchir, la fougère lui caressait les jambes, ne cherchant rien en particulier. Il préférait apprécier la solitude, le mouvement, la tranquillité❖

Les oiseaux ne chantaient pas.

Cette pensée arrêta net son avancée. Il resta debout, aux aguets, mais il n'entendit rien. Pas le moindre gazouillis ni pépiement, tout juste le bruissement des feuilles, car la brise semblait se calmer et l'air était frais mais tranquille. Tranquille, et complètement silencieux. Le seul son était celui de son propre cœur, qui pulsait fort dans ses oreilles. Il resta debout, et le bois autour de lui fit de même, puis tout à coup, l'angoisse s'empara de lui.

C'était absurde. Il était le seul être vivant sur cette petite île, rien ne pouvait lui faire de mal. Il n'était pas perdu dans une vaste forêt ancienne dépourvue de sentiers. Il se trouvait dans un parc à Cockfosters, avec une mission à remplir, et si les oiseaux ne chantaient pas, eh bien, cela devait avoir une explication simplement❖ ornithologique, quelque chose très loin de son expertise. Il se força à avancer, et à ne *pas* se retourner pour voir ce qui pouvait se cacher derrière lui, car il trouvait cela ridicule de sentir une sorte de présence tout autour de lui, qui le guettait d'un œil attentif.

Quelques pas plus tard, cette sensation s'estompa et il put respirer avec aise à nouveau. Il reprit sa marche d'un pas décidé, non pas parce qu'il savait où il se rendait, mais tout simplement pour ne plus rester immobile. Au bout d'un moment, un moment plutôt court, car l'endroit où il se tenait

n'était qu'un petit bout de terre envahi par la nature, et parce qu'il ne se prolongeait pas suffisamment loin pour que ses jambes le lâchent en route, il se retrouva proche d'une des extrémités de l'île, où un éclat de couleur attira son regard.

Des lambeaux de tissu pendaient des branches d'un arbre. Il était décoré de beaucoup de chiffons, dont une grande partie était ternie. Certains étaient neufs, d'autres décolorés, et il remarqua désormais que ce qu'il avait pris pour des bandes de lichen ou des feuilles pourrissantes n'étaient en fait que d'autres morceaux d'étoffe qui se décomposaient. Il se demanda un instant comment le vent avait pu emporter autant de lambeaux sur cet arbre, puis remarqua que chacun y avait été noué.

Il s'approcha pour examiner les décorations singulières, observant ce qui semblait avoir été auparavant un bonnet de bébé en dentelle accroché à une branche, puis son pied se posa à moitié sur de la pierre dure, et à moitié sur de l'air. Il tituba en arrière et tenta tant bien que mal de retrouver l'équilibre, avant de se rendre compte qu'il avait failli tomber dans un puits. Il ne comportait ni bord surélevé ni clôture. Il ne consistait qu'en un simple trou dans la terre, entouré de mousse d'une façon qui suggérait qu'il était bâti en pierre pour ce qu'il pouvait en voir. Il sentait de l'eau ancienne et froide, mais il ne remarquait aucun liquide, juste une obscurité qui s'étendait à l'infini. Vraisemblablement, il s'agissait du puits du manoir de Mandeville, or il était en excellent état pour son âge. Il repéra quelques pierres moussues d'une régularité suspecte éparpillées dans les environs. Autrefois, elles avaient dû probablement faire partie d'un mur, cependant, aucun autre signe d'habitation humaine n'avait survécu. Les siècles avaient érodé toute trace de maison, ce qui signifiait qu'un puits se serait effondré, ou aurait été rempli de feuilles mortes décomposées.

De toute évidence, il avait été bien préservé à une époque, cependant, il ne donnait pas l'impression d'avoir été entretenu depuis des dizaines d'années. Peut-être par la faute de chasseurs de trésors qui croyaient qu'il contenait de l'or ? Une légende se racontait dans le village de Saul, celle d'un trésor enterré dans un champ. D'après l'histoire, il fallait creuser pour l'obtenir, mais il s'enfouissait plus profondément dès que les chasseurs étaient presque à sa portée. Naturellement, au bel âge de six ans, lui-même s'était activé avec sa pelle, surexcité à l'idée de dénicher des secrets cachés, même si, finalement, il n'avait récolté que des vers.

Les puits faisaient souvent l'objet d'un mythe. Mais que signifiaient ces tissus accrochés à l'arbre ?

Il tendait le bras vers l'un d'eux pour l'examiner quand il entendit un bruissement. Rien de très bruyant, mais comme c'était le premier son qu'il entendait dans cet endroit au silence étrange, cela le fit sursauter. Il se retourna d'un coup et repéra un autre homme en train de se frayer un passage à travers les arbres. Ce dernier l'identifia en même temps, et ils s'écrièrent à l'unisson :

— Pour l'amour du ciel !

Saul plaqua ses mains sur ses hanches. Randolph Glyde écarta les bras dans un geste frustré. Ils se dévisagèrent.

— Désormais, commença Saul, je pense qu'il est assez clair que vous me suivez. Vous avez une explication à me donner, peut-être ?

— Désormais, l'imita Glyde, je pense qu'il est assez clair que vous vous introduisez dans certains endroits avant moi. J'aimerais savoir comment et pourquoi.

— M'introduire dans quels endroits ? Ce n'est qu'une forêt !

— Quelle hypocrisie, monsieur Lazenby. C'était une partie non délimitée d'un terrain privé que l'on peut atteindre grâce à un pont, et pourtant, vous voilà. Ce ne peut pas être par accident. Que diable manigancez-vous ?

Saul ouvrit la bouche pour répondre de la même façon brusque que son interlocuteur, mais il s'arrêta aussitôt quand il se souvint que cet homme était complètement détraqué.

Il n'avait pas *physiquement* l'air détraqué. Pour être honnête, il présentait un très beau physique. Il ne portait pas de chapeau ; la lumière filtrée du soleil lui caressait la joue et donnait un lustre teinté à ses cheveux, comme s'il était coiffé d'une couronne de vert. Il était grand, élancé et rayonnant de santé. Son costume en tweed décontracté, aussi bien taillé et de style moderne soit-il, lui donnait une allure de garde forestier.

Glyde lui-même scrutait Saul, les sourcils froncés.

— Vous avez l'air... en bonne forme.

— Euh, merci ?

Cela n'avait sonné en rien comme une marque de courtoisie. Cela laissait plutôt entendre qu'être bien portant ne lui allait pas.

— En parlant de santé, continua Saul, la dernière fois, vous êtes parti avant que nous puissions demander de l'aide. Je voulais savoir...

— Je ne souffre pas de névrose des tranchées, le coupa Glyde. Dissipons ce malentendu dès à présent. Je suis aussi sain d'esprit que n'importe lequel de nos compatriotes, si c'est vraiment quelque chose dont on peut se vanter. J'ai bien participé à la guerre des Flandres, mais les tranchées étaient les derniers de mes soucis. Et vous, monsieur Lazenby, l'avez vécue en Mésopotamie.

Saul sentit le sang lui monter au visage. Il éprouvait un choc écœurant à chaque fois qu'on le reconnaissait, même s'il anticipait et redoutait constamment que cela se produise.

— Je vois que vous avez mené des recherches, répondit-il en maîtrisant sa voix avec difficulté.

— Oui, effectivement. Ce n'est pas le passé le plus édifiant que j'ai pu lire.

— Le major Peabody est au courant, le coupa abruptement Saul. Au cas où vous comptiez l'en informer. Je n'ai pas caché mon passé, ni à lui, ni à qui que ce soit d'autre.

— Quelle décision audacieuse, surtout en tenant compte du fait que vous avez été très chanceux d'échapper au peloton d'exécution.

— J'ai beau être un imbécile, pour être poli, je ne suis pas un lâche, et encore moins un foutu menteur, grogna Saul entre ses dents. Et tant que j'y suis, vous pouvez aller en enfer. Tout ce que j'ai fait, c'est obéir aux ordres de mes employeurs. C'est vous qui me suivez et qui m'espionnez. Si vous me détestez, laissez-moi tranquille !

Glyde le fixait intensément. Saul lui adressa un regard le plus noir possible en retour.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous voulez quelque chose à boire ?

— *Pardon ?*

— De quoi boire. Vous devez avoir soif.

Glyde s'avança et sortit quelque chose d'une sacoche en cuir abîmée, portée de façon incongrue sur son épaule élégamment vêtue. Saul remarqua qu'il s'agissait d'un petit gobelet en étain attaché à un bout de ficelle. Abasourdi, il dévisagea l'homme tandis qu'il s'approchait du puits, puis ouvrit la bouche pour faire remarquer que s'il restait de l'eau au fond du trou, elle serait impossible à récupérer. Il fut coupé net par le son d'une éclaboussure. Il avait dû faire erreur.

— Mais comment  Vous allez vraiment boire ça ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qui pourrait bien m'arrêter ?

— La douve du foie ? Ou des tritons morts, peut-être ? Ce puits n'est pas en état de fonctionner ; seul Dieu sait si l'eau est potable.

— Certes. Cependant, je suis certain que vous la trouverez propre.

Glyde remonta le gobelet, rempli à ras bord. D'après la longueur de la ficelle, l'eau se situait à environ un mètre de profondeur. Saul fut déconcerté de ne pas l'avoir remarqué lui-même.

— Tenez. Buvez.

L'eau dans le récipient était limpide et, bien sûr, ne contenait aucun amphibien. Cependant, cette situation restait complètement ridicule, et agaçante parce que Saul s'était déjà préparé à se battre.

— Non, je m'en passerai.

— Buvez, assena Glyde, presque comme un ordre.

— Bon sang, mais pourquoi ?

— Parce que soit ça vous rafraîchira, soit ça me donnera des infos utiles.

— C'est bon, ça suffit. J'ai déjà eu ma dose de remarques absurdes.

— Il faut dire que vous avez choisi de travailler pour Peabody.

Les yeux de Glyde étaient de la même couleur que celle des bois : un brun clair tacheté de vert, rehaussé par quelques pépites d'or. Ils étaient captivants, irrésistibles, même.

— Vous avez envie de boire. Vous *devez* boire. L'eau est bonne et pure, monsieur Lazenby. La question est : l'êtes-vous aussi ?

Saul avait la vague impression qu'il aurait dû protester, mais il était perdu dans les yeux de Glyde ; il lui était impossible de détourner le regard. Il sentit le gobelet d'étain se presser entre ses doigts tandis que son chapeau lui était ôté. Il pouvait flairer l'odeur de l'eau froide et rafraîchissante, et deviner à quel point elle soignerait sa gorge desséchée par la chaleur, le soleil, et la poussière rouge des vieilles poteries.

Il porta le gobelet à ses lèvres et le vida de son contenu.

L'eau descendit le long de sa gorge, jusque dans son ventre, puis se répandit en lui en une douceur fraîche et apaisante qui laissa derrière elle un sillon de picotements. La tasse ne renfermait que quelques gorgées, mais il les savoura comme jamais, et une fois qu'il eut terminé, il se sentit comblé et revigoré, comme s'il avait bu pendant un très long moment.

Il cligna des yeux.

— C'était bon ? se renseigna Glyde en lui reprenant le gobelet.

— Très.

Saul avait une sensation bizarre dans la bouche. C'était sûrement à cause du froid.

— Pas de crampes violentes, d'envie pressante de vomir de la bile noire, ou de saignements des yeux, des oreilles ou du nez ?

— Pas plus que d'habitude, merci. C'est délicieux. Vous ne buvez pas ?

Curieusement, c'était comme s'il avait ravalé sa colère envers Glyde avec l'eau qu'il avait bue.

— Ce n'est pas le bon moment pour moi.

L'homme secoua les gouttelettes restantes du gobelet et le replaça dans sa sacoche.

— Eh bien, continua-t-il. Ça alors. Vous m'intriguez, monsieur Lazenby, vraiment. Que faisiez-vous avec l'arbre à loques ?

— Le quoi ?

Glyde pointa du doigt l'arbre aux chiffons. Saul haussa les épaules en réponse.

— Je ne faisais que l'observer, je me demandais à quoi servaient les tissus. Comment vous l'avez appelé, déjà ?

— Un arbre à loques. Ou bien, *cloutie tree*. *Cloutie* signifie « tissus » dans certains dialectes anglais. Ça sert à la guérison.

— Le major m'a déjà parlé d'une superstition à propos d'un puits sacré.

— Vraiment ? Oui. Là où un arbre pousse à côté d'un puits sacré, on peut mouiller un chiffon dans l'eau et l'utiliser pour nettoyer la zone touchée. On l'attache à l'arbre et la maladie pourrira avec le tissu.

Glyde lui accorda un sourire moqueur et ajouta :

— Si vous croyez à ce genre de sornettes, bien sûr.

— C'est une idée tentante. Je comprends pourquoi les gens viennent par ici.

Saul jeta un œil à l'arbre et compta une quarantaine de chiffons visibles. Combien de personnes s'étaient-elles rendues sur cet îlot paisible pour apaiser leur souffrance et leur désespoir ? Rien que d'y penser, des larmes lui montèrent aux yeux.

— Est-ce que ça marche pour tout ? lança-t-il sans réfléchir.

— Est-ce que vous demandez si ça peut apaiser les esprits tourmentés ?

— Les cœurs brisés, ou les esprits brisés... répondit Saul d'un ton léger, mais il sentit sa gorge se resserrer malgré lui.

Glyde croisa à nouveau son regard, mais il n'était pas aussi intense et captivant qu'avant. Saul aurait presque pu qualifier son expression

d'empathique.

— Oui, ce sont des choses qui ont besoin de guérir tout autant que les jambes et les bras, n'est-ce pas ? Même si les blessures sont moins visibles. Ah... Je suppose qu'on pourrait tout simplement se laver le visage. L'eau saura quoi faire d'elle-même. Vous avez un mouchoir ?

Saul en sortit un de sa poche. Glyde s'agenouilla sur une pierre moussue à côté du puits sans même se préoccuper de son costume et se pencha, étirant tout son corps vers le bas. Ses longs bras ne l'étaient pourtant pas suffisamment pour atteindre l'eau à plus d'un mètre de distance, mais quand il se releva, le mouchoir était complètement trempé.

Saul resta planté là, impuissant. Glyde s'approcha de lui, les yeux remplis de détermination et d'une chose que Saul ne pouvait comprendre. Il tendit le bras et caressa la joue de Saul avec le tissu mouillé dans un geste tendre et délicat.

L'eau était si froide. Bien plus que quand il avait bu ; c'était un froid saisissant, d'une telle intensité qu'il en devenait chaud. Il lui brûlait la peau, ce qui le fit haleter et trembler sous le contact, mais il ne recula pas pour autant. Glyde fit glisser le mouchoir sur toute la longueur de sa pommette, jusqu'à sa mâchoire, puis remonta sur ses sourcils et son front, jusqu'à ce que l'ensemble du visage de Saul frémissse sous cette sensation gelée qui s'embrasait comme une flamme. Il ferma les yeux quand il sentit le tissu frôler ses paupières, puis crut entendre Glyde murmurer quelque chose et éloigner le mouchoir.

Il le lui tendit. Saul le récupéra et, comme il ne voyait pas quoi faire d'autre, le noua à l'arbre qui poussait près du puits, et pensa : *S'il vous plaît, faites-la partir. Faites partir cette douleur.*

Ils restèrent plantés là tous deux, à se dévisager.

— Tout propre, lança Glyde avec l'ombre d'un sourire.

Il tendit un doigt pour caresser la mâchoire humide de Saul, d'un geste qui ne lui semblait plus aussi sacré. Saul inspira fortement et Glyde écarquilla légèrement les yeux en réponse.

— Je  commença-t-il, sans trouver comment continuer.

Glyde effleura les lèvres de Saul du bout des doigts.

— Oui. Si seulement les cieus pouvaient me dire quel rôle vous jouez.

— Je ne joue aucun rôle, peina à répondre Saul.

Glyde effleurait l'autre côté de son visage désormais ; il glissa sa main dans ses cheveux, électrifiant le haut de sa tête. Son cœur battait la

chamade. Il souhaitait tomber à genoux, ou bien simplement rester ici avec les doigts de Glyde sur son visage à tout jamais.

— Tout le monde joue un rôle.

L'homme avait le visage vaguement renfrogné et concentré tandis qu'il caressait les cheveux sur ses tempes. Il n'eut qu'à changer légèrement l'angle de ses sourcils pour qu'ils se transforment en une expression terriblement satanique.

— La question : êtes-vous un acteur, ou une marionnette ?

— Oh, une marionnette.

Saul aurait aimé poser la main sur le visage de Glyde lui aussi, mais n'osa pas franchir le pas. Il ne pensait pas que son vis-à-vis refuserait le geste, cependant, il n'arrivait pas à trouver le courage. La dernière fois qu'il avait eu une telle interaction remontait à longtemps, et lui avait trop causé de peine.

— Ça me paraît évident, ajouta-t-il.

— Mmh. J'aimerais que vous trouviez un autre travail.

— Pardon ? rétorqua Saul en sursautant en arrière.

— Je n'aime pas ça.

Glyde baissa la main, et l'étrange moment d'intimité tomba dans le néant avec elle, laissant Saul se sentir ridicule et à nu.

— Je n'aime pas la façon dont je ne cesse de vous rencontrer, et je ne trouve pas qu'être une marionnette vous convienne.

— J'ignore de quoi vous parlez.

— Il faut dire que c'est mon intention, reconnut Glyde avec un visage extraordinairement las pendant une seconde. Au mieux, vous êtes en train de vous mêler à quelque chose de peu judicieux, et je préférerais que vous m'écoutiez et arrêtiez de faire ce que vous faites.

— Et abandonner mon poste ?

— Laissez Peabody à son jeu, quoi que ce soit. Il me semble être du genre à finir écrabouillé par une construction ancienne, et il serait préférable que vous ne soyez pas à ses côtés quand ça se produira. Trouvez un autre emploi.

— Vous avez bien vu mon parcours, répliqua Saul. Combien de patrons sauteraient sur l'occasion de me recruter ? Je n'arrive même pas à trouver un travail de bureau mal payé, et pourtant j'ai déjà essayé. C'est le premier travail que je décroche depuis que je suis revenu en Angleterre. Si je démissionnais, je mourrais de faim. Que reprochez-vous au major

Peabody ? Ce n'est qu'un vieux chnoque inoffensif obsédé par les contes de fées. Le pire qu'il puisse faire, c'est de nous faire perdre notre temps à tous les deux avec ses idées à la noix. N'ai-je pas raison ?

— Je n'ai rien contre lui, à part que vous n'arrêtez pas de vous retrouver aux mauvais endroits, tous les deux, grimaça Glyde. Ou peut-être les bons. Qu'est-ce qui vous a amené ici aujourd'hui ?

Saul écarta les mains.

— Nous nous trouvons à l'emplacement du manoir ayant appartenu à Geoffrey de Mandeville durant le douzième siècle. Le major Peabody pense que c'est un site sacré.

D'une certaine façon, prononcer ce mot alors qu'il se tenait là lui paraissait étrange.

— Qu'est-ce qu'un noble de l'époque médiévale vient faire là-dedans ?

— Il a été enterré au Temple de l'Église, un autre site sacré. Ne me posez pas de questions, je ne fais que suivre la mouche qui a piqué le major. Donc : comment se fait-il que je n'arrête pas de tomber sur vous ? Qu'est-ce que *vous* faites ici ?

— Hélas, je ne peux rien vous révéler.

Glyde attrapa le chapeau de Saul, qui était suspendu à une branche d'arbre, et le lui rendit.

— Je comprends que vous vous trouviez dans une situation particulière, continua-t-il, et je suis enclin à croire en votre innocence, ou du moins en votre ignorance. Seulement, si vous pouviez orienter votre employeur vers un nouveau passe-temps, comme le macramé, ou encore la philatélie, je pense que tout le monde y serait gagnant, y compris lui-même. Sinon, qui sait comment se terminera cette histoire ? Je n'aimerais pas qu'il vous arrive malheur.

Sa voix était empreinte d'un tel sérieux que Saul se demanda si ses mots exprimaient de la bienveillance ou une menace. Stupéfait, son regard croisa celui de Glyde, et il se retrouva une nouvelle fois captivé par ses yeux irrésistibles.

— Adieu, monsieur Lazenby, murmura Glyde. Il est l'heure de quitter l'île.

Saul ne pensa à rien en particulier tandis qu'il traversait le pont pour retrouver le parc, là où le chant des oiseaux l'assourdissait presque, ou pendant qu'il regagnait la gare de Cockfosters. Son cerveau ne se remit à fonctionner qu'une fois en sécurité dans le train. Il reconnut alors la nature

foncièrement étrange de cette interaction, comme lorsqu'il se rasait le matin et qu'il se rendait compte qu'un mauvais souvenir n'était qu'un rêve. Sauf que, dans ce cas, c'était bien la réalité.

— Bon sang, grogna-t-il.

Glyde avait beau se comporter de façon inexplicable, il n'était pas fou. Saul en devenait de plus en plus certain. Il commençait à échafauder une théorie selon laquelle l'homme travaillait secrètement pour le gouvernement, et à craindre que le major Peabody soit tombé sur une affaire de  de .

C'était là tout le problème. Saul avait du mal à imaginer que les recherches du major puissent mener à quoi que ce soit d'important. L'arbre du parc Oak Hill avait-il été enflammé par une toute nouvelle arme, comme dans la littérature de gare ? Un composant chimique étrange avait-il été déversé dans l'eau du puits ? La peau de Saul le picotait toujours tandis que sa poitrine renfermait encore une certaine fraîcheur. De plus, il s'était produit quelque chose d'autre, quelque chose qui lui avait affecté l'esprit. Plus il y pensait, plus il en était persuadé. Les événements s'étaient déroulés comme dans une hallucination à la minute où il avait mis le pied sur les Douves de Camlet.

Ce qui s'était bien sûr produit *avant* d'avoir bu l'eau.

Bon sang. Saul eut soudainement envie de descendre du train pour embarquer à bord du premier en direction de Cockfosters, surprendre Glyde en plein milieu de ce qu'il mijotait pour enfin lui demander ce qu'il se passait. Ou sinon, de le pousser contre un arbre et lui ordonner de finir ce qu'il avait commencé, parce que le souvenir des caresses de Glyde contre son visage, de ses doigts qui lui démêlaient les cheveux, l'empêchait de respirer.

Il avait désiré tant de choses à ce moment. Plus que du contact, plus que ce que promettait la douceur de ses doigts contre sa peau. Il avait eu besoin de la tendresse avec laquelle ils bougeaient. De la compassion dans ses yeux. La gentillesse. Saul avait toujours été un homme de science. Même seul, jamais il n'aurait cédé à la tentation de commettre un geste superstitieux. Glyde avait souillé un beau pantalon rien que pour mouiller ce mouchoir, d'une façon si sérieuse et religieuse que Saul s'était retrouvé avec quelque chose qui ressemblait à l'absolution. Même si ça n'avait été qu'une illusion, cela l'avait soulagé d'imaginer son péché et sa honte se

décomposer avec le tissu, un réconfort que Glyde lui avait offert tandis que d'autres hommes se seraient contentés de lui cracher à la figure.

Il lui avait accordé du soulagement et de nombreuses remarques cryptiques, en plus de l'avoir convaincu de faire selon ses désirs, deux fois. Boire l'eau, partir lorsqu'on le lui demandait comme un enfant, comme s'il ne pouvait plus contrôler sa propre volonté. Le mot « mesmérisme » lui vint à l'esprit. Il ne l'appréciait pas du tout.

Une chose restait sûre : Saul n'avait pas l'intention de dissuader le major Peabody d'abandonner ses recherches. Il voulait rencontrer Randolph Glyde à nouveau. Il avait des questions à lui poser.

La réponse à l'une d'entre elles lui vint l'après-midi même. Glyde avait décrit le major comme *du genre à finir écrabouillé par une construction ancienne*, une remarque singulière qui lui avait vaguement rappelé quelque chose sur le coup. Saul y repensa dans la bibliothèque du major, mais cette fois clairement. Il se dépêcha de retrouver la notice nécrologique de M. Julian Karswell, l'auteur de l'affreux *History of Witchcraft*, et la relut avec détermination malgré son malaise.

Tandis qu'il inspectait la façade de l'église de Wulfram située à Abbeville, qui était à l'époque l'objet d'importants travaux de rénovation, M. Karswell fut frappé à la tête par une pierre tombée de l'échafaudage dressé autour de la tour nord-ouest et mourut sur-le-champ, alors qu'aucun ouvrier ne se trouvait sur les lieux à cet instant.

— Ça alors, lança Saul à haute voix au milieu de la bibliothèque, se demandant ce que tout cela pouvait bien signifier.

Chapitre quatre

Grâce à l'habituelle diversité infinie du printemps anglais, un véritable déluge tomba le jour suivant. Randolph maudit sa malchance. S'il avait plu comme ça la veille, il n'aurait pas souffert d'un mal de tête à cause de Lazenby qui rôdait dans les broussailles des Douves de Camlet.

Le problème avec ces dernières, c'était qu'elles étaient imprévisibles. Parfois, le puits restait sec pendant des mois, et d'autres fois, Randolph cherchait le pont pendant des heures. Néanmoins, si Lazenby avait trouvé l'eau fétide lorsqu'il l'avait bue, cela aurait été concluant. Les Douves étaient omnipotentes, et le peu de connaissances qu'il possédait à leur sujet le terrifiait. Cependant, elles avaient laissé Lazenby pénétrer leur cœur et lui avaient prodigué leurs soins.

Du moins, il pensait que c'était le cas. Il avait éprouvé le besoin irrésistible de se rendre aux Douves en premier lieu, et un autre tout aussi puissant de lui offrir de l'eau, même s'il ignorait pourquoi. Étant donné le soulagement qu'il avait ressenti lorsque Lazenby avait trouvé l'eau bonne, il ne pouvait même plus jurer qu'il avait souhaité tester l'homme au nom des Douves. Randolph aurait été  déçu, en quelque sorte, d'apprendre que Lazenby était un scélérat.

Bien sûr, il pouvait toujours n'être qu'une marionnette, ou un maladroit : Randolph avait eu quatre ans, d'horribles cicatrices ainsi que de nombreux amis décédés pour lui rappeler les dégâts que pouvaient causer de bonnes intentions. Si l'on réfléchissait de cette façon, Lazenby pouvait se révéler être un malfaiteur qui correspondait aux desseins obscurs des Douves.

Randolph, le dernier ainsi que le moins bien informé des Protectors des Douves de Camlet de tous les temps, n'en savait pas assez pour émettre de telles hypothèses. Cependant, il était mécontent d'avoir trouvé l'homme là-bas, et il fallait qu'il se penche sur cette affaire.

Il enfila un chapeau, lissa son col, et dit au revoir à contrecœur à sa garçonnière bien au chaud située dans l'Albany, et se rendit au 166, Fetter Lane.

C'était une maison haute et étroite à l'atmosphère particulièrement étrange due à l'occupation d'occultistes pendant deux siècles. Récemment, le détestable lanceur de runes Karswell avait vécu ici, puis sa fille, une

devineresse dénommée Miss Kah, avec le chasseur de fantômes Simon Feximal, son compagnon Robert Caldwell, et enfin les jeunes sans-abri qu'ils avaient récupérés, Jo et Sam. À présent, il ne restait plus que Sam Caldwell. Il avait ouvert ses portes au reste du groupe, car, selon les suspicions de Randolph, il trouvait le vide insupportable.

Barney et Isaacs possédaient tous deux leur propre chambre au dernier étage, dont les serrures et les verrous du côté extérieur avaient été renforcés par Sam, comme si cela pouvait changer quoi que ce soit. Randolph n'avait aucune intention de quitter son appartement luxueux et solitaire dans l'hôtel Albany, mais avait passé assez de temps à Fetter Lane pour en posséder une clé.

Il entra sans frapper et cria un bonjour qui résonna dans un silence décevant. Il se rendit alors compte qu'il avait espéré que Sam serait là. C'était absurde ; il était là pour travailler, pas pour discuter. Il monta au premier étage et lança :

— Y a quelqu'un ?

— Salut ! lui répondit Sam depuis la bibliothèque.

Randolph suivit la voix pour trouver Sam en train de jeter un regard noir à une montagne de papiers. Il leva la tête suffisamment longtemps pour saluer Randolph d'un hochement.

— Bonjour. Comment tu vas ?

— Ça peut aller. Et toi ?

— Je me retiens de râler.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit Randolph. C'est une activité que j'affectionne, personnellement. Je suppose que tu ne sais rien à propos de Geoffrey de Mandeville ?

— C'est un objet de recherche, un fantôme, ou quelqu'un qui te doit de l'argent ?

— Qu'est-ce que tu peux être utile.

Randolph observa les étagères. Ce n'était pas une pièce bien grande, comme toutes les bibliothèques sur l'occulte. On n'y trouvait que très peu de livres de valeur, tandis que la masse d'ordures ne diminuait jamais.

— Argh. Je ne sais pas où commencer.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Je l'ignore.

— Ah, s'exclama Sam. Encore ça. C'est pour ça que tu as déguerpi hier ? Randolph grimaça.

— J'ai ressenti un besoin urgent de me rendre aux Douves de Camlet, et quand je suis arrivé, ce fameux Lazenby était déjà présent. Tu sais, celui de Cock Lane et de l'arbre de Southcott.

— Encore ? se plaignit Sam en posant sa plume. Qui est vraiment ce type ? Ne me dis pas qu'il fait partie du ministère des Ombres ?

Randolph n'avait jamais songé à cette possibilité.

— Sûrement pas. Mon Dieu, s'ils se mettent à interférer aux Douves de Camlet... Non, impossible. Et puis, il a bu l'eau du puits.

Sam haussa les sourcils.

— Il l'a puisée lui-même ?

— C'est moi qui la lui ai donnée.

— Vraiment ? Et si l'incident avec Dennis Whetstone s'était reproduit...

— Un sale type, ce Dennis. Je l'ai toujours pensé.

— Je ne peux pas te dire le contraire, mais il a quand même perdu la moitié de sa langue.

— Si quelqu'un fouine aux alentours des Douves de Camlet, il doit être prêt à en assumer les conséquences, déclara Randolph. C'est mon devoir de faire fuir les curieux qui traînent autour des Douves. C'est comme ça que je m'en suis acquitté.

— Si tu le dis. Comment était l'eau ?

— Bonne et abondante.

— Ça pourrait être pire alors, grimaça Sam.

— C'est probablement pire.

Randolph s'appuya contre une étagère et ferma les yeux.

— J'ignore ce qu'il se passe. J'ai rencontré l'employeur de Lazenby, M. Peabody, et je te jure que cet homme est un cas désespéré. Or, l'arbre de Southcott brûle et voilà que Lazenby arrive pour l'observer, sur les instructions du major, d'après lui. Ensuite, une entité profite d'une déchirure dans le voile à Cock Lane, et le duo est encore présent sur les lieux. J'ai employé les mots de Völund, tu sais ?

Sam siffla en réponse.

— Tout à fait. Puis, hier, je me suis senti contraint de me rendre aux Douves de Camlet, et sur qui je tombe ? Sur Lazenby. Son excuse en carton, cette fois, c'était la connexion entre de Mandeville et l'Église du Temple. Ça ne peut pas être une coïncidence. Mais je lui ai offert l'eau et j'ai

Il n'avait pas envie de mentionner à Sam le moment où il l'avait nettoyé. C'était quelque chose qui lui paraissait bien trop intime.

— Je ne sais pas vraiment pourquoi, continua-t-il. Ça me met mal à l'aise.

— Mal à l'aise, vraiment ? demanda Sam. Ce n'est pas la bonne expression, tu ne trouves pas ? De quoi tu as peur ?

— Je l'ignore.

— Randolph...

— J'ignore ce que je crains, insista Randolph, parce que j'ignore absolument tout à propos des Douves, bordel. Comme tu le sais très bien.

— Effectivement. Et tu sais ce que j'en pense.

Ils s'étaient disputés à ce sujet maintes fois déjà.

— Je ne peux pas laisser ce devoir à quelqu'un d'autre. Je dois endosser le rôle du Protecteur. C'est la responsabilité de ma famille.

— Ta famille est morte.

D'apparence, Sam avait l'air d'un type enjoué et attachant tout à fait ordinaire, mais plus Randolph apprenait à le connaître, moins il avait envie de s'en faire un ennemi.

— Tu ne peux pas en porter toute la responsabilité sur tes épaules, même si tu savais comment. Tu *dois* confier celle-ci à quelqu'un d'autre.

— Je n'ai rien à confier. C'est Theresa qui a été élevée pour devenir la Protectrice des Douves de Camlet, pas moi. Elle connaissait tous leurs secrets. Tout ce dont je dispose pour justifier de mon remplacement en tant que Protecteur à sa place, c'est que je suis un Glyde avec vingt-trois générations derrière moi. Personne ne pourrait en dire autant.

— Alors, il faudra que quelqu'un d'autre reparte de zéro, affirma Sam. Ça ne sert à rien de me parler de devoirs héréditaires quand tu es à court d'hérédité. C'est la fin des Glyde, Randolph. Tu le sais tout autant que moi.

— Je sais que je suis le dernier, merci beaucoup. Je suis parfaitement conscient que j'ai déjà échoué. Maintenant, il ne me reste qu'à savoir jusqu'à quel point.

— Si tu étais encore plus de marbre, on te prendrait pour une statue, soupira Sam. Ce n'est pas ta faute si ta famille est morte sans pouvoir s'acquitter de ses devoirs. Tu n'as pas créé ce problème, pas plus que le reste d'entre nous. Mais nous devons le corriger. Pas juste le dernier Glyde tout seul. *Nous* tous.

— Tu sais depuis quand...

— Depuis vingt-trois générations, le coupa Sam. Tu me l'as déjà dit. Et toi, tu sais à quel point je n'ai pas envie de partager les prophéties de Jo avec l'équipe quand c'est ma famille qui devrait le faire, ou la peine que

j'éprouve à vivre ici sans mes oncles Simon et Robert ? Je suppose que tu as remarqué que Barney et Max détestent ce qu'ils sont devenus ? Aucun d'entre nous ne voulait voir le monde dans cet état, mais on n'a plus le choix, et tu n'as plus le luxe de rester le grand et noble héritier des Glyde. Le ministère des Ombres a raison sur ce sujet, désolé de devoir te le dire.

— Jamais je ne confierai les responsabilités de ma famille au *gouvernement*, trancha Randolph. Je peux te l'assurer.

L'idée de confier son devoir à un fonctionnaire ou encore à un arcaniste au service de bureaucrates allait à l'encontre de son sens de la moralité, et lui semblait bien trop probable. Après la mort de la plupart des plus grands occultistes durant la Guerre d'en dessous, le gouvernement avait pris le contrôle de beaucoup trop de choses, et ne comptait pas s'arrêter là.

Randolph avait été informé à plusieurs reprises que par responsabilité familiale, obligation nationale et devoir patriotique, il devait se soumettre au département des Affaires spéciales et obéir à leurs ordres.

Ils pouvaient aller en enfer. La famille Glyde détenait des mandats royaux en sa possession, le premier signé par la reine Elizabeth sur les conseils du docteur John Dee. De ce fait, les Glyde obéissaient seulement au monarque, même si personne ne lui avait demandé de le faire depuis Charles II. Randolph était peut-être le dernier de sa famille, mais il conserverait les secrets qui lui avaient été confiés et préférerait les emporter avec lui dans sa tombe que d'en faire bénéficier les personnes qui avaient mené cette putain de guerre.

C'était bien beau, tout ça, mais il savait ce que ça faisait de se tenir héroïquement seul et de s'accrocher à ses principes face à une force accablante. Cela ressemblait au dernier combat de son père à Ypres, seul face à l'enfer, mort en trois minutes seulement.

— Tu as raison, dit-il. Quelqu'un doit s'en charger. Je *sais*. Mais les Douves de Camlet sont trop importantes ; on s'est déjà montrés bien trop imprudents, et je n'ai plus rien à donner. Pour être honnête, j'ai déjà songé à le transmettre à Syrena Phan, puisqu'elle est la savante la plus pragmatique que je connaisse, mais nous avons besoin de ses talents pour travailler sur le voile.

— Mon Dieu, n'y pense même pas, s'il te plaît, le supplia Sam. Elle est déjà en train de brûler la chandelle par les deux bouts, et a déjà forcé sa mère à sortir de sa retraite. Si tu lui donnes encore plus de travail, tu reviendras avec un moignon à la place de la main.

— Je m'en doutais. Je suppose que tu n'as pas envie de t'en charger.

— Pff, non. Je suis un chasseur de fantômes. Si c'est pour des histoires d'ancien rituel sacré, tu ferais mieux d'aller trouver Barney. Hum ? J'admets que personne ne me vient à l'esprit. Tu dois y réfléchir un peu plus.

— Toujours aussi inutile. Merci beaucoup.

— Et au fait, qu'en est-il de notre problème plus immédiat ? L'homme qui jaillit comme un diable à ressort ?

— Lazenby. La seule chose que je sais, c'est qu'il n'arrête pas de surgir là où il ne faut pas, apparemment à cause des lubies de son employeur excentrique.

— Serait-ce un prophète non identifié ? Est-ce qu'il ressent des impulsions qu'il ne saisit pas ?

— C'est possible. Sinon, ça pourrait aussi être de simples coïncidences.

— Mon oncle Simon avait des opinions bien arrêtées à propos des coïncidences, rétorqua Sam. Remarque, oncle Robert disait que c'était la force qui faisait bouger la littérature et les hommes, alors bon.

Oncle Simon et oncle Robert. Randolph n'avait jamais rencontré l'écrivain Robert Caldwell qui avait passé sa vie et sa mort avec Feximal, accordant ainsi son nom à Sam. Il avait entendu maintes insinuations chuchotées à voix basse à propos du duo. Il avait aussi entendu Sam associer leur nom pendant trois ans. Il n'avait jamais rien demandé à leur sujet ; ce n'étaient pas plus ses affaires que les secrets de Glyde n'étaient celles de Sam. Cependant, quelque chose le poussa à faire remarquer :

— Cela devait être un environnement assez inhabituel pour grandir. Avec M. Feximal, je veux dire. C'est l'homme le plus intimidant que j'ai jamais rencontré.

— Oncle Simon était profondément chevaleresque et bon, répondit Sam, immédiatement sur la défensive. Il pouvait se montrer effrayant quand il le voulait, mais c'est tante Theodosia qui était à craindre.

— Mon Dieu, que c'est vrai.

Randolph se tourna vers les étagères, quitte à bavarder, autant mettre ce temps à profit pour travailler.

— Je t'ai déjà raconté comment je les ai rencontrés ? Je venais tout juste de fêter mes vingt et un ans et mon père m'a amené au Vestige pour me faire connaître en tant que Gardien des Mots, l'héritier de l'aristocratie occulte d'Angleterre, tout le tralala. C'était comme une sorte de procession

imposée par la grandeur de mon héritage et de mon devoir, ainsi que celle du nom de Glyde aux yeux de tous. Enfin bref. Dans la salle d'exposition, nous sommes tombés sur Mlle Kay et M. Feximal. Mon père a fait les présentations comme s'il pensait qu'ils allaient me baiser la main. Jamais je n'ai vu un tel dédain cinglant sur des visages humains. M. Feximal m'a simplement fixé, tandis que Mlle Kay m'a désigné d'un de ses ongles épouvantables et a déclaré : « Prends garde à l'arrogance, jeune homme. » Mon père a demandé si cela faisait partie d'une de ses visions, et elle a répondu : « Non, c'est juste sa tronche. »

— Ça, c'est de la tante Theo toute crachée, s'esclaffa Sam en renversant la tête en arrière.

— J'étais complètement dévasté, lui assura Randolph avec un sourire, même si cela avait été vraiment le cas. Ça a été salutaire. Mon père faisait partie de la vieille garde, l'équivalent de ces militaires qui pensaient que le rouge était la couleur qui convenait le mieux à la guerre et qui considéraient que porter du kaki était une forme de tricherie. Il voyait M. Feximal comme un commerçant, et trouvait que les machines de guerre allemandes étaient une offense à l'occultisme.

— Je trouve qu'elles étaient plutôt pas mal, dit sèchement Sam.

— Oui, mais elles étaient *mécanisées*, mon cher, fit Randolph d'une voix traînante. L'occulte doit être le privilège des gentlemen, tu comprends. Il est fait main, avec des incantations récitées avec l'intonation parfaite, et seuls les esprits les plus éclairés sont dignes de le manipuler.

Sam lui jeta un regard en coin.

— Ça te ressemble pas mal, répliqua-t-il.

— Mon père et moi étions toujours d'accord sur le fait qu'une rapière est une arme plus digne d'un gentleman qu'un pistolet-mitrailleur Sten. La différence entre nous, c'est que j'étais ravi de sacrifier des siècles de tradition Glyde sur l'autel de la loi de la jungle, mais pas lui.

Il feuilleta le livre, le remit à sa place, puis attrapa un autre.

— M. Feximal a presque vu la fin de la guerre, n'est-ce pas ? Je ne l'ai jamais croisé.

— Mmh. Ils ont été déclarés disparus au combat après la bataille de Passchendaele.

Ils. Randolph laissa sa curiosité prendre le dessus.

— M. Caldwell et lui étaient inséparables, si je ne me trompe pas.

— Tout à fait, et ce pendant vingt-trois ans. Ils me manquent terriblement, mais je suis heureux de savoir qu'ils sont ensemble.

Randolph contemplait le livre qu'il tenait, sans vraiment lire les phrases sur ses pages. Il n'avait jamais vu ce genre de chose, ou peut-être que si, mais il ne l'avait jamais remarqué. Il n'avait certainement jamais envisagé pour lui-même le genre de relation que Sam était en train de décrire.

Avant la guerre, son avenir avait été tout tracé. Il était censé épouser sa cousine Theresa, une danseuse splendide qui embellissait les soirées des cabarets les plus à la mode en plus d'être une arcaniste formidable, et ensemble ils auraient assuré la descendance des Glyde. C'était peut-être une façon impitoyable de voir les choses, et ils n'auraient jamais formé un mariage d'amour, mais ils avaient été tous deux satisfaits de cet arrangement pragmatique, avec le plaisir charnel qui pouvait être cherché ailleurs. L'enfance de Randolph avait été gouvernée par la haine mutuelle de ses parents ; au moins, Theresa et lui auraient été mariés en tant qu'amis. Cela n'aurait pas été le grand amour, ni des âmes sœurs, or, ils n'auraient jamais obtenu une chose pareille avec quelqu'un d'autre. Et puis, de toute façon, qui avait déjà connu un amour pareil ?

Il aurait eu la chance de vieillir avec sa meilleure amie, mais la guerre les avait emportés, elle et les autres. Depuis, il n'avait connu que des rencontres vides de sens, rien et personne qui valait la peine de s'en souvenir, car de toute façon, à quoi bon en demander davantage ? Theresa n'était plus là, et il lui était impossible de choisir un partenaire masculin pour finir sa vie avec.

Cependant, d'après Sam, c'était possible. Et cela pouvait durer vingt-trois ans.

— Est-ce que ça te dérangeait ? demanda-t-il brusquement. Je veux dire, tes oncles. Ensemble.

C'était une question sacrément intrusive, mais cela n'eut pas l'air de blesser Sam.

— Ce n'était pas à moi de m'en préoccuper. Oncle Simon et oncle Robert étaient faits l'un pour l'autre, et les autres n'avaient pas leur mot à dire. Tant qu'on y est, Jo n'est pas tout à fait comme les autres. Je ne comprends pas pourquoi ça aurait dû changer quoi que ce soit pour moi ou pour quiconque. Ils nous ont sauvés de la rue, tu sais. Tout ce qu'ils nous ont donné, tout ce qu'ils ont fait pour nous... Ils *méritaient* de rester ensemble, mais à la place, leur lien a été utilisé contre eux.

— Comment ça ?

— Oh, le ministère des Ombres leur a fait du chantage pour qu'ils participent à la Guerre, expliqua Sam avec le ton de quelqu'un qui tentait désespérément de contenir une rage sans fin. Oncle Simon a toujours été un objecteur de conscience, et il avait passé l'âge, mais ils avaient trouvé des lettres et d'autres indiscretions. Tu vois ce dont je parle. Le ministère prétendait que c'était parce qu'ils avaient besoin du plus grand nombre d'hommes possible pour participer à l'effort de guerre, mais mon oncle Robert avait toujours pensé que c'était par rancune. Après tout, oncle Simon et lui avaient fait en sorte que Jo ne serve pas de boule de cristal privée au QG, tu sais, alors le gouvernement s'est vengé en les envoyant dépérir dans les tranchées.

Randolph savait que Sam exécrait le ministère des Ombres, mais il ignorait cette affaire.

— Mon Dieu. Sam, c'est atterrant. Répugnant, même. Je n'en avais pas la moindre idée.

— Je ne peux même pas te dire à quel point je hais ces bâtards de gratte-papier. Vraiment. Mes oncles❖ Oh, bon sang. Ils me manquent terriblement.

— Je suis désolé.

Sam ferma les yeux avec un grand soupir.

— Eh bien. Tu as perdu ton père.

— Nous n'étions pas proches, déclara Randolph.

Sacré euphémisme.

Sam tapota le bureau avec son stylo.

— Écoute, je ne voudrais surtout pas t'insulter en prétendant que tu éprouves des sentiments humains, mais...

— Tu as plutôt intérêt.

— *Mais*, répéta Sam, si tu voulais❖

La sonnette retentit à l'entrée, d'un tintement long et urgent qui signifiait *Descendez tout de suite*. Randolph se retourna et se mit à courir, sautant les marches deux par deux. C'était une maison haute et étroite, ce qui signifiait que les escaliers tournaient à chaque étage. Il dévala les marches à toute vitesse, sauta par-dessus la rampe d'escalier en bas et glissa dans le parloir, Sam sur ses talons.

Quatre hommes les attendaient. Randolph ne prit pas la peine de jeter un œil aux deux autres, car Barney avait le visage écarlate et la mâchoire

serrée, tandis qu'Isaacs à ses côtés gardait les mains crispées derrière le dos.

— Au rapport, déclara Randolph.

La discipline militaire les avait déjà sauvés auparavant.

— Des gentlemen du ministère des Ombres, monsieur, répondit Barney d'entre ses dents.

— Je m'en occupe. Rompez.

Les soldats tournèrent les talons comme un seul homme et sortirent du parloir, provoquant un picotement désagréable sur la peau de Randolph quand ils passèrent à côté de lui. Sam pourrait s'occuper d'eux bien mieux que Randolph, donc il se retourna pour faire face aux deux autres hommes. L'un d'eux le fixait avec une expression méprisante, l'autre transpirait. Si Randolph avait ignoré lequel possédait des pouvoirs occultes, cette observation l'aurait renseigné.

— Bracknell, pauvre idiot, déclara-t-il sans préambule. À quoi vous jouez ?

Le concerné contrôla sa mâchoire tremblante. Il approchait de la soixantaine, comme la plupart des arcanistes qui travaillaient pour le ministère des Ombres. C'était inévitable : ceux des générations plus jeunes étaient presque tous décédés, et ceux toujours debout regardaient généralement le gouvernement d'un mauvais œil.

— Je pourrais vous poser la même question, Glyde. Ces deux ?

— Sont des héros de guerre, démobilisés honorablement avec plus de médailles qu'ils ne peuvent en porter.

— Sont dangereux, répliqua Bracknell en s'essuyant le visage avec un mouchoir. Bon sang, jeune homme, pensez-vous vraiment qu'ils devraient arpenter Londres sans surveillance ?

— Cela fait trois ans qu'ils arpentent Londres, répondit Randolph. Je vois que vous les avez mis en rogne en même pas trois minutes. Ce n'est pas un argument qui risque de me convaincre que vous devriez tenir les rênes. Qui est votre ami ?

— M. Delingpole est le nouveau sous-secrétaire au département des Affaires spéciales. Monsieur Delingpole, je vous présente Randolph Glyde, de la prestigieuse famille Glyde.

— Une famille qui a longtemps bien servi le gouvernement britannique, ajouta M. Delingpole.

Ce dernier tendit sa main. Randolph la regarda sans même sourciller, jusqu'à ce que l'homme la retire.

— Mes mains sont sales, monsieur Delingpole. C'est ce qui arrive lorsqu'on travaille. Et pour mettre les choses au clair, ma famille est au service de l'Angleterre. Pas de la Grande-Bretagne, puisque le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande sont des territoires à part, et ne font donc pas partie du gouvernement. Après tout, les forces que nous supervisons ne sont pas temporaires, bureaucratiques, ou à disposition du commun des mortels.

M. Delingpole eut un sourire pincé.

— Comme c'est pittoresque de votre part, mais j'ai bien peur que cette attitude ne convienne pas au monde contemporain. L'individualisme paroissial appartient à une ère plus bienveillante. Nous faisons face à de nouveaux obstacles, et nous devons faire front uni.

— Sous votre autorité ?

— Sous l'autorité du secrétaire en chef, qui est au service de la Couronne.

— Je sers déjà la Couronne. Mon devoir n'appartient qu'à moi, monsieur Delingpole. On m'a élevé dans le but de détenir ces connaissances. Ce n'est pas votre place de me dicter comment je dois m'en acquitter.

Delingpole plissa les yeux.

— Mon département a pour but de coordonner ceux qui peuvent servir le pays en période de crise. Y a-t-il une raison pour laquelle vous ne pouvez pas remplir vos fonctions au sein d'une structure administrative prête à vous soutenir, pour que nous puissions travailler main dans la main ? Vos responsabilités sont peut-être héréditaires, mais votre famille a subi de lourdes pertes durant la Guerre. De plus, vous n'êtes toujours pas marié. Ne devrions-nous pas prendre des mesures en conséquence ?

— Je les établirai moi-même.

— Et si vous vous jetiez sous un omnibus demain ? demanda M. Delingpole aussitôt. Nous ne pouvons plus nous payer le luxe de suivre les anciennes coutumes.

— Le capitaine Barnaby et M. Isaacs en sont les preuves vivantes, ajouta Bracknell. Ils ne disposent pas de vos générations de connaissances et de tradition, et regardez comment ils se débrouillent. Et puis, j'en suis désolé, mais je dois préciser que vous ne déteniez plus ces générations. Nous devons tous nous serrer les coudes désormais, Glyde, comme pendant la Guerre.

— Ah, la Guerre, répliqua le concerné. Superbe. Rappelez-moi dans quel régiment vous étiez ?

— Vous savez très bien que j'étais trop vieux pour participer.

— Tout comme Simon Feximal, de plus d'une décennie, dit Sam derrière lui. Cela n'a pas empêché Whitehall de le forcer à se rendre en France, pour se *serrer les coudes* tandis que les gens comme vous restiez dans le confort de votre maison.

— Mon père avait soixante ans et il s'est porté volontaire, ajouta Randolph. Nous nous y connaissons, en sacrifice pour le bien du pays, dans cette maison. Vous pouvez nous épargner vos longs sermons.

— Je crains bien de ne pas être d'accord, rétorqua Delingpole avec les lèvres pincées. Cela paraît très attrayant de rejeter l'importance d'une organisation bien aménagée au profit du héros individuel mais c'est aussi, si je peux me le permettre, une fantaisie plutôt enfantine. Le pays dispose de ressources limitées pour faire face aux menaces graves. En tant que nation, nous devons ensemble comprendre ces menaces pour utiliser nos ressources avec prudence. Quelle quantité de travail est dupliquée ? Combien d'informations potentiellement vitales ne sont-elles pas communiquées ? Avec quelle efficacité seriez-vous capable de vous acquitter de votre devoir avec un organisme capable de vous soutenir comme il se doit ? Monsieur Caldwell, vous faisiez partie de la marine durant la guerre, n'est-ce pas ? Pensez-vous que votre vaisseau de guerre aurait pu remplir son devoir sans capitaine et avec des hommes ayant leurs propres jugements sur la meilleure décision à prendre ?

— Savez-vous combien d'hommes sont morts sur mon bateau ? demanda Sam. Utilisez-vous vraiment la guerre comme argument en *faveur* de l'organisation gouvernementale ? N'avez-vous pas honte ?

— Nul besoin de s'embourber dans les tranchées d'un tel désaccord, déclara Randolph. Le but n'est pas de savoir si vous organiseriez bien cet arrangement, n'est-ce pas, monsieur Delingpole ? Le but, c'est que vous nous offrez une structure en mesure de nous soutenir, de la simplicité, et plein de jolies choses pour nous libérer de notre travail et de nos responsabilités, tout ça en échange de notre place sous votre autorité. C'est ça que vous mijotez, n'est-ce pas ? De nous mettre sous votre contrôle. Vous ne souhaitez pas que des arcanistes et des occultistes continuent à travailler par eux-mêmes. Vous désirez que nous vous rendions des comptes à vous, et que nous *croyions* que c'est le bon parcours à suivre, car c'est plus efficace, pratique, et *moderne*.

— Et c'est bien le cas.

— Peut-être bien, répliqua Randolph. Étrangement, je ne pense pas que l'efficacité soit la meilleure des valeurs.

— Et puis, nous pouvons discerner quand quelqu'un tente de prendre le pouvoir sous nos yeux, ajouta Sam. Ce n'est pas la seule fois que le gouvernement a voulu ranger des occultistes dans ses rangs. La dernière fois qu'ils ont essayé, quelqu'un s'est fait dévorer par des anguilles.

— Vraiment ? lança Randolph. Je pensais que ce n'était qu'une rumeur plaisante. Cela me réjouit d'apprendre que c'est la vérité. Mettons les choses au clair, monsieur Delingpole. Je suis certain que vous seriez particulièrement efficaces, et que vous seriez en mesure de monter une organisation capable de dédier nos ressources au bien de la nation. Et je sais que cela paraît très tentant pour des personnes comme Bracknell ici présent, qui ne souhaitent rien de plus que de croire à un homme fort à leur tête et des bras sûrs à la barre, tout cela sous la responsabilité de quelqu'un d'autre. Mais je ne crois pas en vos hommes forts, ni à vos bras. Je prends mes propres responsabilités, et *jamais* je n'obéirai à des ordres qui vont à l'encontre de mon jugement. Je l'ai déjà fait une fois auparavant, et ce sera la dernière.

— Nous ne vous avons jamais donné d'ordres qui viendraient à l'encontre de votre jugement, rétorqua M. Delingpole.

Randolph lui lança un sourire mauvais.

— Peut-être, Oscar, mais ça viendra.

— Pardon ? Je m'appelle Horatio.

— Bien sûr. Pouvons-nous vous aider pour quoi que ce soit d'autre avant votre départ ?

— Il suffit, s'offusqua Bracknell, le visage rougi. Vous êtes obstiné, obstructif et irresponsable. Nous avons besoin de gens comme vous à nos côtés. Nous avons besoin de vous dans le secrétariat du comité. Vous ne cessez de parler de recevoir des ordres, mais nous souhaitons que ce soit vous qui les *donniez*. Vous êtes un Glyde : tous les occultistes du pays accepteraient votre autorité. Voici une opportunité de diriger ce département et d'en façonner ses politiques. N'est-ce pas, monsieur Delingpole ?

— Tout à fait, répondit le concerné sans grand enthousiasme.

— Que Dieu vienne en aide au département, déclara Sam. Et quels bienfaits uniques et insolites pourrais-je procurer au gouvernement, même si la réponse me paraît assez évidente ?

— En effet, acquiesça Randolph. Cessons de jouer aux imbéciles. Vous désirez vous accaparer mon nom de famille, les dons de Jo et de Caldwell, ainsi que le capitaine Barnaby et M. Isaacs en tant qu'armes. Je ne vous laisserai pas mettre la main dessus. Et n'essayez plus de me corrompre avec vos bureaux de pacotille, sinon je le prendrai *très mal*.

Bracknell pointa Randolph d'un doigt légèrement tremblant et déclara :

— Êtes-vous conscient des conséquences qu'aura votre désobéissance ?

— Essayez-vous de m'intimider ?

— Juste de vous avertir, rétorqua Bracknell. Nous sommes conscients de tout ce qu'il se produit autour de nous. Nous savons qui s'acquitte de sa part ou non, et nous connaissons tous ceux à condamner quand les choses tourneront au vinaigre, ce qui se passera inexorablement si vous n'êtes pas disposé à travailler en équipe comme un homme raisonnable. Votre arrogance vous mènera à votre ruine, Glyde. Vous avez été déjà prévenu.

— Non, on lui avait dit de prendre garde à l'arrogance, rétorqua Sam. Et j'en vois en grande quantité juste devant moi, si vous pensez en savoir davantage que Randolph. J'en ai assez de cette discussion. Déguerpissez de chez moi.

— Je te remercie pour ton vote de confiance, dit Randolph après avoir fermé la porte derrière les hommes du ministère des Ombres. J'aurais tellement aimé la partager.

— On en meurt tous d'envie, ajouta Sam. Quel grand n'importe quoi. J'ai l'impression d'être une sorte de tisserand à regarder mes maîtres apporter des *spinning jennys* et à transférer tout le monde dans les usines. Voir tout s'industrialiser. Beurk.

— J'ai personnellement plutôt l'impression d'être une relique ancienne d'un régime révolu en train de regarder son monde s'effondrer autour d'elle, mais au moins, j'en ai déjà l'habitude. Notre plus grand problème maintenant, c'est d'éviter de passer sous la guillotine.

— Je crains bien que nous soyons passés aux pelotons d'exécution, de nos jours. C'est ça, l'évolution. Fais bien attention à ces salauds, Randolph. Je ne suis qu'un chasseur de fantômes à mes heures perdues avec un adelphe particulièrement utile, mais tu es leur plus gros obstacle.

Randolph ne savait que trop bien que c'était la vérité. Il ne désirait en rien mener les autres, et encore moins une sélection d'arcanistes et d'occultistes disparate qui avait survécu à 1918, cependant, il était le dernier des Glyde, et les gens le suivaient naturellement. S'il se pliait au gouvernement, les

autres en concluraient que c'était la bonne mesure à suivre. Puisqu'il résistait, son refus était bien trop perceptible et irritant, imité par certains de ses confrères.

Il ne pouvait pas changer grand-chose à ce sujet. Il haussa les épaules. Sam soupira en réponse et lui dit :

— Je sais, je sais. Je ferais mieux de partir voir où en sont Barney et Max, pour vérifier s'ils se sont calmés.

— Tu les as laissés en train de bouillonner de colère ?

— Laisse-moi m'occuper d'eux, répondit Sam fermement. Et tu ferais mieux de t'occuper de ce fameux Lazenby. Il ne faudrait surtout pas que le ministère découvre notre problème avec les Douves de Camlet à la dure.

— Je suis bien d'accord. Seulement, je ne sais pas quoi faire à ce sujet.

— Ce n'est pas à moi de te le dire, déclara Sam, et je sais bien que cela peut paraître comme une mesure extrême, et bien au-delà de ton domaine de prédilection❖

— Qu'est-ce que tu suggères ?

— Tu as déjà pensé à lui parler ? demanda Sam avec un sourire espiègle.

Chapitre cinq

Saul récupéra son manteau et son chapeau, dit au revoir au major Peabody et franchit le pas de la porte. Le major vivait confortablement sur Berners Street, tandis que le petit appartement que Saul louait se trouvait à une bonne demi-heure de marche au nord, un endroit bien moins salubre, qui se trouvait aux alentours de Camden Town. Au moins, il lui coûtait peu cher, et la propriétaire n'avait que faire de lui.

Il marcha le long de Berners Street, puis aperçut la silhouette d'une personne adossée contre la devanture d'une boutique à l'angle de Goodge Street. L'homme élancé se redressa quand Saul lui passa à côté, le salua du chapeau et lui dit :

— Bonsoir.

— C'est une blague, s'indigna Saul.

Il dut réprimer son envie de sourire, ce qui l'irrita. Le fait qu'il n'arrêtait pas de tomber sur Glyde ne faisait pas de lui son ami.

— Loin de là, répliqua Glyde tandis qu'il se mettait à le suivre. Il est indéniable que nous sommes en soirée, et il fait incontestablement beau...

— Vous m'attendiez, monsieur Glyde. Ça ne sert à rien de prétendre le contraire, puisque je rentre chez moi, je ne me rends pas à un endroit plus complexe.

— Quelle déception. Je pensais que vous pourriez vous joindre à moi pour boire un verre.

Saul s'arrêta net et se retourna.

— Plaît-il ?

— Un verre, une boisson, si vous préférez. Il me semble qu'on en vend dans des pubs.

— À moi aussi. Pourquoi devrais-je prendre un verre avec vous ?

— Vous l'avez déjà fait.

— Certes, reconnut Saul. J'ai quelques questions à ce propos, d'ailleurs.

— Que vous pourriez poser autour d'un verre.

Seigneur.

— Vous comptez y répondre ? Avec ou sans boisson ?

— Vous le saurez si vous me rejoignez, répondit-il un sourire malicieux aux lèvres.

Saul avait envie de demander *Dans quelle galère vais-je me retrouver ?* Il oublia cette idée. Glyde était particulier, inquiétant, et hautain, mais il était aussi la seule personne qui lui avait proposé d'aller boire un verre depuis juillet 1916. Il se rendait dans des pubs seul quand il ressentait un besoin pressant de compagnie, mais il n'avait jamais bavardé avec qui que ce soit. Il n'était jamais devenu un habitué, même silencieux, à nulle enseigne, car il lui semblait injuste de s'imposer sous de faux prétextes.

Glyde savait qui il était et désirait tout de même boire avec lui. S'il n'avait pas d'autres motivations derrière cela. Saul se souvenait de la sensation de ses doigts sur son visage, sur ses cheveux, et le désir d'être aimé lui poignarda le cœur.

Tant pis.

— Bon, très bien. Où allons-nous ?

Glyde haussa les épaules, pointa du doigt leur destination et le mena vers l'autre côté de la rue, jusqu'à une petite maison ancienne ornée de poutres en bois. L'endroit était suffisamment animé pour que personne ne prenne la peine de les regarder, bien qu'il n'y ait pas grand-chose à voir. Glyde commanda un gin-tonic pour lui-même et une bière pour Saul, et ils s'assirent face à face à une petite table ronde et poisseuse, comme tout le monde. Enfin, comme Saul. L'expression que fit Glyde en touchant de façon hésitante le dessus de la table avec dégoût suggérait qu'il y était moins habitué.

— Vous n'allez pas souvent dans des pubs ? devina Saul.

— J'y vais fréquemment. Dans *un* pub, du moins. Je vais à *un* pub fréquemment, ou peut-être serait-il plus honnête de dire de temps en temps, mais ils essuient les taches de bière, là-bas.

— Ah. Un endroit distingué, donc.

Glyde rit comme s'il semblait véritablement amusé. Saul s'appuya contre le dossier de sa chaise, le jugeant du regard.

Il était indéniablement quelqu'un de classe supérieure. Le père de Saul était un notaire de campagne, ce qui signifiait que son éducation n'avait rien eu d'humble, mais Glyde empestait les bonnes écoles et les bonnes fréquentations. Saul avait rencontré beaucoup d'hommes comme lui à Oxford, avec cette même attitude distante, assurée et plus mature que leur âge. Il les avait trouvés tout aussi attirants que repoussants.

— Très bien, déclara-t-il. Vous vouliez que je vous suive, et me voici. Pourquoi ?

— C'est à cause de ma curiosité insatiable, commenta Glyde en sirotant son gin avec dégoût. J'ai pu constater que vous êtes un homme de très grande éducation...

— Et d'un déshonneur tout aussi grand. C'est ainsi que je travaille pour le major, car c'est le seul qui m'a accepté. Question suivante.

— Gardez votre calme. Puis-je poursuivre ? Un homme de très grande éducation, et qui a travaillé dans des endroits anciens et étranges. Pensez-vous qu'il se trouve un semblant de vérité dans les théories du major Peabody ?

— Pardon ?

— Je vous le demande sérieusement.

La voix de Glyde restait légère, avec l'ombre d'un sourire sur ses lèvres.

— Pensez-vous que le monde cache des choses plus complexes qu'il n'y paraît ?

— Je pense que j'ignore encore beaucoup, répondit Saul prudemment. Et que l'esprit humain détient des capacités remarquables qui sont encore peu explorées. Comme par exemple, le mesmérisme. Que m'avez-vous fait ?

— Moi ?

Saul lui jeta un regard noir.

— Vous m'avez fait quelque chose que je ne comprends pas aux Douves de Camlet, et aussi à Cock Lane. J'aimerais comprendre à quoi vous jouez.

Glyde haussa les sourcils.

— J'adorerais vous le dire, mais vous n'avez pas répondu à ma question. Je vous en prie, monsieur Lazenby, vous d'abord.

— Si le monde cache des choses plus complexes qu'il n'y paraît ? Bien sûr, d'une façon ou d'une autre. Les humains inventent la poésie et le gaz moutarde. Nous inventons des dieux et des monstres, ainsi que des dieux qui pourraient très bien se faire passer pour des monstres. Nous agissons avec une grâce extraordinaire et une cruauté tout aussi incompréhensible. Nous sommes terriblement intelligents, et tout aussi faciles à duper. Je suis prêt à croire que vous m'avez hypnotisé aux Douves de Camlet. Après tout, j'ai déjà vu des choses plus étranges. Je n'ai pas besoin de croire en des hexagrammes mystiques pour expliquer comment un arbre a pu prendre feu❖

— Et comment l'expliquez-vous, alors ?

— Je ne l'explique pas, répondit Saul. C'était peut-être un phénomène naturel, une nouvelle arme secrète et indétectable, ou une intervention

divine. Je ne pourrais pas vous dire exactement.

— Ça ne vous rend pas curieux ?

— Et vous, avez-vous une réponse ? Si c'est le cas, alors oui, je suis affreusement curieux, mais j'ai eu assez de spéculations sans queue ni tête pour le restant de ma vie.

— Ne pensez-vous pas qu'il y a une logique derrière la folie du major Peabody ?

— Pas vraiment, non, ni de signification particulière.

— Mmh. Et pourtant, vous ne cessez de réapparaître.

— Comment ça, je ne cesse de réapparaître ? demanda Saul avec une indignation justifiée. C'est à moi de *vous* le dire. J'étais là avant vous à chaque fois, à Cock Lane, aux Doves de Camlet, même devant l'arbre. C'est vous qui êtes venu me trouver dans le train, et c'est vous qui m'attendiez ici aujourd'hui. Moi, je ne faisais qu'agir sous les exigences d'un luna[◆] hum, d'un excentrique, alors qu'est-ce qui vous amène aux mêmes destinations que moi ? Quels motifs mystiques suivez-vous exactement, monsieur Glyde ?

— En voilà une très bonne question, répliqua ce dernier. À laquelle je ne compte pas répondre.

— Vous me sidérez, soupira Saul.

Le coin des lèvres de Glyde se releva légèrement. Il était difficile de l'appeler un rictus, mais c'était assurément un sourire, un vrai, qui lui faisait plisser les yeux et ouvrir les lèvres. C'était la première fois que Saul en voyait un sur son visage. Pour sa part, il n'avait aucune raison de sourire. Le fait que Glyde ne semblait pas trouver beaucoup de joie dans le monde non plus le frappa.

Un sourire lui seyait mieux. Il tranchait avec la supériorité froide de ses manières, ce qui transformait ses traits secs et aristocratiques en quelque chose de plus chaleureux, de plus humain. Cela le rendait plus accessible, ou du moins, cela donnait à Saul envie de se rapprocher.

— Je trouve que vous me devez quand même une explication, rétorqua-t-il plus ou moins au hasard.

Il fallait qu'il continue à trouver de quoi discuter pour que ce moment continue, pour que Glyde ne parte pas, pour qu'il ne se trouve pas seul à nouveau.

— Ne me dites pas que vous êtes à la recherche du trésor perdu de Geoffrey de Mandeville, continua Saul. Que vous suivez des pistes de

l'Église du Temple de Londres jusqu'aux Douves de Camlet.

— Malédiction ! répondit Glyde. J'aurais dû y penser, n'est-ce pas ? En effet, nous sommes en plein cœur d'une affaire de chasseurs de trésors rivaux dans tout Londres. Pour des raisons insaisissables, Peabody vous conduira ensuite aux grandes pyramides, et je surgirai de derrière le Sphinx...

— Avec le physique de son cousin plus court sur pattes.

Glyde émit un semblant de rire.

— Ha ! Exactement. Enveloppé d'un foulard, je prononcerai des incantations gnomiques et disparaîtrai dans une tempête de sable.

Saul sourit à son tour.

— Cela fait manifestement partie de vos spécialités. Les vins, les spiritueux, et les disparitions cryptiques.

— Les vins et les spiritueux occupent une large partie de ma vie, lui assura Glyde. Le major Peabody recherche-t-il des trésors ?

— Pas que je sache. À mon avis, ce n'est qu'un illuminé inoffensif avec l'esprit ouvert à toutes les croyances qui passent. Est-ce que... Est-ce que vous me le diriez, si ce n'était pas le cas ? S'il avait déjà commis des méfaits ?

— De quels méfaits avez-vous peur ?

— Oh, vous savez, répondit Saul en peinant à retrouver son ton précédent. Si vous étiez en fait un espion pour un département secret du gouvernement. Si le major Peabody utilisait son personnage d'excentrique inoffensif comme façade pour en fait travailler avec les Allemands, et que je l'aide sans m'en rendre compte...

Il s'interrompit en portant sa chope à ses lèvres, mais sa main trembla et la bière lui éclaboussa le visage. Il reposa son verre trop brusquement et sentit le liquide couler le long du récipient, mouillant ses doigts qui reposaient dessus.

Glyde le fixa d'un regard lourd de sens.

— Je ne saurais vous dire s'il est inoffensif, ou s'il compte commettre des méfaits, ou s'il agit de façon malfaisante sans même s'en rendre compte. J'ignore ce qu'il fabrique, ou s'il fait tout ça pour le compte de quelqu'un d'autre. Mais je peux vous dire une chose : je suis inquiet. D'un autre côté, je ne travaille pas pour le gouvernement.

Il énonça ce dernier mot avec dégoût, comme s'il niait être une vulgaire prostituée.

— Je n'ai aucune raison de croire que le major Peabody trahisse le pays, continua-t-il, comme vous le craignez. Pour être honnête, j'ignore ce qu'il se passe.

— Mais quelque chose se passe.

Glyde souleva son verre. Il avait l'air soudainement las.

— Plein de choses, d'une manière ou d'une autre. Cela n'en finit jamais, n'est-ce pas ? « C'est pas la guerre qui nous fout en l'air... »

— « Mais toutes ces foutues foutaises qui nous bousillent », compléta Saul instinctivement.

Leurs regards se croisèrent à nouveau. Saul reconnaissait l'expression que portait Glyde sur son visage : lui-même l'exhibait, comme beaucoup d'autres.

— Où vous a-t-on envoyé ?

— Dans les Flandres.

— Dans quel bataillon ?

Il pouvait imaginer cet homme élancé et supérieur couvert de boue en train de crier des ordres. Il pensait que Glyde aurait été un bon commandant. Un commandant à qui tout le monde pouvait se confier en cas de problème, et qui aurait bien pu mettre fin aux problèmes avant qu'ils ne se déclarent.

— Un bataillon spécial.

Cela coupa l'herbe sous le pied de Saul. C'était quelque chose qui lui paraissait bien trop secret, et si c'était

Glyde remarqua manifestement quelque chose sur le visage de Saul, car il secoua la tête aussitôt.

— Je ne suis pas un espion. Je répète, je ne travaille pas pour le gouvernement. Laissez-moi reprendre depuis le début : si j'avais une raison de penser que vous jouiez un rôle dans une affaire à laquelle vous ne devriez pas prendre part, je vous l'aurais déjà dit. Si j'apprends une telle chose plus tard, je le ferai. Je suis d'avis que vous ne souhaitez pas causer de mal à l'Angleterre, ni aux autres, et jamais je ne vous laisserai tomber dans ce piège de malveillance si je peux l'éviter.

Saul le fixa, bouche bée. Pour une fois, Glyde avait l'air très sérieux, sans aucune trace de son habituel petit sourire moqueur, et puis, ce qu'il avait dit

Je suis d'avis que vous ne souhaitez pas causer de mal, et jamais je ne vous laisserai tomber dans ce piège de malveillance si je peux l'éviter.

Saul aurait voulu serrer les mots contre lui, les envelopper, les écrire pour les conserver entre les pages d'un livre. Il avait envie d'y croire, et détestait la petite partie meurtrie en lui qui lui chuchotait : *Il connaît ton histoire. Il sait comment te faire plier devant lui. Que pouvait-il faire de mieux s'il souhaitait te manipuler ?*

— Je pense que vous êtes quelqu'un de bien, continua Glyde. Je pense que, si je vous avertissais, vous l'accepteriez au lieu de risquer une nouvelle erreur.

— Une nouvelle infamie, le corrigea Saul en un son étranglé, car Glyde aurait pu lui renverser sa chaise que le résultat aurait été le même.

Il était habitué au mépris et à la violence, mais il ne pouvait pas supporter cela.

— Non, une erreur. Vous n'avez pas été le seul à en produire durant la guerre : beaucoup d'entre nous ont du sang qu'il ne fallait pas sur les mains. Si je trouve une raison pour laquelle m'inquiéter, je vous avertirai. Et... si vous aussi, vous avez des soucis, vous me le direz ?

— Quel genre de soucis ? demanda Saul, désespéré. Je ne comprends pas pourquoi tout ça devrait être pris au sérieux, ce ne sont que les délires du major Peabody.

— J'espère que ce n'est pas le cas. S'ils commencent à prendre du sens, ou si tout cela vous dépasse, venez me voir.

Glyde extirpa un étui en argent de sa poche et en sortit une petite carte, qu'il tendit à Saul. Elle était gravée et luxueuse. Il y était inscrit *Randolph Glyde* dessus, avec l'adresse d'un appartement à l'Albany et un numéro de téléphone.

— Je ne peux pas vous promettre d'être capable de vous aider, mais je peux au moins essayer.

— Pourquoi le feriez-vous ? Pourquoi pensez-vous...

Sa voix se brisa, et il ferma la bouche aussitôt avant qu'il ne se trahisse.

Glyde l'observa juste une seconde avec une expression affreusement proche de la compassion, puis son visage reprit son air moqueur habituel, avec un sourcil arqué.

— J'aimerais pouvoir dire que c'est parce que je suis très doué pour évaluer la personnalité des autres, commença-t-il d'une voix traînante. Bien sûr, c'est complètement faux, mais je vous invite à le penser : j'apprécie les compliments, même s'ils ne sont pas mérités. J'aurais dû devenir un général, vraiment. Ce rôle me siérait comme un gant.

— Votre attitude énigmatique aurait pu devenir épuisante, répliqua Saul sur le même ton léger, profondément reconnaissant pour ce moment de répit. Vous communiquez toujours avec des faux-fuyants ?

— Habituellement, oui. C'est terriblement vulgaire de dire ce que l'on pense réellement.

Les yeux de Glyde rencontrèrent ceux de Saul pendant un bref instant, puis il continua :

— Malgré ça, je pensais vraiment ce que j'ai dit. N'hésitez pas à solliciter mon aide. N'importe quand.

Les tranches de la carte rentraient dans les doigts de Saul. Il voulait que ce soit une invitation, des avances ; il espérait ou craignait que ce soit quelque chose de bien moins familier, qu'il désirait encore plus. Il aurait aimé que ce soit de la gentillesse.

Et peut-être aussi des avances. Pouvait-il s'imaginer se rendre à un appartement de luxe, sonner à l'entrée et donner son nom à un portier ? Marcher le long de couloirs en marbre et prendre un ascenseur en cuivre jusqu'à arriver devant la chambre de Glyde et dire...

Il n'arrivait pas à s'imaginer ce qu'il pourrait dire à cet homme sophistiqué et supérieur. Il avait possédé la bravoure suffisante avant, et l'envie, mais il désirait autre chose maintenant, quelque chose de bien plus difficile à trouver qu'une fellation rapide dans une allée douteuse. Il souhaitait retrouver son estime de lui-même. Il voulait savoir si les choses qu'il croyait posséder auparavant, comme l'amour, l'affection, l'amitié et la confiance, pouvaient réellement exister. Jamais il n'obtiendrait des choses pareilles d'un homme qui était physiquement incapable de donner des réponses directes, mais il les voulait tellement que le désir le tenaillait de l'intérieur.

Glyde le dévisageait d'une expression indéchiffrable. Il ne prononça pas un mot pendant un moment, comme s'il était conscient qu'il avait stupéfié Saul, puis il reprit d'un ton grave :

— La vie n'a pas été facile avec vous, n'est-ce pas ?

— D'autres l'ont eue plus dure.

— Voilà le moyen de consolation le plus spécieux que j'ai jamais entendu. On peut toujours trouver quelqu'un de plus malheureux que soi. Si je me fais arracher les ongles avec des pinces, il n'est pas très utile de savoir que mon voisin a été pendu, étiré et écartelé.

— Oui, je sais. Mais si quelqu'un n'obtient que ce qu'il mérite

— Votre nature même a été utilisée contre vous, le coupa Glyde. Ce n'est pas quelque chose à vous envier.

— Je n'ai pas envie que quelqu'un prenne pitié de moi.

— N'ayez crainte, mon ami, je suis notoirement sans pitié. Mais je m'efforce d'être juste. Je le dis encore une fois : si vous avez des soucis, venez me voir.

Glyde finit son verre, puis continua :

— Ou, sinon, si vous avez besoin que quelqu'un vous prête une oreille attentive. Je n'affirme pas être très doué à ça, mais c'est déjà mieux que rien.

— Pourquoi feriez-vous ça ?

— La guerre a emporté trop de belles gens. Je me sens peu enclin à la laisser continuer son massacre.

Soudainement, la carte dans la main de Saul céda sous la pression, se pliant presque en deux. Elle était d'un papier épais et onéreux. Il s'aperçut alors qu'il avait dû l'écraser, s'il en croyait la douleur aiguë qu'il ressentait au bout de ses doigts.

Glyde fronça les sourcils.

— Tsk. Permettez-moi.

Il extirpa une autre carte et la lui tendit. Saul jeta la sienne dans le cendrier et tendit la main vers la nouvelle, sans aucun défaut. Glyde se pencha en avant lorsque Saul s'en saisit et le bout de leurs doigts s'effleurèrent. Aucun ne brisa le contact.

Ils s'observèrent un long moment par-dessus la carte. Le contact de leur peau était si infime, si trivial, pourtant il picotait la main de Saul comme une caresse.

Les yeux noisette tachetés de vert de Glyde étaient résolus, mais la seule pulsion qui se produisait était celle du sang de Saul qui parcourait rapidement son corps entier, de ses doigts à son cœur puis à son entrejambe. Il se lécha les lèvres, et entrevit le regard de Glyde suivre le geste, mais aucun n'osa briser le silence.

— Oui, poursuivit enfin Glyde. N'hésitez pas à demander mon aide, si le cœur vous en dit. Je dois partir. J'aurais dit adieu si je n'étais pas convaincu que ce n'est qu'un au revoir. D'une façon ou d'une autre.

Il ramassa son chapeau et son manteau sur-le-champ et partit, ne laissant à Saul d'autre choix que de suivre du regard sa silhouette mince. Il termina sa pinte lentement, sans vraiment prêter attention au goût, et rentra chez lui.

C'était la conversation la plus étrange à laquelle il avait pris part depuis toutes les autres conversations avec Glyde. C'était aussi la plus longue qu'il avait eue depuis des années avec quelqu'un d'autre que le major Peabody, et celles avec lui ne comptaient pas vraiment puisqu'elles ne consistaient qu'en des monologues interrompus ici et là. C'était aussi la plus douloureuse depuis celle où son père l'avait informé qu'il ne le considérait plus comme son fils.

Glyde lui avait proposé son aide, et peut-être bien son amitié, et Saul avait conscience que cela pouvait être une supercherie ou un traquenard. Il s'était déjà fait piéger par ses sentiments auparavant ; les désirs rendaient vulnérable, et il était terrifié à l'idée de le devenir à nouveau. Et Dieu seul savait ce que cet homme manigançait. Cela pouvait être une folie passagère ou un jeu. Pire, ses intentions étaient peut-être dangereuses, ce qui les rendait doublement périlleuses. Saul avait été entraîné malgré lui dans la face cachée de la guerre ; il ne désirait en rien se retrouver impliqué dans quoi que ce soit. La seule chose qu'il désirait

Je veux juste qu'on me laisse seul. C'était ce qu'il aurait affirmé la veille encore, et il l'aurait vraiment pensé. Qu'il ne puisse plus causer de tort, ne plus risquer de blesser quelqu'un.

Mais durant cette conversation, il avait espéré autre chose. Il avait désiré pour tout dire, il avait désiré Glyde ; il lui aurait obéi au doigt et à l'œil comme un chien si Glyde avait suggéré de passer par une allée douteuse, mais il lui fallait davantage. Il voulait le toucher des doigts, une voix bienveillante, quelqu'un avec qui pouvoir rire, parler, ou garder le silence. Il souhaitait que quelqu'un pense du bien de lui, et pouvoir ressentir la même chose envers cette personne. Et pour la première fois depuis des années, il se surprit à croire qu'un jour, il aurait droit à toutes ces choses.

Cela ne le réjouissait pas. Cela le blessait profondément, comme l'agonie que faisait éprouver le sang quand il retournait dans un membre engourdi depuis longtemps, cependant, Saul réalisa que la perspective douloureuse de pouvoir espérer à nouveau valait mieux que la lassitude de savoir qu'il n'en serait jamais capable.

On disait que le temps guérissait toutes les blessures. Peut-être que, le temps que son mouchoir accroché à l'arbre à loques pourrisse, sa plaie béante aurait cicatrisé.

Les jours suivants, Saul observa plus attentivement son employeur qu'il n'aurait osé l'admettre. Quand il y réfléchissait posément, il n'arrivait pas à imaginer que le major Peabody puisse être utile à un pays étranger. L'homme était à la fois un imbécile et un fanatique, mais rien d'autre, et il était évident qu'il ne connaissait rien de valeur. Malgré cela, Saul continua à l'observer, pour être sûr de n'avoir rien à se reprocher à l'avenir si le major venait à le trahir, et probablement aussi un peu car s'il dénichait quoi que ce soit, il pourrait en parler avec Glyde.

Il ne se laisserait pas emporter par de telles pensées. Il avait découvert qu'il était particulièrement aisé de s'imaginer entrer dans un appartement somptueux, saisir le visage de Glyde entre ses mains et l'embrasser sauvagement sans crier gare, puis se glisser à genoux. Il pouvait imaginer un grand nombre d'actes de plaisir et de désir effectués dans un silence affamé, brisé par les halètements, qu'il s'imaginait déjà seul dans sa chambre vide. Ce qu'il n'arrivait pas à visualiser, c'était la conversation qu'ils auraient eue avant d'en arriver là.

Le fait était que Saul avait perdu son sang-froid. Il ne faisait confiance ni à lui-même ni à son propre jugement, de plus, Glyde avait quitté le pub en premier. Même si ce dernier avait rêvé l'attirance entre eux (ou, car il n'était pas un idiot, Glyde l'avait ressentie, mais avait préféré ne pas agir), Saul ne voulait pas prendre le risque de se faire rejeter. De toute façon, cela n'avait pas la moindre importance. Si son imagination et son cœur revenaient à la vie, il en serait reconnaissant, et n'en demanderait pas plus. Il se le répétait fermement.

Aujourd'hui, il compilait le dossier que lui avait demandé le major Peabody, dans lequel il mettait au défi n'importe qui de déceler une signification sinistre. Il s'agissait d'un résumé de plusieurs témoignages de la mort et de l'enterrement de Geoffrey de Mandeville durant le douzième siècle, sur lesquels aucun mémorialiste ne pouvait se mettre d'accord. Son cadavre aurait été pendu dans le jardin de l'Église du Temple, sinon il se serait caché dans un arbre qui s'était effondré, le menant à sa chute dans un puits sacré, ou bien il se serait fait tout simplement tuer au combat près de l'abbaye de Ramsey, dans le Cambridgeshire. La litanie de fins lugubres se déroulait dans l'esprit de Saul, s'adaptant à la mélodie de *What Shall We Do with a Drunken Sailor*. « *Pendu à un arbre, piégé dans un cercueil en plomb ; noyé dans un puits surplombé d'un arbre, tué d'une flèche dans*

l'œil, perdu dans un marécage ; tôt le matin. » Il se rendit compte qu'il sifflotait seulement quand le major Peabody entra dans la pièce.

— Tu es de bonne humeur aujourd'hui, Lazenby. Dieu est dans son Paradis et tout va bien dans le monde, n'est-ce pas ? Tout cela en ce magnifique mois de mai.

— Vous avez aussi l'air de bonne humeur, monsieur. Vous avez reçu de bonnes nouvelles ?

Il n'avait pas vraiment énoncé une hypothèse : le major avait ponctué ses remarques en écrivant une lettre dans l'air.

— Oui, c'est exact. Que penses-tu d'une petite escapade à la campagne ? D'un air frais, d'exercice, et peut-être des réponses à quelques-unes de nos questions ?

— Ça m'a l'air parfait. Où allons-nous ?

— Dans le Cambridgeshire. Aux Fens.

— C'est à propos de Geoffrey de Mandeville ? devina Saul.

Ce n'était pas un raisonnement qui nécessitait un grand sens de déduction, mais il fut récompensé par un sourire éclatant.

— Tout à fait ! Mon correspondant est un certain M. Abchurch qui vit en dehors de Burwell, où, comme tu le sais, Geoffrey perdit la vie. C'est un antiquaire intéressé par de Mandeville et qui nous a généreusement invités chez lui pour jeter un œil à sa collection. Pourrais-tu t'occuper de nous réserver des billets de train ?

Ils prirent la direction des Fens deux jours plus tard. Saul avait acheté à la hâte des nouvelles chaussures et des vêtements convenables pour dîner. C'étaient des achats probablement inutiles, mais cela l'embarrassait déjà assez de s'imposer chez un inconnu qui ne connaissait pas son passé, il ne souhaitait pas en plus paraître négligé.

Le train les emporta à Cambridge, où la voiture à moteur de M. Abchurch les attendait. Saul ne s'était jamais rendu dans cette partie du pays. Il observait les alentours avec une certaine déception tandis que le véhicule roulait à travers une étendue infinie de plaines. La région avait été autrefois un marécage, aujourd'hui asséché à des fins agricoles ; cela ressemblait aux peintures qu'il avait vues de la Hollande. Des champs sans fin défilaient sous ses yeux, agrémentés parfois par un arbre pointu, séparés par de longs canaux et digues. Le vent les fouettait depuis la mer du Nord, et derrière

eux, les grandes tours et les flèches s'élevaient haut dans le ciel. Il pouvait voir à des kilomètres, parce qu'il ne se trouvait absolument rien à l'horizon, juste de vastes cieux.

Leur destination, Roestock House, se situait juste à l'extérieur du village de Burwell. C'était un lieu modeste, avec des maisons et des cottages trapus à la merci du vent cinglant, le tout surplombé par une immense église en pierre grise, bâtie durant le quinzième siècle, dotée d'une tour octogonale. Lorsqu'ils atteignirent la maison, une construction géorgienne en briques rouges à quelques kilomètres du village, le crépuscule tombait dans le ciel, créant des sillages jaune or dans l'immense gris du ciel.

M. Abchurch lui-même leur ouvrit la porte quand Saul et le major émergèrent de la voiture, et il les salua chaleureusement.

— Major Peabody et monsieur Lazenby, n'est-ce pas ? Je suis ravi de faire votre connaissance, et heureux de savoir que mon intérêt pour de Mandeville a attiré autant d'attention. Ce bon vieux scélérat, hein ? C'est un grand plaisir de rencontrer de nouveaux compagnons passionnés. Je vous en prie, entrez. Hetty vous emmènera à vos chambres. Henrietta, ma chère, voici le major Peabody et M. Lazenby.

Mme Abchurch était aussi petite et ronde que son mari était grand et fin, et tout autant sympathique. Sa domestique et elle s'activèrent pour débarrasser les visiteurs de leurs manteaux et de leurs chapeaux, puis elle les mena à l'étage.

— Nous sommes si à l'écart du monde que nous ne recevons que peu de compagnie, alors je crains que vous deviez nous accepter comme nous sommes. J'espère que votre voyage ne vous a pas trop fatigués ? Nous serons seuls ce soir, donc James pourra se mettre à parler du vieux Geoffrey à cœur joie, mais demain, j'ai invité quelques voisins à dîner avec nous. Il nous est si rare d'avoir de la compagnie, alors on l'apprécie comme il se doit.

Saul lui répondit par des petits sons courtois, soulagé d'avoir pensé à se munir de vêtements adaptés pour un dîner. La chambre qui lui avait été préparée était chaleureuse grâce à son feu de charbon dans la cheminée et à la couverture épaisse apprêtée sur un lit confortable. Mme Abchurch avait l'air tout à fait charmante, tandis que son mari était certainement un monomane, mais restait tout de même agréable et apprécierait sans aucun doute l'intérêt avide que le major Peabody lui portait. C'était comme des vacances, et il était déterminé à en profiter.

Le repas commença par quelques bavardages. Le couple Abchurch était assez âgé et sans enfant. De plus, ils habitaient en terres agricoles. La guerre ne les avait pas affectés comme elle l'aurait pu, donc personne ne l'évoqua. À la place, ils discutèrent de l'histoire locale ainsi que du folklore, et comment les deux étaient entremêlés dans le sujet que Saul et le major étaient venus étudier.

— Ils l'avaient surnommé le diable dans la peau d'un homme, commença M. Abchurch.

Il sirota un verre de vin, essuya une goutte rouge égarée sur ses lèvres, puis continua :

— L'histoire telle que l'on me l'a transmise devient un mélange entre la vérité et les légendes, de Mandeville faisant office de monstre des marais, un grendel. Si vous désirez la connaître❖

Le major Peabody indiqua qu'il le désirait plus que tout. Saul acquiesça. Le vent s'était levé dehors, ce qui faisait de cette nuit le moment idéal pour une histoire.

— Retournons à l'Anarchie, alors, lorsque le roi Étienne et l'impératrice Mathilde se disputaient le pouvoir. Les vieillards qui racontent l'histoire la situent dans « les jours révolus », ou encore l'Âge sombre. Ils vous diraient tous que c'était là « où Dieu et ses anges dormaient » : cette expression fait partie du langage de cette histoire tout autant qu'*il était une fois*. Mais à vrai dire, cela aurait pu se passer durant le premier siècle, ou le cinquième, ou encore bien le quinzième. Ils mentionnent seulement un roi et une reine se disputant la couronne d'Angleterre ; d'autres disent encore que cette bataille était entre le roi Arthur et sa sœur, la fée Morgane.

— Vraiment ? Est-ce vrai ? Je dois vous dire que... non, je vous en prie, continuez.

Si le major Peabody n'arrivait pas à détourner une conversation, c'était qu'il était complètement absorbé par l'histoire.

— Donc, continua M. Abchurch en se penchant. Durant les guerres du roi et de la reine, quand Dieu et ses anges dormaient, vivait un baron nommé Geoffrey Man-Devil, car il était le diable dans la peau d'un homme. Il retournait toujours sa veste entre le roi et la reine, et inversement, alors que les meilleurs auspices de la guerre fluctuaient en va-et-vient entre les deux, et à chaque tournant, le baron perfide se voyait récompensé. Geoffrey devint ainsi le seigneur de trois comtés, et même le Maître de Londres.

» Mais le peuple le haïssait pour sa cruauté et son arrogance, et enfin sa fierté devint trop importante pour que le roi l'ignore. Il fut appréhendé et on lui donna le choix : se faire exécuter, ou abandonner ses terres et ses châteaux, ce qui aurait signifié briser sa parole. En effet, Geoffrey avait juré, en espérant obtenir le salut, servir en tant que Maître de Londres et Veilleur de sa Tour. Renoncer à ses serments aurait mis son âme en péril.

» Tel le diable dans la peau d'un homme qu'il était, Geoffrey choisit la honte au lieu de la mort. Il abandonna ses châteaux et l'honneur qui les accompagnait, et fuit dans les Fens, élevant une armée de coupe-gorge et de meurtriers sur son chemin. Puisqu'il ne pouvait plus vivre en tant que seigneur, il choisit de vivre en tant que monstre. Il captura la cité d'Ely, puis l'abbaye de Ramsey elle-même, en assassinant les moines et en chassant l'abbé sur son passage, qui firent pleuvoir des malédictions sans fin dans leur fuite. L'armée de Geoffrey utilisa l'abbaye comme repaire, pillà et mit à sac les terres alentour, emmenant avec eux des innocents à cette terre sainte pour des rançons, rapines et tortures. Même les statues de l'église se couvraient le visage à la vue de ces atrocités, et quand Geoffrey longeait le cloître, les murs se mettaient à pleurer du sang.

Sa voix avait pris les cadences d'un conteur d'un talent exceptionnel. Saul n'était que trop conscient de l'isolement de cette maison dans ce vaste paysage morne. Le feu et les bougies avaient l'air moins réconfortants désormais ; ils ressemblaient plus à une fragile bulle de chaleur et de lumière parmi des ténèbres désolées. Il pouvait entendre le vent souffler, un hurlement abrutissant qui fouettait les murs sans relâche.

— Puisque Geoffrey était plus diable qu'homme, ses hordes devinrent monstrueuses à la fois dans leur cruauté et leur apparence. Elles devinrent les bêtes des Fens, quelque part entre l'homme et l'animal, la terre et la mer. Elles ravagèrent les terres jusqu'à ce que même un bœuf ne puisse plus les labourer, un homme les creuser, ou une femme filer de la laine en sécurité à une cinquantaine de kilomètres à la ronde. Le peuple cria à l'aide, mais aucune armée ne pouvait se frayer un chemin à travers les Fens marécageux pour vaincre le fléau que constituait Geoffrey.

» Enfin, le roi décréta qu'un immense château serait bâti à Burwell, pour monter une garnison face à la horde monstrueuse de Geoffrey. Ce dernier, à cause de sa fierté, attaqua le château, déclarant que lui et lui seul était le maître des Fens. L'abbé déchu de Ramsey bénit les flèches dont disposaient les archers du roi pour défendre Burwell, et lorsque la horde mugissante de

Geoffrey s'abattit sur le château, une seule flèche fut tirée. Elle fit mouche, et transperça Geoffrey en pleine tête. Or, il n'en mourut pas pour autant. Il rampa dans les marécages, suppliant pour des rites qui seraient capables de sauver son âme tandis que ses hommes-bêtes fuyaient. Mais aucun homme ne vint l'aider, car il était un monstre, et aucun prêtre ne pria pour lui, car il était excommunié.

La flamme d'une bougie dansa sur les lunettes de M. Abchurch, nappant ses yeux de feu.

— Pendant que Geoffrey agonisait au sol, un groupe de chevaliers sacrés apparut, portant tous les croix rouges de leur ordre. C'étaient les chevaliers de Londres, et certains affirment qu'ils avaient eu pour but de tuer celui qui avait brisé son serment. Ils posèrent un surplis sur le corps de Geoffrey, le revendiquant sous leur ordre, et l'emmenèrent en une procession solennelle à Londres. Là-bas, ils l'enfermèrent dans un linceul de plomb et le pendirent à un arbre dans le jardin de l'ancien Temple de l'Église, car ils n'osèrent point enterrer le corps d'un homme qui avait été rejeté par l'Église. Et c'est ainsi que nous le laissons, enterré ou non, avec ou sans salut, je ne sais pas ; je ne peux pas le savoir.

Il se reposa contre le dossier de sa chaise. Saul n'arrivait plus à parler. Son esprit était rempli d'images de chevaliers médiévaux, d'hommes-bêtes en fourrure dégoulinants de vase, de statues qui cachaient leur visage derrière leurs mains, de murs qui saignaient, et de la désolation lugubre des tourbières indomptées.

Le major Peabody s'humidifia les lèvres. Il ouvrit la bouche pour parler, et tout à coup, les lumières s'éteignirent.

Toutes. Les bougies sur la table, le feu dans l'âtre. La lumière électrique du corridor qui avait éclairé la porte. Il faisait sombre, et il faisait froid, comme si aucun feu n'avait jamais brûlé dans la pièce, et humide aussi, comme le souffle glacial et puant du marais.

M. Abchurch, ou peut-être le major, émit un bruit étranglé. Saul sursauta et s'écria « Mais bor... » avant de s'interrompre à temps. Mme Abchurch poussa un cri aigu et strident.

Quelque chose dehors ricana.

C'était un son grave, lent et imposant, un rire sans joie ni plaisir, et il venait de partout à la fois. *Dehors*, se dit Saul. *Il est dehors*.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Mme Abchurch. Mais bon sang, qu'est-ce que *c'était* ?

— Un oi-oiseau, répondit son mari. Un butor ?

— Bien sûr que non !

— Les lumières, hésita le major Peabody. Quelque chose a dû... a dû tomber dans la cheminée.

— Oui. Exactement.

— Peux-tu apporter les allumettes, chéri ? demanda Mme Abchurch d'une voix qui était presque calme. On pourrait rallumer les lumières avec.

— Elles se trouvent sur le manteau de cheminée, chuchota M. Abchurch sur un ton d'horreur silencieuse.

Saul le ressentit aussi. Il ne souhaitait pas se lever de sa chaise, car se déplacer reviendrait à devenir une cible pour la chose qui se trouvait dehors, la chose qui enveloppait son haleine et ses doigts froids autour de la maison, et la comprimait. La puanteur de pourriture humide devenait intolérable.

S'il allumait une bougie, il pourrait apercevoir quelque chose dans la salle.

Cette pensée le saisit d'une terreur si glaciale et envahissante qu'il dut dire quelque chose, juste pour être sûr d'être toujours là.

— Je vais les chercher.

— Non ! le réprimanda le major brusquement. Ne te lève pas !

Doux Jésus, pensa Saul. *Lui aussi, il le sent.*

— On va juste attendre que ça passe, dit M. Abchurch. Je suis sûr que si... si nous attendons un peu, l'électricité reviendra.

— Et si ce n'est pas le cas ? répliqua Mme Abchurch d'une petite voix. Et si elle ne revenait pas ? Et si elle ne revenait *jamais*...

Le ricanement retentit à nouveau, balayant les alentours, occupant l'air qu'ils respiraient, et à sa fin, un petit bruit résonna. C'était comme un gloussement, et il venait de derrière l'oreille de Saul.

— Il est derrière moi, marmonna le major.

Mme Abchurch gémit. Son mari bredouillait des fragments d'une prière, sans pouvoir la compléter. Personne ne fit un geste.

Saul aurait aimé pouvoir prier. Il ne se souvenait même pas comment faire une telle chose, mais il savait que, dans l'urgence, il devait forcément y avoir un moyen, et cette pensée fit remonter une image nette à son esprit : celle de Randolph Glyde aux Douves de Camlet, qui lui essuyait le visage avec un mouchoir comme s'il effectuait un rite sacré. La nature vive de l'immense forêt autour de lui, l'eau du puits fraîche dans sa gorge, le vert et

l'or de la lumière à travers les feuilles, qui se trouvaient aussi dans les yeux noisette de Glyde. Il ferma ses propres yeux dans l'obscurité, faisant pénétrer l'image dans son esprit en détail, et se convainquit que le froid sur son visage était la brûlure nette de l'eau du puits.

— Je vais chercher les allumettes, déclara-t-il en se levant.

Le hurlement du vent dehors s'intensifia en un cri strident. Le major Peabody haleta en un son aigu. Les gloussements se muèrent en grognements ; les mains de Saul tremblaient, ses muscles transis de peur, car ses sens lui criaient : *Il est derrière toi !* Il tâtonnait devant lui, jusqu'à ce que ses mains se heurtent à quelque chose, et les agita de haut en bas pour enfin trouver le manteau de cheminée.

— Lazenby ? s'écria le major Peabody. Lazenby !

Saul tâta le long de la surface, s'apprêtant à tout moment à toucher quelque chose de mouillé aux poils sales provenant du marais. Il frotta une surface sèche et rugueuse et il dut inspirer un coup pour ne pas hurler, puis il comprit ce qu'il tenait sous ses doigts. Il agrippa la boîte d'allumettes, l'ouvrant doucement pour faire en sorte qu'elle soit dans le bon sens, puis en sortit maladroitement une tige et l'alluma.

Une lumière jaillit, illuminant l'obscurité absolue. Pendant une seconde, il ne vit que la flamme, puis enfin, il récupéra la vue. Il se pencha au-dessus de l'épaule du major Peabody et porta la flamme jusqu'à une bougie, qui crépita et résista pour un trop long moment, avant de s'enflammer enfin.

L'allumette se consuma. Saul en extirpa une autre avec des doigts tremblants, et alluma la bougie suivante. Ses compagnons autour de la table demeurèrent statufiés pendant encore quelques secondes, puis, tandis que la lumière emplissait peu à peu la salle, M. Abchurch prit une profonde inspiration.

— Merci, monsieur Lazenby. Cieux, que c'était surprenant.

— Oui, vous ne trouvez pas ? ajouta le major Peabody. Mon Dieu, cela a ajouté du frisson à votre récit !

Un sourire était revenu sur son visage, ce qui stupéfia Saul.

— N'est-ce pas ? s'esclaffa Mme Abchurch. Regardez, il y a une sorte de mauvaise herbe dans la cheminée. Elle a dû se faire emporter dans le vent et tomber ici.

— Est-ce vraiment possible ? se sentit obligé de demander Saul.

Il pouvait l'apercevoir lui aussi, une touffe emmêlée de choses verdâtres sombres et pourries qui étouffait le feu.

— Oh, vous savez, le vent fait comme il l’entend par ici, répondit Mme Abchurch. Je suppose que c’est pour ça que le chant des oiseaux paraissait aussi extraordinaire.

Saul observa ses compagnons un à un. Il était parfaitement certain qu’ils avaient ressenti la même terreur que lui, et il était trop habitué à l’attitude flegmatique que les gens prenaient pour se calmer dans une situation terrifiante à s’en uriner dessus. Mais il se rendit compte que ce n’étaient pas des gens qui se donnaient un air courageux. Mme Abchurch se levait de là où elle était assise à présent, saisissant la boîte d’allumettes entre les doigts de Saul.

— Je dois partir jeter un œil à la cuisine. Je pense que Joan aussi a dû avoir une sacrée frayeur, la pauvre. Oh, regardez, l’électricité est revenue.

Elle ouvrit la porte de la salle à manger, laissant la lumière jaune et artificielle pénétrer dans la salle.

— Bon sang, continua-t-elle, que c’est pénible quand elle se coupe entièrement.

Elle partit sans se soucier de rien. M. Abchurch lança un sourire éclatant à ses invités.

— Bien, puisque plus aucun feu ne brûle ici et que Hetty s’occupe de tout, puis-je suggérer de nous rendre au salon afin de boire un verre de porto ?

— Quelle merveilleuse idée, approuva le major Peabody.

Ils s’en allèrent s’installer devant un feu encore allumé pour discuter du remplacement probable du Premier ministre s’il démissionnait.

Personne ne reparla de Geoffrey de Mandeville cette nuit-là.

Chapitre six

Randolph s'installa sur le banc d'église, étendit les jambes devant lui, croisa les bras et se recula contre le dossier pour regarder autour de lui.

De hauts piliers en pierre soutenaient la claire-voie, le plafond était en bois foncé, et des sculptures élaborées et sinueuses encadraient une rosace dans l'arche du chœur. Les fenêtres du clair-étage étaient vertes, tout comme celle du chœur, qui était immense et qui teintait les rayons du soleil filtrant à l'intérieur de l'église pour la transformer en une forêt pétrifiée.

Malgré cela, cet endroit n'était pas magnifique à l'intérieur. La pierre ne chantait pas et ne s'élevait pas ; les gravures n'avaient aucune âme. Cette église n'était pas *inspirée*, car l'inspiration était un luxe. St. Mary's Burwell était solide comme un roc et plantée fermement dans le sol.

Même si la majorité de ses constructeurs ne l'aurait pas vue de la même façon, et encore moins ceux qui l'avaient financée. Pour un observateur lambda, ce n'était qu'une belle église dans le style gothique perpendiculaire, surdimensionnée comparée à la taille du village, avec quelques caractéristiques atypiques.

Randolph n'était pas un simple observateur, pas plus que le pasteur de St. Mary's.

— C'était une attaque épouvantable, dit le pieux homme. Pire que durant la Guerre, bien pire. Je ne comprends pas.

— Où s'est-elle produite ?

— En dehors du village, c'est tout ce que je peux vous dire. Et elle n'a pas duré longtemps. En fait, j'avais déjà dîné et je dormais.

Le visage du pasteur était ridé par l'âge et la bienveillance, et sa voix chevrotait.

— Le temps que je me réveille complètement, l'attaque s'est arrêtée. La créature était vieille, comme tout ce qui se trouve ici. Vieille et profonde, et elle est apparue en rugissant. De nulle part. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle sorte de nulle part.

— J'ai vécu une expérience similaire récemment, dit Randolph. Peut-être devrions-nous nous attendre à ce que ça se reproduise.

— Le voile est en lambeaux, je sais, mais c'est le cas depuis la Guerre. Il devrait être en meilleur état depuis, pas le contraire. Pourquoi maintenant ?

— Je n'en ai aucune satanée... pardon, *fichue* idée. Je vais faire mon enquête.

— Je vous en serai très reconnaissant. Tout cela n'augure rien de bon, monsieur Glyde. Pour être honnête... j'éprouve de grandes difficultés. Je vous ai déjà dit que j'aimerais que quelqu'un me soulage de cette responsabilité.

— Comme tout le monde, n'est-ce pas ? dit Randolph avec une compassion toute relative. Quel dommage que ce ne soit pas possible.

— Je suis bien trop vieux, malheureusement, persista le pasteur. Je suis sûr qu'un homme plus jeune

— Bien sûr, bien sûr. Si seulement ils n'étaient pas tous morts.

Le prêtre recula légèrement. Randolph supposa qu'il aurait dû se montrer plus clément avec lui, mais sa patience pour les tire-au-flanc opportunistes était limitée, sans compter qu'il s'était levé à cinq heures du matin pour venir ici, et qu'il n'avait que le café qu'il avait bu dans le train dans le ventre.

— Puisque vous êtes là, laissez-moi essayer quelque chose, monsieur Herbert. *Nul signe ne vous guidera, nul fusil ne vous sauvera, seuls un fou et un fourbe pourront réussir là où un empereur a échoué, et l'homme ignorant fera émerger la lumière.* Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

Le pasteur prit le temps d'y réfléchir, puis répondit :

— Pas du tout. Le porteur de lumière... Serait-ce une référence à Lucifer ?

— Espérons que ce ne soit pas le cas. Tant pis, qui ne tente rien n'a rien. Puis-je utiliser votre église comme bon me semble ?

— Bien sûr. Hum... Peut-être que vous devriez...

Il s'interrompit et indiqua un coin de l'arche du chœur.

— La population locale l'appelle le gardien silencieux. J'évite de le regarder.

M. Herbert se retira. Randolph se releva, s'étira et commença à rôder.

Il n'était pas vraiment un homme religieux, même s'il portait en lui les mots d'un dieu, mais les églises étaient une part permanente et vitale de leur pays. L'église St. Mary's se tenait sous cette forme depuis au moins six siècles, et ce site avait servi de lieu de culte bien avant cela. C'était un sanctuaire de protection, une bougie face à la nuit. Randolph en avait bien besoin.

Le coin en question était sombre, percé par quelques rayons verts éclatants provenant d'une fenêtre. L'un d'entre eux lui permit de discerner une sculpture rudimentaire sur l'un des supports en chêne. Randolph nota que la lumière ne se posait jamais directement dessus. Elle était d'une forme grossière, et au premier coup d'œil, on apercevait immédiatement deux grands trous profonds qui lui servaient d'yeux ainsi qu'une bouche béante en forme de boîte aux lettres qui laissait échapper des vrilles.

Du lierre. Randolph pouvait en sentir le goût dans sa propre bouche, sentir les branches et les racines pousser, et les feuilles jaillir. Le visage de la forêt, le gardien des bois. L'Homme vert.

De quoi as-tu été témoin ? demanda-t-il mentalement à l'observateur silencieux.

Puis il laissa les sensations l'envahir.

Quelque temps plus tard, il était assis sur un banc sous la lumière verte du verre, souffrant d'un mal de tête persistant, lorsqu'un grincement et des bruits de pas retentirent, indiquant que d'autres visiteurs étaient entrés dans l'église. Il espérait que ce n'était que quelqu'un venant prier ; il avait bien besoin d'un peu de foi honnête.

Les pas se rapprochèrent, s'arrêtèrent un instant, puis reprirent leur route, et enfin, une voix bien trop familière retentit :

— Vous savez quoi ? Ça ne me surprend même pas.

— Vous savez ? Moi non plus. Je vous en prie, asseyez-vous sur le banc.

Il glissa sur le bois poli par des années de fessiers pieux.

— C'est littéralement la première fois qu'on me le propose.

Lazenby le rejoignit et s'assit à côté de lui. Randolph lui jeta un coup d'œil et pensa : *Oui, toujours aussi magnifique.*

Il l'était vraiment, avec ses yeux sombres, déterminés et passionnés, ses sourcils perpétuellement froncés, et sa lèvre supérieure parfaitement ourlée. Randolph ne connaissait que trop bien cette sensation de besoin douloureux et de vulnérabilité, comme si la corde qu'il faisait vibrer chez Lazenby résonnait dans sa propre poitrine.

Magnifique, débordant de désir, et *encore* au foutu mauvais endroit.

— Bon, dit-il.

— Je pourrais vous dire la même chose. Êtes-vous... Non.

Lazenby avait entremêlé ses mains, ses articulations blanchies.

— Je suppose que vous êtes ici pour vos habituelles raisons mystérieuses.

— Oui, c'est exact. Et vous... ?

— Je suis avec le major Peabody. Vous m'avez dit que si je me sentais dépassé par les événements, je pouvais venir vous voir.

Il regardait droit devant lui, la tête haute, mais ses mains remuaient nerveusement.

— Vous le pensiez vraiment ?

— Oui. Et vous ?

— En quelque sorte. Soit je deviens dingue, soit c'est le monde qui devient fou.

— Malheureusement, soupira Randolph, ce n'est probablement pas vous. Et si vous m'accompagniez pour une promenade ?

Ils quittèrent l'église ensemble. Randolph s'arrêta sous le porche et jeta un rapide coup d'œil à la vieille structure en pierre.

— Que regardez-vous ?

— Les hommes sauvages.

Randolph pointa du doigt les personnages à moitié humains sculptés sur l'arche qui les surplombait, les lignes des gravures émoussées par les siècles.

— Les hommes sauvages de la forêt, bien qu'ils portent ce nom dans des endroits plus boisés. Ici, on les appelle les grendels des marais.

— Oui, je suppose qu'ils sont davantage... marécageux, n'est-ce pas ? Avec des fourrures en lambeaux humides et une puanteur immonde.

Lazenby ne paniquait pas, mais uniquement parce qu'il n'autorisait pas la panique à l'envahir. Randolph reconnaissait cette intonation.

— C'est cela, répondit-il avec un ton léger qui ne trahissait aucune émotion. Allez, monsieur Lazenby, dites-moi tout. Je peux vous assurer que quoi que vous me racontiez, j'aurai déjà entendu plus étrange.

Ils prirent le chemin qui menait hors du village lorsque la cloche de onze heures sonna. Randolph n'avait jamais marché avec quelqu'un qui gardait un rythme satisfaisant, mais Lazenby se déplaçait à la vitesse idéale, d'une foulée tranquille qui le ferait progresser rapidement sans le fatiguer. Les marais s'étendaient tout autour d'eux dans des teintes de vert, gris et marron sous le soleil de mai.

Lazenby inspira profondément, puis se lança :

— Quelque chose d'étrange s'est produit la nuit dernière. J'ignore ce que c'était, mais bon sang que c'était étrange, et puisque tout ce qui est étrange

semble vous suivre...

— Si c'est étrange, je suis toujours intéressé.

— Oui, mais c'est absurde maintenant que j'y repense à la lumière du jour. Je ne sais pas de quoi j'aurai l'air.

— Vous ne le saurez qu'après me l'avoir raconté.

Lazenby plissa les yeux, mais se lança dans son récit qui coïncidait trop parfaitement avec les informations que le pasteur et le gardien silencieux avaient partagées avec Glyde. Il s'exprima clairement et efficacement, sans tenter de minimiser sa propre peur, ni d'ajouter les détails habituels que les gens donnaient pour donner un peu plus de vraisemblance.

— Puis, nous sommes allés nous coucher, finit-il. Je suis resté éveillé la moitié de la nuit, mais rien d'autre ne s'est produit. Ça paraît complètement ridicule.

— Pas du tout. Quel passage avez-vous sauté ?

— Que voulez-vous dire par là ?

— Vous êtes resté assis dans le noir, avec une créature qui baragouinait dans la salle, et la main froide de la terreur qui vous enserrait. Vous pouvez me croire, je sais ce que vous avez éprouvé. Au bout d'un moment, vous vous êtes levé pour trouver les allumettes en allant à l'encontre de tous vos instincts de survie. Qu'est-ce qui vous a soutenu dans cette démarche ? Quelle détermination, ou prière ? C'est un élément qui peut être important.

— Comment est-ce que ça pourrait...

Lazenby s'interrompit aussitôt, avant d'ajouter :

— Les Doves de Camlet.

Randolph avait espéré que ce soit tout sauf ça.

— Les Doves de Camlet, répéta-t-il.

— Il y avait quelque chose de singulier dans son atmosphère. Je ne sais pas. C'était fondamentalement différent, mais j'ai pensé à ce lieu et à l'eau du puits, et à ce que vous m'avez fait.

Il s'arrêta à nouveau. Randolph ne pouvait pas lui en vouloir.

— Vous avez pensé aux Doves de Camlet et c'est ce qui vous a permis d'agir.

— Si vous voulez tout savoir, je me visualisais à cet endroit. J'ai fermé les yeux et je l'ai imaginé. Est-ce qu'il vous est déjà arrivé d'être dans une mauvaise situation et d'être obligé de vous voir dans un autre endroit, dans votre imagination ?

— Oui, bien trop de fois.

— C'est une habitude que j'ai toujours eue. Surtout dans ♦ eh bien, les périodes les plus difficiles. Je me suis imaginé aux Doves de Camlet et ça m'a aidé, voilà tout. Mais je ne vois pas le rapport avec le reste.

Il l'affirma d'une manière trop provocatrice. Randolph lui jeta un regard de travers.

— Vous n'arrivez pas à voir la moindre connexion ?

— Aucune. Sauf si l'on considère que les lumières se sont éteintes juste au moment où notre hôte nous narrait le récit de Geoffrey de Mandeville, et racontait que les Doves de Camlet étaient autrefois sa maison, et que vous m'avez même baptisé avec l'eau de son *puits*...

— Et que nous sommes à deux pas des ruines du château où il a trouvé la mort. Mis à part tout cela, aucun rapport.

— Que se passe-t-il ?

Lazenby s'arrêta net, lui attrapa le bras pour le tourner face à lui et le foudroya du regard.

— Dans quel enfer suis-je tombé ?

Il avait l'air apeuré, et aussi enragé ; c'était le genre de colère qui était engendré par la frayeur.

— Je ne sais pas spécifiquement, répondit Randolph. J'essaye de le découvrir. Plus généralement... Si je devais vous donner un conseil, en toute honnêteté, ce serait de vous éloigner de Peabody le plus possible. Laissez ce sot vaquer à ses occupations.

— Non.

— Si.

S'il l'écoutait, Randolph ne le verrait plus jamais, et ce serait ♦ une opportunité manquée, ou même une connexion rompue, mais au moins la vie de Lazenby serait probablement sauvée.

— Disparaissez. Changez de nom, recommencez tout du début, et laissez le major seul avec son idiotie avant qu'il vous emporte avec. Je vous ai promis que je vous le dirais si quelque chose m'inquiétait ; eh bien, c'est le cas maintenant. Montez à bord d'un train en direction de Londres, puis dans un autre pour partir loin, et ne revenez plus jamais. Nos rencontres me manqueront terriblement, bien sûr.

La dernière phrase qu'il avait ajoutée n'était pas sortie aussi ironiquement qu'il l'avait souhaité.

— Non, répéta Lazenby. Je ne peux pas faire ça. Pour commencer, j'aime mon nom.

Saul. Un nom singulier, avec un son qui lui allait à merveille. Comme une âme¹ souillée, à l'état brut.

— Je l'aime aussi.

Ils se dévisagèrent, là, sur la route, sous l'immensité du ciel, puis Lazenby continua avec détermination :

— De plus, le major s'est toujours montré décent avec moi. S'il se retrouve dans les ennuis par accident, je dois l'aider. Dites-moi, étions-nous en danger hier soir ? Un danger de... de n'importe quelle nature ?

Il avait failli dire un *danger spirituel*. Il ne savait juste pas comment l'exprimer.

— Oui, confirma Randolph. Si vous voulez savoir la vérité, je crois bien que vous avez sauvé quatre vies, ou peut-être devrais-je dire quatre esprits, en allumant cette bougie. Non, je suis tout à fait sérieux. Si vous n'aviez pas résisté, si vous n'aviez pas fait émerger la lumière...

Il s'interrompit brusquement.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous avez fait émerger la lumière... Vous avez... fait émerger... Eh merde.

— Plaît-il ?

— Saül, le personnage dans la Bible. Il était qualifié d'ignorant, n'est-ce pas ?

— Eh bien, c'était un païen, acquiesça Saul. Il est devenu Paul quand il s'est tourné vers Jésus. Il est plus connu sous le nom de Paul de Tarse, si ça vous dit quelque chose. Vous avez *bien* été éduqué, n'est-ce pas ?

— Ne posez pas de questions sur mon éducation, ça vaut mieux. *L'homme ignorant fera émerger la lumière*. Bon Dieu.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Saul.

— Oui, Randolph ? s'enquit Lazenby d'un ton si courtois que même au milieu de cette situation, Randolph ne put s'empêcher de sourire.

— Bordel. Bon. J'ai le mauvais pressentiment que vous n'avez aucun choix dans cette affaire, mais je vous en offre un tout de même. Je vais vous conduire à une gare, à un port, en dehors du pays s'il le faut, si vous partez *là, maintenant*. Cela signifie laisser Peabody à ses divagations, mais je tâcherai de l'arrêter dans ce qu'il a commencé. Ou, si Dieu veut bien m'aider, je vais vous expliquer ce qu'il se passe, dans tous les détails et

avec toute l'honnêteté que je peux, et ensuite vous le regretterez. C'est votre choix, mais vous devez le faire dès maintenant.

— Vous me direz ce qu'il se passe. Sérieusement ?

— Oui. Vous ne me croirez sans doute pas, mais si vous y arrivez, ça ne vous plaira pas.

Ils se tenaient encore debout sur le sentier, en se dévisageant au milieu de la plaine. Randolph avait l'impression d'être trop visible, comme si n'importe qui pouvait l'observer à des kilomètres. Comme si Saul pouvait déceler tous ses secrets.

— Supposons que vous commencez à tout me raconter, dit ce dernier, et que je n'aime pas ce que j'entends. Qu'est-ce qui m'empêcherait de laisser tomber le major et de fuir le pays ?

— Pas moi, en tout cas. Je vous demanderais de garder tout ça pour vous, mais c'est tout. Cependant, sachez qu'une fois qu'on s'empêtre dans ces problèmes, il peut s'avérer difficile de s'en extirper.

Il est déjà peut-être trop tard, voulait ajouter Randolph, cependant il n'en était pas sûr.

— Venez, marchons.

Saul lui emboîta le pas.

— Où allons-nous ?

— Nulle part en particulier. Swaffham Prior, apparemment, dit-il quand il aperçut une borne indiquant qu'un endroit de ce nom se trouvait à trois kilomètres. Pourquoi ce nom, je n'en ai aucune idée. Je trouve ça plus facile de réfléchir en marchant.

— Moi aussi. Dites-moi tout.

— Vous êtes sûr ? demanda Randolph. Ce n'est pas une histoire agréable à écouter.

— Ça fait longtemps que je n'ai rien entendu d'agréable, de toute façon. Je veux savoir ce qu'il se passe.

Randolph inspira profondément.

— Eh bien, sans doute exactement ce que vous pensez, ou craignez. Ce que vous ne voulez pas croire.

Un silence tomba entre eux.

— Donc vous dites que c'était surnaturel.

— Vous avez vu un arbre prendre feu tout seul, continua Randolph. Vous vous trouviez à Cock Lane quand une entité a frappé ; vous avez senti son coup, et vous m'avez entendu prononcer des mots que vous n'avez pas

compris sur le moment, ni après. Vous le savez. Vous saviez déjà la nuit dernière.

Seuls les bruits de leurs pas sur le sol sec et le doux sifflement du vent comblaient le silence.

— Qui êtes-vous ? demanda enfin Saul. Qu'êtes-vous ?

Randolph fourra les mains dans ses poches.

— La réponse simple est : je suis Randolph Glyde, et je garde un œil sur tout un tas de choses au nom du pays.

— Vous m'aviez dit que vous ne travailliez pas pour le gouvernement.

— Et c'est le cas. Mon devoir est de servir l'Angleterre. Je ne réponds qu'au roi et à ma conscience.

Saul hocha doucement la tête.

— Et la réponse compliquée ?

— C'est qu'il se cache davantage dans les cieux et sur la terre que ce qui est évoqué dans votre philosophie. Des êtres autres que des humains et des endroits différents, aussi. Ce n'est pas que j'essaye de rester mystérieux : ces choses sont compliquées, et il vaut mieux ne pas les mentionner, comme vous avez pu le découvrir hier soir.

— Hier soir, un homme nous a raconté une histoire, déclara Saul. Une légende, ou bien un conte populaire. Geoffrey de Mandeville était un mécréant du douzième siècle, pas un diable dans la peau d'un homme. Les murs n'ont pas saigné sur son passage, parce que les murs ne saignent pas.

— C'est faux. Je ne sais pas ce qu'il était à l'origine, et d'ailleurs, je l'ignore encore, mais les croyances fonctionnent d'une façon étrange qui leur est propre. Vous m'avez dit qu'Abchurch l'avait raconté comme un rituel.

— Non, il  Bon, je suppose que vous pourriez le considérer comme un rituel.

— Il a récité une série de mots et a ainsi invoqué une créature. Quel autre nom pourriez-vous donner à cela ?

— Mais ce n'était qu'un conte ! s'écria Saul. C'est pour ça qu'il est devenu une série de mots. Si quelque chose de terrifiant apparaissait juste derrière votre épaule pour ricaner dans votre oreille à chaque fois que vous racontiez cette foutue histoire, plus personne ne la partagerait !

— Je parie cinq shillings le contraire. Mais de façon générale, vous avez plutôt raison. Je soupçonne que les gens ont colporté cette histoire innocemment, ou presque, pendant des siècles. Cette croyance s'est

accumulée durant des siècles sous la forme d'un conte, et le tout s'est infiltré dans d'autres forces occultes, comme du lierre poussant autour d'un chêne. C'est comme ça que ça fonctionne, que ça a toujours fonctionné. Seulement, les choses ont changé récemment. Nul besoin d'émettre des bruits étranglés, j'essaye juste d'expliquer quelque chose de très important actuellement.

— Laissez-moi prendre la relève, dit Saul. Vous êtes en train de me dire que le surnaturel, c'est-à-dire, les superstitions, le folklore et les mythes, font partie de la réalité ?

— En partie. Certains, comme votre major Peabody, ne racontent que des âneries, et se trompent plus qu'autre chose. Voyons. Avez-vous lu *Le carnet de Simon Feximal* ?

— Ces histoires de fantômes ? J'ai dû les lire une vingtaine de fois. Le *Strand Magazine* n'arrêtait pas de passer de main en main pour de grosses sommes à l'école.

— C'est un début. Très bien. Laissez-moi vous informer que Simon Feximal a réellement existé, et que Robert Caldwell a écrit ces histoires aussi fidèlement que possible, dans les limites de ce qu'il pouvait partager.

— N'importe quoi, s'exclama Saul, furieux. *Du grand n'importe quoi.*

— Je vous donne ma parole. Je connais très bien le fils adoptif de Caldwell, il est d'ailleurs lui-même un chasseur de fantômes. Il vit encore dans la maison de Feximal à Fetter Lane. Le *carnet* prétend être exactement ce qu'il est. La réalité.

— Mais...

— Si vous aviez lu un résumé de ce qu'il vous était arrivé la nuit dernière dans le *Strand*, de la plume de Robert Caldwell, est-ce que ça s'éloignerait de ses récits habituels ?

Saul gémit. Ils continuèrent leur chemin.

— Certes, répondit enfin Saul. Il est dur de croire qu'il ne s'agit pas d'une énorme plaisanterie affreusement cruelle.

— Tout à fait d'accord. Et j'ai été élevé là-dedans.

— Qu'êtes-vous ? demanda une nouvelle fois Saul. Dites-moi la vérité, s'il vous plaît.

— Je suis un occultiste. Je protège le royaume sous le sceau du roi. Je suis le vingt-troisième Glyde à remplir un devoir extrêmement ancien, et, faute de mieux, je veille sur le devoir tout aussi vieux de quelqu'un d'autre, car personne d'autre ne peut s'en acquitter. Avant la guerre, j'étais le riche

héritier privilégié d'une des plus grandes et anciennes familles du pays. Maintenant, je suis à moitié un chasseur de fantômes et à moitié un je-ne-sais-quoi, dans un monde qui tombe en ruine autour de moi, le regard rivé sur des ténèbres sans fin que la plupart des gens ne peuvent pas voir, alors qu'elles sont bien là. Elles sont là, bon sang.

Il ferma la bouche, sans vraiment savoir comment tout cela en était sorti. La seule chose qu'il comprenait, c'était qu'il ne supportait plus d'être l'Héritier des Glyde. Pas avec cet homme vulnérable et terrifié dans cet endroit vide et inhospitalier. Saul le regardait, les yeux écarquillés.

— Ça a l'air dur, dit-il après un bon moment. Vous allez bien ?

— Bien sûr. Ah, mon Dieu. Vous voulez la vérité ?

— Oui.

— Il se trouve d'autres mondes, d'autres endroits, au-delà, derrière, en dehors ou sous le nôtre, juste sous notre nez. Des fois, certains invoquent leurs occupants chez nous. D'autres fois, ils se faufilent dans notre monde par eux-mêmes.

— La nuit dernière, la créature ricanait, reprit Saul. Elle était dehors et dans la salle à la fois. Je l'ai entendue derrière moi, tout comme le major Peabody, au même instant.

— Oui. Ne vous attendez pas à ce qu'ils se conforment aux règles qui régissent notre monde, comme celles de la géométrie. Rien ne les arrête.

— Vous m'avez dit que c'était le récit d'Abchurch qui l'a invoquée parce que les choses ont changé. Que voulez-vous dire par là ?

Randolph ne tenait en rien à raconter cette partie-là. Il jeta un œil à la borne en pierre, dont le bout gris émergeait de l'herbe fétide. *Swaffham Prior, trois kilomètres.*

— Les autres mondes ont toujours fait partie du nôtre, ainsi que les gens comme moi. Les occultistes, comme ceux de ma famille, maintiennent nos terres en vie depuis toujours. Le monarque et, plus récemment, le gouvernement nous ont laissés nous acquitter de cette tâche. Cependant, vers la fin du siècle dernier, les choses ont commencé à changer. La guerre s'est mécanisée, devenant plus industrielle à la fois dans son étendue et sa nature. Une grande guerre nous menaçait, comme n'importe quel idiot aurait pu remarquer, et les gouvernements se sont mis à la recherche de nouvelles armes destructrices. Des mitrailleuses. Des cuirassés. Le gaz moutarde. Nous.

— Une seconde, l'interrompt Saul. Ne me dites pas que...

— Bien sûr qu'ils nous ont utilisés. Comment passer à côté de tout ce pouvoir, ce potentiel de destruction ? Ils ont saisi cette opportunité dès qu'ils l'ont pu, comme s'ils la guettaient depuis tout ce temps. Les Allemands, les Belges, les Français, les Britanniques. Une guerre faisait rage sous la vôtre. C'est ce qu'on appelle la Guerre d'en dessous. Vous en avez même probablement entendu parler. Vous vous êtes renseigné sur les événements qui se sont produits à Mons, je présume ?

— Vous voulez dire l'Ange de Mons ?

— Ce n'étaient pas des anges, rétorqua Randolph. Oh, mon ami, j'aurais préféré. C'était la première Grande Invocation. Elle a commencé ici, en Grande-Bretagne. Nous, les arcanistes qui auraient dû lutter contre ça, sous la direction de généraux qui auraient dû être abattus, avons invoqué des créatures qui n'auraient jamais dû exister, en quantités inimaginables. Et nous avons déchiré le voile en mille morceaux.

— Le voile. Comme dans « de l'autre côté du voile » ? L'au-delà ?

Randolph ignorait comment il était passé d'un noble gardien des secrets occultes à un pénitent pleurnichard qui déversait sa honte au premier venu, mais si c'était ce qu'il avait à faire, au moins, cela le soulageait d'avoir quelqu'un d'intelligent à qui se confesser.

— C'est une métaphore imparfaite pour quelque chose d'intangible. C'est un voile ou un rideau, une sorte de barrière entre notre monde et ce qui se cache à l'extérieur. Procéder à une invocation troue le voile et invite les créatures de l'extérieur chez nous. C'est un acte d'une incroyable stupidité, et pourtant, nous avons invoqué encore et encore. Avant la Guerre d'en dessous, peut-être que l'histoire d'Abchurch n'était qu'un conte populaire. Maintenant, c'est devenu un appel. Il a appelé, et quelque chose est apparu.

— Qu'est-ce qui est apparu ? Qu'est-ce que c'était ?

— Quelque chose qui était mort depuis huit cents ans dans les marais, indiqua Randolph. Quelque chose qui voulait éteindre les lumières.

Les herbes craquaient sous leurs pas. Le soleil brûlait la nuque de Randolph et formait une ombre devant ses pieds.

— Si votre but est de me faire paniquer, vous avez réussi, lui dit enfin Saul.

— Parfait. Je veux que vous fuyiez.

— Que s'est-il passé à Cock Lane ?

— Quelque chose s'y est introduit. C'est un endroit propice à certaines croyances, ce qui a probablement affaibli le voile.

— Et vous avez chassé la chose, comprit Saul d'une voix remplie d'une acceptation déconcertée. Vous avez dit... qu'est-ce que vous avez dit ?

— Des mots particuliers, pour nous protéger. Dans une langue ancienne et lointaine. Mon devoir est de protéger ces mots, et de les prononcer si besoin.

— Je n'arrivais pas à m'en souvenir. J'essayais de me convaincre que c'était juste parce que je n'y avais pas prêté assez attention.

— Aucune attention dans ce monde ne vous laisserait vous en souvenir, le renseigna Randolph. Même si je les couchais sur le papier, vous n'arriveriez pas à les lire. J'ai payé un prix conséquent pour pouvoir les garder.

— Qui d'autre les connaît ?

— Personne. Je les transmettrai à quelqu'un d'autre avant de quitter mon enveloppe mortelle. Ça a toujours marché comme ça.

Saul se tourna vers lui pour le regarder droit dans les yeux, les sourcils froncés.

— Et les Douves de Camlet ? Qu'est-ce que vous avez fait, là-bas ?

— Dieu seul le sait.

— Quoi ?

— Je ne sais pas, reconnut Randolph. Désolé. La famille Glyde a produit vingt-trois générations de Gardiens des Mots et de Protecteurs des Douves. Je suis le Gardien, ma cousine Theresa était la Protectrice. Elle a étudié son rôle pendant des années sous l'aile de notre oncle Archibald auquel elle a succédé. Si elle était encore parmi nous, elle aurait su ce que tous ces nobles médiévaux ont à voir avec tout ça, et ce que les Douves de Camlet attendaient de vous. Pour ma part, j'ignore tout.

— Attendaient de *moi* ?

— Les Douves de Camlet sont l'un des piliers de Londres, ils prodiguent une protection vitale. Si vous aviez eu l'intention de causer du mal à la ville, ou aux Douves, boire l'eau de leur puits n'aurait pas été une expérience aussi agréable. C'est pour cette raison que je vous l'ai offerte : je voulais déterminer si vous étiez une menace. Cependant, je ne saurais dire si c'est cette eau en vous qui a attiré cette chose sur vous hier soir.

— Pourquoi vous ne le demandez pas au, euh, Protecteur ?

— Parce que c'est moi, le Protecteur.

— Pardon ?

— Theresa était la Protectrice des Douves de Camlet, expliqua Randolph. Le rôle se transmettait de façon orale dans ma famille. Avant la Guerre,

trois personnes connaissaient ces vieux secrets : oncle Archibald, qui avait pris sa retraite, Theresa en tant que Protectrice, et notre jeune neveu, Gerry, qui était encore en plein apprentissage. Mais Theresa est décédée à Ypres, et quand je suis revenu en Angleterre, je me suis retrouvé devant les cercueils d'Archibald et de Gerry. Apparemment, ils ont attrapé la grippe espagnole, et le plus amusant dans tout ça, c'est qu'Archibald n'avait pas écrit un seul foutu mot à propos de son savoir. J'ai passé six mois entiers à mettre sa maison sens dessus dessous dans l'espoir de trouver quelque chose, pour finalement me nommer Protecteur des Doutes de Camlet moi-même parce que personne d'autre ne pouvait remplir ce rôle mieux que moi. Depuis, j'essaye de maintenir l'une des protections arcaniques les plus importantes de Londres sans avoir la moindre idée de ce que je fais. Je n'aurais sûrement pas dû vous donner l'eau, mais sur le moment, ça m'a semblé une bonne idée, et c'est comme ça que je fonctionne depuis des années. Je suis désolé.

— Tout ça me paraît affreux, répondit Saul après un bon moment. Et vous avez dû passer des jours terriblement difficiles. Perdre ainsi trois membres de votre famille aussi rapidement ?

— Oh non, je les ai tous perdus. Lors de la deuxième Grande Invocation, nous étions sept, et je suis le seul à m'en être sorti sain et sauf. Ma cousine Valentine avait déjà perdu la vie au combat à Mons, Vernon s'est fait brûler vif dans un château en France sans que personne ne regrette sa mort, et Gerry était le seul enfant issu de ma génération. Je suis le dernier Glyde.

Saul s'arrêta immédiatement de marcher et se retourna pour lui faire face, et lui toucher légèrement le bras.

— Mon Dieu, Randolph. Je suis vraiment désolé.

Ses yeux sombres étaient remplis d'émotions intenses, les sourcils froncés, toutes ses pensées dédiées aux pertes que Randolph avait endurées alors qu'il se trouvait au beau cœur de son propre enfer. Randolph se rendit compte que c'était exactement ce à quoi il s'était attendu de sa part.

— Merci. C'était il y a longtemps, déjà.

Il reprit sa marche pour éviter de recevoir plus de sympathie qu'il n'en méritait, et surtout pour ne rien faire qu'il pourrait regretter, comme se jeter dans les bras de Saul en public juste parce qu'il avait besoin de se faire reconforter comme un enfant.

Saul le rattrapa en quelques enjambées. Il lui adressa la parole avant qu'il ne puisse ouvrir la bouche.

— Voilà, c'est l'histoire que vous vouliez savoir. La vérité que les idiots comme Peabenêt cherchent désespérément.

— C'est Peabody. Vous ne pensez pas que... qu'il est au courant ?

— Je crois qu'il a réussi à rassembler des morceaux de preuves. Je verrai ce que je peux tirer de lui ce soir.

— Que va-t-il se passer, ce soir ?

— Le pasteur de St. Mary's et moi allons dîner avec les Abchurch. Si une manifestation sinistre se produit, vous pouvez me laisser m'en occuper. Un peu d'exercice ne me ferait pas de mal.

— Mais comment...

— Le pasteur est un de mes collègues.

— Le pasteur, répéta Saul. Ça ne m'étonne même pas.

— Nous sommes plus nombreux que vous le pensez. Des arcanistes, des savants, des hommes religieux et des femmes beaucoup moins religieuses. Nous sommes tous réunis dans un seul but, celui de nous assurer que le voile ne se déchire pas davantage.

— C'est une société secrète ?

— Plutôt une association informelle.

— Attendez une seconde. Vous m'avez dit que... que la chose qui s'est produite durant la Guerre avait été approuvée, que le gouvernement lui-même est au courant, à propos du voile. Pourquoi n'y a-t-il pas d'association formelle ?

— Il y en a une. Un département de Whitehall est entièrement dédié aux affaires occultes.

— Bon Dieu. D'accord, très bien.

— Non, pas du tout, rétorqua Randolph. C'est un coup de force. La plupart des plus grands arcanistes du pays sont morts durant la guerre. Les seuls encore de ce monde sont jeunes, vieux ou lâches. Whitehall y a vu une opportunité de faire main basse sur le contrôle d'un domaine qui avait échappé à l'emprise du gouvernement jusqu'à aujourd'hui. Ça leur a été bénéfique, et c'était une perspective attirante pour les personnes effrayées par la dure vérité. Le ministère des Ombres nous offre une structure sur laquelle on peut s'appuyer et une autorité dans laquelle nous pouvons avoir confiance. Malheureusement, choisir de les rejoindre nous oblige à ne pas reconnaître que ce sont ces imbéciles qui ont causé notre situation actuelle en premier lieu.

— Oui, je vois. Mais si quelqu'un essaye de changer les choses...

— Si seulement. La priorité du ministère des Ombres est d'établir son autorité. Si l'on ose débattre de la crise que nous traversons, cela revient à remettre en cause la compétence du gouvernement. Le département ne m'écouterait que quand je le rejoindrai. Tant que je ne ferai pas partie de leurs rangs, mes protestations seront considérées comme alarmantes, antipatriotiques et démoralisantes.

— Si c'est le cas, pourquoi vous ne les rejoignez pas ?

— Oh, je pourrais réclamer un siège à la plus haute table et l'utiliser pour faire toute une scène à propos du grand nombre de choses qui nous restent à accomplir, répliqua Randolph. Mais ce n'est pas ce que les autres verront. Ils ne verront que l'Héritier des Glyde aux côtés du ministère des Ombres, lui offrant son nom de famille et sa validation. Ça les encouragerait à se mettre sous les ordres de Whitehall, et je connais le genre d'ordres qu'ils donnent, vous savez.

— Doux Jésus, souffla Saul. Comment est-ce possible qu'à chaque mot que vous prononcez, tout empire ?

— Quelqu'un m'a fait remarquer la même chose, il y a peu. J'aimerais dire que tout ce qui se produit est ma faute, mais non, les choses sont ce qu'elles sont.

— Oui, eh bien, c'est... Pardon, est-ce qu'on a manqué un croisement ?

— Métaphoriquement ?

— Non, littéralement. Je pourrais jurer que nous étions à trois kilomètres de Swaffham Prior quand nous avons commencé notre marche.

Randolph observa la borne en pierre. « *Swaffham Prior, trois kilomètres* ».

— Cette foutue campagne. La dernière borne indiquait la même chose.

— On se perd facilement dans un lieu pareil, ajouta Saul. Nous avons dû manquer un embranchement, je ne prêtais pas trop attention à ce qui nous entoure, pour être honnête. Et si on revenait à notre village ? Le major Peabody se trouve à Roestock House, perdu dans la collection de M. Abchurch, et je lui ai dit que j'allais juste prendre un peu d'air.

— Nous pouvons revenir sur nos pas.

Ils se retournèrent en même temps et prirent le chemin inverse, le long de la route en ligne droite. Quelques minutes passèrent en silence. Randolph en était reconnaissant. Il n'avait pas l'habitude de parler à cœur ouvert ; il n'avait pas prévu d'en dévoiler autant, et encore moins de raconter autant de ses échecs. Il préférait les dissimuler profondément en lui au lieu de devoir faire face à de la compassion ou de devoir admettre ses faiblesses. Il

n'arrivait pas à comprendre pourquoi il avait raconté plus que quelques détails de son histoire à Saul, mis à part pour le fait que l'homme était apeuré, seul, et avait ressenti le besoin de savoir. Cela lui avait paru d'une cruauté sans fin de le laisser dans le flou, même si en échange, il devait le terrifier.

Mais ce n'était pas tout. Randolph se sentait seul, aussi.

Il ne pouvait rien y faire, et il n'y avait pas de quoi s'apitoyer sur son sort. Il avait juste eu besoin de parler, et il aimait le faire avec Saul, tout comme il était agréable de le regarder. Or, ce n'était pas le moment de penser à ça, pas après avoir bousculé sa vision du monde.

— Qu'est-ce que vous avez dit à propos de mon nom ? demanda enfin Saul. Quelque chose à propos de lumière ?

— Que pensez-vous des devins ?

— Comme Joanna Southcott, vous voulez dire ?

— Oui, mis à part que ses prophéties étaient du grand n'importe quoi. En fait, je voulais parler de Jo Caldwell, l'adelphe de Sam, qui a un don de médium remarquable mais qui est presque impossible à comprendre. Jo nous a écrit récemment pour nous avertir de quelque chose de grave.

— De quoi ?

— Aucune idée. C'est comme ça, les prophéties. Ça dit : *nul signe ne vous guidera, nul fusil ne vous sauvera, seuls un fou et un fourbe pourront accomplir ce qu'un empereur ne peut, et l'homme ignorant fera émerger la lumière*. Je ne pourrais expliquer ce que cela signifie, mais on voit des gens aussi talentueux que Jo une fois par siècle. Et vous étiez ignorant, par votre nom, mais aussi de façon métaphorique, dans le sens où vous étiez dans le noir quand vous étiez parti chercher ces allumettes. Vous avez fait émerger la lumière et, croyez-moi, cette obscurité vous aurait dévoré à coup sûr.

— Mais...

Saul donnait l'impression qu'il avait du mal à trouver ses mots.

— Pourquoi est-ce qu'un devin parlerait de moi ?

— Qui sait. Peut-être que cette prophétie ne parle pas de vous, peut-être que je me trompe. Mais rien de bon n'arrive quand on ignore Jo Caldwell.

Le soleil lui réchauffait la nuque. Randolph inclina son chapeau pour qu'il le protège un peu plus des rayons.

— Non, vraiment, bafouilla Saul. C'est insensé. Pour tout dire, rien de ce que vous venez de dire n'a de sens, mais la partie où j'aurais un rôle à jouer

est encore plus absurde. Je n'ai rien de spécial ! Et le major Peabody est... Non mais, qu'est-ce qui est passé dans la tête de ces gens ?

— Pardon ?

Saul pointa du doigt la borne en pierre devant eux.

— Bon sang, j'aimerais pouvoir dire que c'est une plaisanterie, mais je ne vois pas pourquoi quelqu'un se donnerait autant de mal pour une simple blague.

Randolph le regarda à nouveau. « *Swaffham Prior, trois kilomètres* ».

— On a fait demi-tour, suggéra-t-il.

— Que c'est étrange.

— On a fait demi-tour, répéta Randolph. On a fait demi-tour sur un chemin en ligne droite pour revenir sur nos pas. N'est-ce pas ?

— C'est exactement ça.

— Alors pourquoi le soleil se trouvait derrière nous avant de rebrousser chemin, et pourquoi y est-il encore maintenant ?

Saul posa sa main sur sa nuque.

— On marche depuis aussi longtemps ?

Il extirpa une montre à gousset bon marché de ses vêtements et fit claquer sa langue.

— Bon sang. Elle ne marche plus.

Randolph sortit la sienne et s'aperçut, sans grande surprise, qu'elle s'était aussi arrêtée.

— Laissez-moi deviner. La vôtre indique onze heures vingt et un ?

— Comment diable le savez-vous ?

Randolph observa l'ombre qui s'étendait à ses pieds, avec la chaleur qui lui tapait dans la nuque, puis se retourna délibérément. L'ombre ainsi que la chaleur suivirent son mouvement. Il leva le regard vers le ciel et, toujours sans surprise, s'aperçut qu'il était recouvert d'une couche de brume trouble qui l'empêchait d'apercevoir le soleil.

Saul ne l'avait pas encore remarqué, même en ayant tourné en rond.

— Je n'aperçois aucune ville, ni aucun bâtiment. Mais bon sang, comment ? D'accord, je sais, on ne peut pas être à plus d'un kilomètre de Burwell ou de Swaffham. Si on continue notre marche, on atteindra l'un des deux endroits.

Randolph en doutait fortement, mais cela ne coûtait rien d'essayer.

— C'est vrai. Où allons-nous ?

— On retourne à Burwell. Oh, pour l'amour du ciel.

Saul se tourna et se retourna, en observant partout autour de lui, puis lâcha un petit rire frustré.

— Je n'arrive pas à voir où on va. Même dans un désert, je n'ai jamais été aussi désorienté. Bon, si nous nous rendons à Swaffham, on pourra louer un taxi peut-être, ou bien téléphoner aux Abchurch pour prévenir le major Peabody que je suis bien vivant et pas mort au fond d'un fossé.

— J'adorerais qu'on se retrouve à Swaffham, répondit Randolph. Allons-y.

Il entama sa route en comptant ses pas et en chuchotant les nombres à voix haute. Saul lui jeta un regard surpris, mais ne lui demanda pas ce qu'il fabriquait ; il se contenta de suivre son rythme en silence, deux silhouettes égarées dans cet immense paysage sans relief.

Ils arrivèrent à la borne suivante au bout de quatre cent trente-trois pas, et Randolph ne fut pas étonné de voir ce qui était marqué dessus.

— *Swaffham Prior, trois kilomètres*, lut Saul. *Swaffham...* Diable !

— Je pense la même chose. Il était onze heures et vingt et une minutes, et nous étions à trois kilomètres de Swaffham Prior comme si de rien n'était, déclara Randolph. Il est toujours onze heures et vingt et une minutes, et nous sommes toujours à trois kilomètres de Swaffham Prior, et je crains bien que cela reste le cas pour un long moment. Je suis navré, Saul. On s'est fait attraper.

1 Soul : âme.

Chapitre sept

Ils essayèrent d'avancer encore, toujours dans la même direction. À présent, ils comptaient tous les deux. Randolph le faisait à voix haute, Saul dans sa barbe. Un peu avant sept cents pas, ils trouvèrent une borne « *Swaffham Prior, trois kilomètres* », puis encore une autre à environ six cents pas.

— Eh bien, déclara Randolph. Voilà que notre théorie se confirme. *Nul signe ne vous guidera*, est à prendre littéralement.

— Que se passe-t-il ? demanda Saul.

Il pouvait sentir la panique l'envahir. Ce n'était pas une peur surnaturelle comme la terreur de ce soir-là, *la veille*, comme il devait se le rappeler. C'était une peur tout à fait normale et naturelle, face au sentiment désespéré que l'on éprouvait quand on se trouvait perdu sur une route en ligne droite en plein milieu de l'Angleterre. Si on pouvait appeler cet endroit l'Angleterre. Cette surface plane d'une couleur vert grisé était impossible à nommer.

— Randolph...

— Je sais. Moi aussi, ça ne m'enchant pas non plus. Et j'aimerais pouvoir vous dire ce qu'il se passe, mais la seule chose que je sais, c'est que nous sommes coincés. J'ai l'impression que si nous marchions séparément dans des directions différentes, nous nous rencontrerions à nouveau.

— Je n'ai même pas envie d'essayer, soupira Saul. Rien que l'idée d'être seul ici me paraît épouvantable... Sommes-nous... Est-ce que... Ce n'est pas naturel, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, répondit Randolph en regardant le paysage avec les yeux plissés.

— Comment pouvons-nous nous en sortir ?

— Ça me flatte que vous croyiez toujours que j'ai toutes les réponses.

— Randolph, fit Saul en lui attrapant le bras pour le retourner vers lui. J'apprécie votre talent pour éviter de répondre aux questions, mais je suis affreusement inquiet, là. Je ne peux pas m'empêcher de penser à toutes sortes de choses particulièrement horribles, alors un peu d'aide...

— À quoi pensez-vous ? s'enquit Randolph.

— Vous voulez la vérité ?

— Vous pouvez me faire confiance, je ne me moquerai pas.

Saul s’humidifia les lèvres et contempla brièvement le ciel brumeux dépourvu de soleil.

— On a parlé des tournures rituelles dans les contes populaires il y a peu. La phrase à laquelle je pense en ce moment est, *À l’est du soleil et à l’ouest de la lune.*

C’était le titre d’un des recueils de contes que sa mère lui lisait quand il était petit. Il se souvenait d’une des illustrations : une petite silhouette au milieu de terres désolées, sous un ciel morne sans signe distinctif.

— Oui, renchérit Randolph. J’y pense, moi aussi.

Saul le fixa du regard. Il agrippait toujours le bras de Randolph, mais il s’y cramponnait plus qu’il ne le tenait. Sa musculature robuste le réconfortait.

— Ce n’est pas l’heure de plaisanter, murmura-t-il.

— Si seulement je plaisantais.

— Mais...

Les cieux étaient si vastes, sans rien pour se repérer, ni soleil, ni nuage, ni couleur. Les marais se déployaient devant eux, interminables, à mi-chemin entre la terre et l’eau, infinis, vides et éternels. Les deux hommes n’étaient que deux minuscules taches sur l’horizon, comme deux mouches autour d’une énorme carcasse.

Il reconnaissait cette sensation. C’était le malaise du désert, la terreur qu’imposait un paysage sans pitié pour les hommes. Les Européens en souffraient plus couramment, puisqu’ils provenaient de terres plus malléables, qu’ils adaptaient à leurs besoins depuis des siècles. *Enfin, les populations locales ne paniquent pas !* Les mots que Woolley avait lancés à un petit nouveau qui pleurnichait lui revinrent en mémoire. *Garde ton esprit ouvert.*

Il ferma les yeux, refusant obstinément de tomber à genoux, et sentit l’autre bras de Randolph s’enrouler autour de ses épaules, la chaleur d’un autre corps peser contre lui.

— Tenez bon. Tenez bon.

— Donnez-moi un instant. Ça ira parfaitement dans un instant.

— J’en suis bien conscient. Vous êtes un homme si courageux. Les gens débattent toujours à propos de ce qu’est le courage, mais je pense que parfois, ce n’est qu’une question de savoir combien de temps quelqu’un

peut serrer les dents et tenir debout. Vous n'êtes pas étranger à ça, n'est-ce pas ?

Saul se retrouva la tête nichée contre le cou et l'épaule de Randolph. Il pouvait sentir l'odeur d'un corps chaleureux d'homme, avec une touche d'eau de toilette rehaussée par une bouffée plus forte de quelque chose de vert en croissance, comme du lierre.

— Le choix ne s'offre pas à nous, souvent.

— Si, on peut toujours en trouver un. Regardez, vous voilà encore debout.

Saul pouvait sentir la main de Randolph lui caresser la nuque, le contact lui électrisant la peau.

Il releva la tête pour le regarder, sans reculer. Le visage de l'autre homme était si proche du sien, ses yeux mouchetés exprimant des émotions si intenses, et il ne recula pas lui non plus. Ils se trouvaient corps contre corps, d'une proximité si intime, sans détourner le regard.

— Je présume que vous savez que vous êtes magnifique, murmura Randolph.

Saul ignorait comment réagir. Il resta planté là, à dévisager l'autre homme, désespérément perdu et tout autant piégé, éprouvant un immense désir.

Randolph fit un petit sourire.

— Est-ce que vous vous opposez violemment à l'idée de vous faire embrasser, par hasard ?

Ils étaient au beau milieu d'une route sans fin, visibles à des kilomètres. Au beau milieu de nulle part, où aucun oiseau ne chantait. Il se trouvait avec Randolph, qui le contemplait comme s'il était une merveille. Tout était si surréaliste.

Il s'approcha pour poser sa bouche contre celle de Randolph.

C'était un toucher délicat, les deux manœuvrant à travers des années de solitude, de désir et de déni. Saul ne se faisait pas d'illusions. Même si Randolph restait toujours maître de lui-même, gardant ses lèvres sous contrôle, ses doigts s'enfonçaient dans l'épaule de Saul tout aussi fort que les siens, et sûrement pour la même raison : les empêcher de trembler.

Saul bougea son autre main pour la placer sur la hanche de l'autre. Randolph se figea un instant, puis le serra brusquement contre lui avec un grognement sourd.

Ils s'embrassaient sauvagement, de façon langoureuse. Saul sentit son chapeau se faire éjecter pour qu'une main se glisse dans ses cheveux, et que

l'autre le caresse le long du dos. Il réussit enfin à desserrer sa poigne sur le bras de Randolph pour lui toucher le visage et placer sa main sous sa mâchoire bien rasée. Lèvres contre lèvres et langue contre langue sous le ciel dépourvu de soleil, ils s'embrassaient comme s'ils allaient mourir le lendemain dans ces terres défuntées.

Randolph éloigna son visage en soupirant. Saul, pris de panique, tenta de faire un pas en arrière, mais sentit les mains de l'autre se resserrer sur lui pour l'arrêter.

— Ne t'en va pas.

— Sommes-nous en sécurité ?

— Non, mais il n'y a personne ici.

Saul s'autorisa à s'appuyer sur la force de Randolph. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas fait une telle chose.

— Si tu comptais me remonter le moral, ça a fonctionné.

— Ce n'était pas ça que je cherchais à monter.

Saul rit chaleureusement et sentit les épaules de Randolph trembler.

— Pour tout dire, ça a aussi marché.

— Je vois ça.

Bien sûr qu'il le pouvait, avec leurs hanches plaquées l'une contre l'autre. Saul pouvait aussi facilement sentir l'excitation de Randolph contre son entrejambe. Il se pressa contre lui presque sans le faire exprès, se frottant contre Randolph, et l'entendit grogner.

— Bon sang, Saul.

— On est vraiment seuls ici ? Parce que...

— J'ignore ce qu'il y a ici, déclara Randolph. Je ne suis pas sûr de savoir où nous sommes. La seule chose que je sais, c'est que j'ai une furieuse envie de t'allonger par terre et de te faire l'amour jusqu'au coucher du soleil, s'il peut se coucher, mais je pense que nous ferions mieux de nous enfuir d'ici pour commencer.

— Oui. Bien sûr.

Randolph ne le relâcha pas.

— Je fais preuve de bon sens et de sang-froid, tu vois. Si nous n'étions pas dans une position aussi délicate ♦ fit-il en glissant les mains le long des flancs de Saul. Tu occupes mes pensées depuis un certain temps.

— Je parie que tu sais que c'est réciproque. Pour tout dire, quand tu m'as tendu ta carte ♦

— J'avais espéré que tu viendrais me rendre visite de ta propre volonté, oui. Et tu seras toujours le bienvenu quand nous serons sortis de ce fichu borbier. Mais, sans vouloir avoir l'air excentrique, je ne pense pas que ce serait une idée brillante de baiser sur cette route. J'ai comme le pressentiment que nous n'arriverons plus à nous arrêter si l'on commence. C'est vrai que dit comme ça, ça n'a pas l'air si terrible, mais❖

Saul pouvait imaginer les sensations. Les mains de Randolph sur sa peau nue, sa bouche, leurs corps entremêlés qui se contorsionnaient de plaisir. Il voulait se plier devant l'autre, se laisser prendre à sa guise, se perdre dans les halètements et dans la sueur. Il voulait céder son corps sans défense à Randolph pour qu'il le prenne indéfiniment jusqu'à ce qu'ils ne ressentent plus que du désir et de l'épuisement, que leurs esprits s'éparpillent avec les marais.

— Je crois voir ce que tu veux dire, assura-t-il. Est-ce que... Est-ce que c'est un piège ? Dans ce genre d'endroits, j'ai entendu dire qu'il ne faut ni boire ni manger. Est-ce que c'est le même genre de règles ?

Randolph se redressa pour bien l'observer, les sourcils relevés. Saul bougea nerveusement sur ses jambes.

— Alors ?

— Je suis impressionné par ta capacité à accepter les choses comme elles sont, voilà tout. J'abhorre ceux qui pleurnichent quand ils se retrouvent face à des faits. Les gens qui restent plantés là à gémir *oh non, ce n'est pas vrai, pourquoi ça m'arrive*, et qui ignorent les horreurs qui se précipitent sur eux parce qu'ils préfèrent fermer les yeux. Ils sont si épuisants.

— Tu m'avais déjà dit que tu étais insensible. J'ignorais à quel point. Bon Dieu, enfin.

— Quoi ? Je suis ravi de découvrir l'étendue de ta flexibilité mentale.

Saul ne trouvait pas qu'il le méritait vraiment. Il avait refusé de croire à la réalité cauchemardesque et impossible dans laquelle Randolph vivait depuis une longue période. Pour être honnête, il arrivait à mieux l'accepter désormais parce qu'il était déjà passé par là. Il savait mieux que quiconque ce que c'était d'éprouver une prise de conscience qui se levait comme le soleil impitoyable du désert, qui éclairait puis réduisait en cendres tout ce qu'il croyait être vrai.

La dernière fois, un homme l'avait trahi. Cette fois-ci, son monde entier était devenu un mensonge, mais au moins, quelqu'un le soutenait. Cela effrayait presque Saul de comprendre à quel point c'était bien mieux.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, fit-il de manière inappropriée. Merci.

— Pas besoin de me remercier. Je n'arrive à penser à personne d'autre avec qui je préférerais être coincé dans une foutue boucle marécageuse sans fin. Cela étant dit, si on partait d'ici ?

— Oui. Comment ?

— Je n'en ai absolument aucune idée.

Randolph le relâcha, et ils se penchèrent tous deux pour récupérer leurs chapeaux égarés au sol.

— Mmh. La route ne se termine jamais. Et si on s'en éloignait ?

— Qu'est-ce qui pourrait se produire ?

— On pourrait s'échapper de la boucle. On pourrait tomber dans une nouvelle. On pourrait émerger à un autre endroit, à une autre époque, même. Ça pourrait bien être ce qu'ils attendent de nous. Je te le dis comme c'est.

Il posa son chapeau sur la borne en pierre, puis continua :

— Allons-y, on verra bien ce qu'il se passe.

— Compris.

Saul n'était pas du tout fatigué. Ni même affamé, ou assoiffé, et il n'avait pas même besoin d'aller aux toilettes. Il était certain que c'était mauvais signe.

Randolph lui jeta un regard en coin.

— Je ne plaisante pas, tu sais. Ton sang-froid est exemplaire.

— Oh, tu sais, quand on s'attend toujours à ce que quelque chose de terrible nous tombe dessus, c'est presque un soulagement quand ça arrive.

— Si tu t'attendais à une chose pareille, tu aurais pu me prévenir.

— Si seulement, sourit Saul. Non, c'est juste que tout était bien trop paisible. J'avais le major Peabody et un havre de sécurité. La situation dans laquelle nous sommes maintenant me ressemble davantage.

— N'importe quoi. Tu as envie de parler de ce qui t'est arrivé ?

Seuls les bruits de pas et le murmure du vent résonnèrent dans le silence.

— Oh, je ne sais pas, répondit enfin Saul. Si tu as lu le compte rendu du procès, ou juste un résumé, tu sais déjà que mon sort était mérité.

— Excuse-moi, mais j'ai bien peur de ne pas te croire.

— Tu devrais, pourtant. Ne pense pas qu'un meilleur témoignage m'aurait innocenté. J'étais stationné en Mésopotamie, dans une ville de garnison. J'avais un amant, un habitant de là-bas. Jamais il ne m'est venu à l'esprit

qu'il pourrait se révéler être un espion des Ottomans, ou devrais-je dire, que sa plus grande priorité serait son propre pays, et pas le mien. Ou moi. Je n'y avais pas pensé. Je n'avais pas pensé que je lui disais grand-chose de très important, non plus. Mais bien sûr, je me suis faufilé à l'extérieur pour le rencontrer, quand on devait organiser les affectations. Avec tout ce que je lui ai raconté, c'était comme si je lui avais directement divulgué la configuration du fort et les rotations.

Il leva la tête vers le ciel, refusant de voir le visage de Randolph.

— Je l'aimais, tu sais. Ce n'était pas juste une petite amourette pour moi, et je pensais qu'il tenait à moi aussi. Je le croyais vraiment.

C'était des années plus tôt, durant une époque où sa vie était comme un conte de fées, le monde à portée de main.

— La toute dernière nuit, il m'avait envoyé une lettre urgente pour m'inviter à un rendez-vous. Cela signifiait que je n'étais pas présent durant l'attaque par les Ottomans, alors j'ai survécu, contrairement à beaucoup de mes camarades. J'ai été traduit en cour martiale avec toute l'humiliation nécessaire, puis j'ai passé deux années en prison, pour enfin me faire désavouer par ma famille à ma sortie. Le monde que j'avais bâti de mes propres mains s'écroulait ainsi devant mes yeux. J'ignore encore s'il m'a envoyé cette lettre parce qu'il tenait à moi, ou le contraire. Il est certain que, s'il avait détesté chaque seconde en ma présence et tout ce que nous avons fait ensemble, cette lettre était l'instrument de vengeance parfait. Je ne pourrais te dire combien de fois j'ai souhaité être mort cette nuit-là.

— Je peux tout à fait le comprendre, affirma Randolph. C'est vrai que ça semble une échappatoire si facile, aux yeux de ceux qui sont restés derrière. De saisir la fin héroïque, et laisser quelqu'un d'autre réparer nos erreurs. T'es-tu déjà demandé ce qu'avait pu ressentir ton amant ?

— Je te demande pardon ?

— Eh bien, peut-être qu'il te détestait, et que ça le dégoûtait quand tu le touchais, expliqua Randolph avec un calme clinique. Ou peut-être qu'il devait choisir entre l'amour et sa patrie. Peut-être que son plan d'origine était de te piéger, mais que quelqu'un l'a menacé : *Récupère des informations, ou nous exposons ton homme, et on vous tuera, toi et lui.* Dans cette foutue guerre, aucun choix n'était facile, aucune décision n'était la bonne. Et si on te pensait vraiment coupable de tant de choses, ils t'auraient abattu.

— Ils voulaient que je le fasse moi-même, rétorqua Saul. Quand ils m’ont laissé sortir, ils m’ont enfermé dans une pièce avec une bouteille de whisky, un revolver, et une seule balle.

Randolph resta silencieux pour un instant trop long.

— Sacrée suggestion.

— Effectivement.

Il se souvint qu’il était resté assis là pendant une heure, plus encore, tournant et retournant la balle entre ses doigts.

— Cependant, je n’ai pas écouté leur message. J’ai, euh, pensé que puisque j’avais déjà purgé ma peine, je pourrais trouver un moyen plus positif de me repentir que de me faire exploser la cervelle.

— Ça aurait été un grand gâchis de cerveau, en effet, ajouta Randolph. Dieu sait à quel point nous ne pouvons pas nous en priver. Tu te rends compte que tu n’étais pas le seul homme à divulguer des secrets au lit ? Un général britannique en France souhaitait tellement impressionner les prostituées parisiennes que son personnel a fini par le manipuler pour faire fuir des informations falsifiées. Les seules chambres dans lesquelles il le plaçait possédaient des lits confortables, quel privilégié.

— Tu es sérieux ?

— Parfaitement sérieux.

— Ça... ne me soulage pas vraiment, honnêtement.

— Loin de moi l’idée de te soulager. Tu as fait une sacrée connerie aux conséquences désastreuses. Mais avec des circonstances légèrement différentes, cela n’aurait été qu’une petite erreur sans importance, et personne n’aurait été blessé.

— Mais ce n’était pas le cas. Des gens en sont morts. Nous, enfin, ils ont seulement tenu bon contre l’attaque des Ottomans. Si le fort était tombé❖

— Ce n’est qu’une hypothèse. Et si ton amant avait trouvé que la Grande-Bretagne pouvait se révéler être un meilleur allié pour son pays que l’Empire ottoman, ou encore la Russie ? Et si notre glorieuse nation s’était souciée de la Mésopotamie pour une fois ?

— Et si, vu que j’étais au courant de l’hostilité qu’éprouvait le peuple local, je ne m’étais pas lié avec l’un d’entre eux ?

— Et si nous n’avions pas de lois stupides qui nous dictent avec qui nous sommes autorisés à coucher ? suggéra Randolph. Vraiment, mon cher, si on nous permettait seulement de mener notre petit train sans peur, honte, ou prison, est-ce que tu aurais eu besoin de t’éclipser furtivement dehors ? Ou

est-ce que tu te serais trouvé dans ta couchette avec un beau sergent ? Ou est-ce que tu aurais écrit des lettres au garçon que tu as dû délaissier ?

— Mais...

— Pas de mais. Tu n'étais qu'un pion dans un foutu jeu bien trop complexe, et de ce fait, on s'est joué de toi puis on t'a sacrifié. Je suis juste soulagé qu'on ne t'ait pas complètement retiré du plateau de jeu.

Il parlait sans aucune pitié dans sa voix, sans lui chercher des excuses. Cela le toucha profondément.

— Mais les pions doivent obéir aux ordres. Je ne l'ai pas fait. C'était la règle simple et claire que

— Oh, non, non, non, rétorqua Randolph. Ne me parle pas de simplicité maintenant. Ni des bonnes choses à faire, ou des bonnes lignes de conduite. Nous sommes plus malins que ça.

— Et pourquoi ça ? Ces règles existent pour une raison.

Randolph fourra les mains dans ses poches et renversa la tête en arrière pour scruter le ciel voilé.

— Les Flandres, la Guerre d'en dessous. Ma famille s'y trouvait dès le début. Les Glyde sont la plus vieille famille d'arcanistes d'Angleterre, avec des lettres patentes d'au moins cinq rois à leur compte. Nous sommes l'aristocratie occulte même. Et nous sommes tous partis à la guerre : mon père, mon oncle Jessamy, ma tante Clothide, ma cousine Theresa, son frère Gerald avec son épouse, mes cousins Vernon et Valentine, moi. Nous remplissions notre devoir sous les ordres de généraux assoiffés de pouvoir qui croyaient pouvoir se servir de notre savoir comme arme.

» Et nous les avons laissés nous manipuler, Saul. Nous avons obéi aux ordres. *J'ai* obéi. Je Ciel, j'ai honte de l'avouer, mais j'étais aussi présent à Mons lors de la création du cercle d'invocation, et dans trois plus petites invocations plus tard. Je l'ai fait, Saul. J'ai joué un grand rôle dans la destruction du voile, comme les autres. J'ai vu les dégâts que nous infligions, je savais que ce que je faisais était mal, mais nous étions à la guerre, on nous donnait des ordres, et je les suivais à la lettre.

Il regardait droit devant lui, son profil telle une statue vide d'émotion. Saul comprenait ce que son visage cachait, et il sentit son cœur se serrer par compassion, reconnaissant la vieille douleur familière.

— Je n'ai commencé à aller à l'encontre de ces ordres qu'en septembre 1915 peut-être, et seulement envers ma famille, sans créer de vagues. Mais il était déjà trop tard. Les généraux avaient pris conscience de

l'ampleur des armes qu'ils possédaient, et jamais ils n'allaient les laisser de côté. Certains arcanistes étaient devenus ivres de pouvoir, et bien d'autres étaient allés trop loin pour s'arrêter. La plupart d'entre nous savaient que nous étions dans une situation catastrophique, mais nous croyions en ces règles simples. C'est tellement plus facile de suivre bêtement les ordres. C'est tellement déplaisant de réfléchir.

Saul l'observait. Les os de son visage ressortaient sous sa peau.

— Je n'ai pas arrêté de me disputer avec mon père. À la fin, nous nous criions même à la figure. Je lui affirmais qu'il pouvait utiliser sa position pour mettre fin à cette folie, faire en sorte que plus aucun occultiste britannique ne travaille à ces fins. Les Allemands se querellaient de la même façon, et nous avions des connexions avec une dizaine de haut placés à Heidelberg. Des deux côtés du champ de bataille, nous aurions pu nous tenir ensemble et dire que non, cette arme est trop puissante, les dégâts seront inimaginables.

» Mais nous n'avons rien fait. Mon père n'écoutait ni moi, ni personne d'autre jusqu'à la fin. Parce que les Allemands avaient lancé la deuxième Grande Invocation, tu comprends. Nous avons commencé cette horreur avec la première Grande Invocation à Mons, et les Allemands comptaient reprendre le flambeau à Ypres. Nous savions qu'elle approchait à grands pas, nous le sentions dans l'air, lourd de graisse et d'étain. Nous n'avons jamais mis fin à nos invocations et donc ils avaient fait de même, ce qui bien sûr prouvait qu'on ne pouvait pas faire confiance à ces foutus boches. Ou ces foutus Britanniques, de leur point de vue. Et alors nous voilà enfin à Ypres, l'invocation des Allemands bien entamée, et nous avions l'ordre de les bombarder avec tous les sorts possibles. J'ai refusé.

— Tu étais objecteur de conscience ?

— Loin de là. J'ai tué, encore et encore, sans m'arrêter. J'étais plutôt content de me battre, mais pas de mener une charge catastrophique droit vers une mort assurée. Quant à mon père, il était vieux, aux pensées arriérées, et il ne pouvait ou refusait de voir ce qu'il se passait sous ses yeux. Je l'ai insulté de pauvre crétin, lui m'a traité de lâche, et m'a déclaré qu'il avait honte de m'avoir pour fils. Il est parti avec les Glyde, la famille entière sauf moi, se battre pour notre pays, et en trente minutes à peine, ils sont décédés, leurs poumons transformés en verre.

— En verre, répéta Saul.

— Ils ont rempli leur devoir, et en sont morts en crachant des morceaux de verre dans la boue. J'ai enfreint les règles et j'ai survécu, alors me voilà à devoir réparer tous les problèmes que nous avons causés. Parle-moi encore d'hypothèses, Saul, parle-moi du rôle que tu as joué dans les catastrophes. Le voile est en lambeaux parce que nous avons obéi aux ordres, les trois quarts des occultistes d'Angleterre sont morts, et désormais deux des protections les plus vitales de Londres sont à la merci d'un pauvre imbécile qui s'est laissé piéger au milieu de nulle part, éternellement à trois kilomètres de ce putain de Swaffham Prior. Oh, regarde, encore de bonnes nouvelles.

Saul avait été en train de fixer les traits secs et sauvages de son visage. Il détourna son regard sur ce que Randolph pointait du doigt, et aperçut la borne en pierre. Il y était écrit « *Swaffham Prior, trois kilomètres* », et dessus reposait un haillon flasque et décoloré qui, un siècle auparavant, aurait pu être un chapeau homburg de bon goût.

— Depuis combien de temps sommes-nous là ? demanda-t-il en pensant à *Rip Van Winkle* et aux récits de personnes endormies qui tombent en poussière. Depuis combien ?

— Ne panique pas, le coupa Randolph. Ils ne suivent pas les règles. Mais je dois admettre que je ne me sens pas particulièrement incliné à rester sur cette voie.

— Tu ne peux pas faire quelque chose ? Comme utiliser tes mots, tu sais ?

— J'en ai encore moins envie, protesta Randolph en ramassant les restes de feutre entre deux doigts. J'ignore quel impact ils peuvent avoir ici. Je suspecte qu'ils peuvent devenir puissants et destructeurs, le voile est en bien trop piteux état pour me permettre ce risque. Les mots pourraient nous renvoyer là où nous devrions être ; ils pourraient tout aussi bien déchirer un trou béant qui laisserait passer une foule d'autres amis, en plus de nous.

— Il n'y a rien ni personne d'autre ici.

— Tu veux parier ?

Saul sentit les poils de sa nuque se hérissier.

— Que veux-tu dire par là ?

— Je sens des présences, indiqua Randolph en laissant tomber le haillon pour observer les environs. Tu as bien regardé les ombres ?

Saul baissa son regard sur ses pieds. Son ombre s'étendait devant lui, une cinquantaine de centimètres de flaque noire sur le chemin poussiéreux. Il attrapa sa montre.

— Elle marche ! Non, attends... quoi ?

Randolph consulta la sienne.

— Elle vient de s'arrêter à trois heures moins vingt-cinq ? Merveilleux. Merveilleusement dans la merde. Car si le temps arrive à s'écouler d'une façon ou d'une autre, tu peux imaginer ce que cela signifie.

Saul y réfléchit un instant.

— Es-tu en train de dire que la nuit va tomber ?

— Et qui sait quoi d'autre va nous tomber dessus. Je n'ai guère envie de passer la nuit ici.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? s'enquit Saul en sentant la panique l'envahir comme un écho de ce qu'il s'était produit durant la soirée lointaine... *non, c'était tout juste la nuit dernière avec les Abchurch.* Randolph ?

Ce dernier scrutait les environs, les yeux plissés.

— J'aimerais trouver Burwell Castle. Je suppose qu'il se trouve bien ici, et qu'il peut même s'avérer utile, mais le problème à présent est de déterminer comment l'atteindre. Il était juste derrière l'église, mais je ne sais pas du tout comment y aller.

— La route ne nous amène pas là-bas de toute façon.

— On va la quitter. Elle est terriblement ennuyeuse.

Saul y réfléchit, puis se lécha un doigt et le leva haut dans l'air.

— Bon. La route vers Swaffham Prior est au sud-ouest de Burwell. Les vents dominants dans le Cambridgeshire viennent du sud-ouest, de la mer. Par conséquent, si nous marchons dans le sens inverse du vent, nous aurons une bonne chance de nous diriger vers Burwell. Donc, c'est par ici. Tu vois ?

— Mais bon sang, comment connais-tu les vents dominants d'ici ? demanda Randolph avec un ton légèrement offensé.

— C'est toujours une bonne chose à savoir. Les vents façonnent le paysage ainsi que le comportement humain. Le monde se transforme au gré du vent.

— Je vois que c'est affreusement pratique d'avoir un archéologue sous la main. Bien sûr, il faudrait savoir si nous pouvons faire confiance au vent d'ici, mais ça rajoute un piquant à la vie. Très bien, on s'en va par-delà les champs jusqu'à l'horizon ?

Saul s'avança au bord de la route et regarda au loin. Il aurait dû y avoir des champs, avec des rangées de cultures bien dessinées, mais à la place, il

n'y avait qu'une étendue vert grisâtre de joncs et d'herbes fétides.

— Quand tu as dit que tu pensais que Burwell Castle serait là, commençait-il avec précaution.

Randolph s'enfonça dans les marécages hors de la route. Il portait ce qui semblait être des chaussures en cuir faites sur mesure et un costume en tweed gris extrêmement élégant, qui n'avaient en rien l'air adaptés à une promenade dans la boue. Saul le suivit. Le sol sous ses pieds était spongieux, sans être nettement humide ou bourbeux.

— Quittons cette route. Je doute franchement que nous puissions la suivre, déclara Randolph. Pour répondre à ta question : j'ignore à quelle époque nous nous trouvons, si une telle notion peut vraiment s'appliquer ici. Je ne sais pas ce qui règne sur cet endroit. Ce que je sais cependant, c'est que nous possédons un facteur commun dans tout ce qui se passe. C'est ce foutu criminel de l'époque médiévale qui est l'élément clé, ce qui signifie que le lieu de sa chute devrait être pertinent. Je parie là-dessus.

— Je vais te croire sur parole. Mais s'il est une force maléfique, comment ça se fait que les Doves de Camlet ne le soient pas ?

— Les protections ne sont pas forcément bienfaisantes. Dans l'histoire qu'on t'a racontée, notre cher bonhomme avait fait le serment de rester le Maître de Londres, non ? Pour la protéger avec toutes ses forces. Et les chevaliers sacrés sont venus lui faire tenir ce serment, qu'il le veuille ou non. Ils l'ont ramené au Temple, où ils l'ont pendu à un arbre.

Quelque chose de précis et plutôt mauvais se dissimulait dans la voix de Randolph, et Saul se retourna.

— Quelque chose ne va pas ?

— Tu peux apercevoir la route d'ici ?

Saul pivota à nouveau. Il ne pouvait rien voir, mis à part encore plus de joncs et de broussailles.

— Non.

— Allons à l'encontre du vent, alors. Dis-moi, est-ce que Peabody t'a confié des instructions précises quand il t'a envoyé voir le chêne de Southcott ?

— Il ne m'a pas envoyé voir le chêne. Il m'a envoyé à Oak Hill Park parce qu'il pensait qu'un point de son motif se trouvait ici. L'arbre a brûlé à ce moment-là par hasard.

— Vraiment ?

Saul cligna des yeux.

— Ce n'était pas le cas ?

— En voilà une belle question. Tu sais ce qui a lancé Peabenêt sur cette voie ?

— Ça aurait pu être tout et n'importe quoi. Non, attends, c'était un livre. Une impression privée que quelqu'un lui avait envoyée. Je ne me souviens pas s'il le possédait déjà lorsqu'il m'a envoyé à Oak Hill Park, mais en tout cas, je suis sûr que c'était ça qui l'a mis sur la voie des Douves de Camlet. Ça nous a même amenés ici, en fait, à cause de la collection d'Abchurch.

Randolph tapota ses doigts d'une main contre ceux de l'autre.

— À cause de ce livre, donc. Qui l'a écrit ? Qui l'a envoyé ?

— Je ne l'ai pas lu. La couverture était complètement vierge. Le major Peabody avait décrété qu'il lui avait été confié de façon anonyme par un contact mystérieux.

Il leva la main au moment même où Randolph se retourna brusquement, puis continua :

— Il raconte toujours ce genre de choses, même s'il se l'est procuré dans une librairie. Ça fait partie de son imagination. Il prétend qu'il vient d'avoir une illumination de génie, ou que ses motifs ont révélé un secret merveilleux quelconque, et ensuite, je trouve les mots précis dans les âneries qu'il lit. Il cherche désespérément à faire une découverte formidable. D'ailleurs, ça m'a l'air parfaitement injuste que tout ça tombe sur moi et pas sur lui.

— Je ne peux pas être d'accord avec ça. Je préfère les choses comme elles sont, dit Randolph en inclinant la tête. Donc quand tu as affirmé que ce n'était qu'une coïncidence que tu sois tombé sur le chêne de Southcott en flammes... Peut-être l'avait-il lu dans son livre ? Peut-être qu'il t'a envoyé « découvrir » quelque chose que tu allais forcément trouver, ce qui prouverait sa théorie ?

— Je peux simplement t'assurer qu'il m'a envoyé du côté ouest de Oak Hill Park, fit Saul. Et qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre là-bas.

— Non. Si on demande à n'importe qui quel site local est intéressant, si on le demande même au gardien du parc, il t'aurait conseillé l'arbre. Celui qui a pris feu. Enfer et damnation !

Randolph continua son avancée plus rapidement. Saul devait se dépêcher pour tenir le même rythme, piétinant les mauvaises herbes sur son chemin.

— Quelle signification particulière a ce chêne ?

— Je l'ignore. Il était sous la juridiction de tante Clothide. Mais je pense pouvoir affirmer que ce n'était pas bon signe qu'il prenne feu.

— Pas grand-chose n'est un bon signe, répliqua Saul. De quoi as-tu peur ?

— De tout. Pour être plus précis, j'ai peur de rester à jamais piégé ici, dans l'impossibilité de remplir les derniers vestiges de mon devoir envers ma lignée, ma ville et ma nation. Dieu, que je suis inutile. J'aurais dû écouter le ministère des Ombres.

— Ils s'appellent vraiment comme ça ?

— Le département des Affaires spéciales. Je ne pense pas que j'aurais dû les écouter, en fait. Je n'ai pas pu m'empêcher de laisser échapper cette phrase au milieu de mon désarroi. Et donc, tu sais autre chose à propos de ce livre ?

— Il a mentionné l'Église du Temple aussi, répondit Saul à contrecœur. Il avait l'air de traiter de Geoffrey de Mandeville.

Le bruit vint de sous eux et d'autour d'eux à la fois. Il était grave, comme des palpitations. Ça aurait pu être un rire, un cri, ou un appel, car ce n'était pas si fort que ça. Saul pouvait sentir le sol vibrer sous ses pieds.

Il s'éleva autour d'eux et retomba aussitôt, et le vent froid et salé balaya le visage de Saul.

— Quel enfer, dit Randolph.

— C'était quoi, ça ?

— Je ne sais pas, mais il a surgi à l'instant où vous avez prononcé un certain nom, alors ne le refaites plus jamais. Dépêchez-vous.

Saul accéléra la cadence en de longues enjambées. Il ne courait pas pour suivre l'exemple de Randolph, mais il marchait aussi rapidement qu'il le pouvait sans trébucher sur l'herbe rêche. Il éclaboussait la terre sous son pied.

— Ça devient marécageux.

— Mmh.

— Mais c'est impossible, reprit Saul en tentant de garder un ton scolaire. On est le plus au bord possible des marécages.

— Mmh.

— Où est ce foutu château ?

— Bonne question.

Le vent surgit à nouveau, encore plus fort, avec un sifflement semblable au tranchant d'un rasoir. Saul, habitué aux sables volants, couvrit son visage de son bras et tourna la tête. Les cheveux sombres de Randolph s'agitaient

dans le vent, tout comme son manteau. Les deux hommes gardaient le dos courbé.

— Il faut continuer d'avancer, cria Randolph. Vers là où il ne le veut pas.

Saul serra les dents. Le vent était d'un froid glacial à présent, la chaleur anormale du soleil inexistant ayant quitté sa nuque. Le bruit s'éleva à nouveau, et il ne put déterminer si c'étaient des sanglots ou des cris.

Sa cheville se tordit sur une touffe d'herbe. Il trébucha ; Randolph l'attrapa par le bras et le tira vers lui. Saul s'appuya sur lui, ressentant sa chaleur et quelque chose de plus profond. Le visage de l'homme était impassible ; il marmonnait quelque chose, et l'odeur de lierre autour de lui gagnait en intensité.

Du lierre, des choses vertes qui poussaient. Des arbres. Voilà ce qu'il manquait à ce fichu paysage. Il aurait voulu de la terre solide sous ses pieds, des chênes immenses recouverts de lierre, des bouleaux gracieux, des aubépines protectrices ainsi que les sorbiers des oiseaux des Douves de Camlet. Il invoqua cette image dans son esprit ; il vit la lumière du soleil doré et vert qui transperçait les feuilles, il sentit l'eau sur son visage et dans sa gorge. C'était son Angleterre, et non pas ce paysage d'eau tourbe et d'herbes fétides qui au mieux arrivait à tolérer les êtres humains, et avait été brisé car il refusait de se faire apprivoiser. Il s'obligea à penser à des forêts qui s'étendaient sur des kilomètres, au chant des oiseaux, au feuillage épais à travers lequel des yeux brillants l'épiaient.

— J'ignore ce que tu fabriques, mais continue, dit Randolph. Ça nous aide.

Saul ne pensait pas vraiment que cela aidait. Il était si perdu dans ses rêveries qu'il n'avait pas pris le temps de regarder autour de lui. Il ne le fit que maintenant, et s'aperçut que la nuit approchait. Le ciel était d'un gris foncé criblé de lumières rouges et violettes qui ressemblaient plus à un empoisonnement sanguin qu'à un coucher de soleil, et la végétation ne dessinait que de vagues formes sombres.

— Seigneur.

— Concentre-toi ! s'exclama Randolph d'un ton tranchant. Encore plus, et de suite.

Les Douves de Camlet, se répéta Saul. Grâce à ses deux années passées en prison militaire, il était devenu doué pour ce genre de choses. Là-bas, il s'imaginait dans les hautes terres rocailleuses et ensoleillées de son enfance. Il se souvenait, créait et apprenait par cœur ce paysage imaginaire avec une

telle précision qu'il pouvait y retourner à chaque coup dur que la vie lui envoyait. Il recréait la même sensation, mais avec les Douves de Camlet à présent. Il trébuchait dans le vent sifflant, avec le bras musclé de Randolph qui le soutenait, en s'imaginant la forêt infinie, la lumière du soleil, l'eau fraîche qui éclaboussait sa peau. Il voyait les visages au milieu des feuilles, il sentait l'odeur douce du paillis millénaire sous ses pieds. Il apercevait les chiffons colorés accrochés sur l'arbre à loques, il entendait le rire d'une femme, qui se volatilisa aussi rapidement qu'il retentit. Il ne laissait pas l'eau bourbeuse glaciale qui trempait ses pieds à travers ses chaussures l'arrêter, ni la violence du vent. À la place, il laissa le son qui vibrait dans sa tête, plus un rugissement qu'autre chose, traverser brièvement son esprit pour repartir au loin.

Randolph le tira par le bras.

— Par ici.

Là-bas se trouvait❖ Oh, Ciel, juste un groupe d'arbres. De vrais arbres. Les deux hommes se précipitèrent alors, trébuchèrent plusieurs fois, se soutenant l'un l'autre comme s'ils parodiaient grotesquement une course à trois jambes d'enfants. Ils partirent en direction des arbres tant qu'ils pouvaient encore les apercevoir dans le ciel de plus en plus sombre balayé par le vent. Saul se précipitait à grandes enjambées, jusqu'à ce qu'enfin son pied ne rencontre plus le sol. Il trébucha et s'écroula en avant, éclaboussant les alentours, et tomba face contre terre, son bras arraché de l'étreinte de Randolph.

L'impact de la terre accidentée et des herbes acérées ainsi que le choc d'être subitement trempé lui coupèrent la respiration. Il se releva avec difficulté, avec ses bras immergés dans de l'eau glaciale jusqu'aux coudes, et quelque chose lui saisit le pied.

C'est une main ! fut sa première pensée instinctive, puis *Ce sont des herbes, juste des herbes, calme-toi.* Il se débattit de toutes ses forces, se mettant même à genoux, mais il n'arrivait pas à se libérer de ce qui le retenait. Il se retourna, pivota la tête, et le vit.

— *Randolph !* hurla-t-il.

Désespéré, il rouait de coups de pied la chose humanoïde couverte de loques, imbibée d'eau turbide et infestée de mauvaises herbes. Elle émergea des marais comme une excroissance malgracieuse, ses bras bien trop allongés se finissaient par un enchevêtrement de doigts noueux irréguliers et tordus qui lui agrippaient le pied. La puanteur de quelque chose qui avait

pourri au fond d'un étang l'entourait, et des rires dépourvus de joie retentissaient autour de lui tandis que la chose le traînait inexorablement dans les profondeurs du marais.

Quelque chose l'agrippa par le col et le tira avec une force saisissante pour le libérer de la prise de la chose. La créature des marais hurla de rage, sa bouche béante révélant des rangées de dents acérées comme des aiguilles qui scintillaient dans l'obscurité, le tout semblable au fouillis de la gueule d'une anguille. Elle s'élança en avant, mais Randolph, qui tenait la veste de Saul par-derrière, posa un genou et sa main libre à terre et cria :

— *Forthlaede !*

Du lierre jaillit de la bouche, des yeux et des oreilles de la chose, des vrilles de nature s'enroulèrent autour d'elle et l'étranglèrent, l'odeur de végétation étouffant celle de la pourriture des marécages. La créature lâcha le pied de Saul pour se gratter de partout, essayant vainement de contenir l'herbe qui bourgeonnait de tous ses orifices. Au milieu de tout ce chaos, Saul se fit hisser sur ses pieds.

— Cours, ordonna Randolph fermement en lui attrapant la main.

Ils foncèrent en trébuchant, à bout de souffle. Randolph criait quelque chose dans un langage étrange qui n'était ni de l'anglais ni du latin, d'après Saul, et la terre devint plus ferme, moins boueuse sous ses pieds, puis ils se déplacèrent sur de l'herbe, le groupe sombre d'arbres juste devant eux. Les jambes de Saul, dans son pantalon détrempé, lui donnaient l'impression de se déplacer comme s'il portait une armure. C'était comme quand il courait dans un cauchemar, chaque pas trop difficile à effectuer, trop long. Mais Randolph le traînait derrière lui de sorte que même si Saul tombait plus qu'il ne courait, il restait debout, et tous deux se précipitèrent sur le flanc d'une pente herbeuse, arrivèrent à son sommet et s'écroulèrent aussitôt, hors d'haleine.

— Qu'est-ce que  haleta Saul péniblement. Quoi ?

— Des grendels des marais, expliqua Randolph. Des hommes sauvages bourbeux. Un monstre des marécages. Est-ce qu'il t'a entaillé la peau ?

Saul peina à relever le bord de son pantalon et tâtonna la peau mouillée de sa jambe.

— Je ne crois pas.

— Tant mieux. Doux Jésus, souffla Randolph en se redressant en position assise, les coudes sur les genoux. En voilà une aventure particulièrement inopportune.

— Sommes-nous au château ?

— Dans sa forme actuelle, oui. Je trouve que nous sommes plus en sécurité ici, si ça peut te rassurer.

Saul observa les alentours, mais ne pouvait discerner que quelques formes obscures, et aucun bâtiment. S'ils se trouvaient au site du château, soit il n'avait pas encore été bâti, soit il était tombé en ruine depuis longtemps. Il n'existait aucun endroit où se mettre à l'abri du froid. Des frissons intenses lui parcouraient le corps.

— Tu dois avoir terriblement froid, fit remarquer Randolph. Nous voilà dans un sacré pétrin. Allez, déshabille-toi. Je te laisse emprunter mon manteau. Bon sang, écoute-moi. Je n'aime pas te savoir recouvert de cette eau.

Saul s'extirpa de son manteau, de son gilet de costume, de sa chemise qui était mouillée jusqu'au torse, et de son maillot de corps, laissant tomber les vêtements trempés et encombrants au sol. À côté de lui, Randolph faisait de même.

— Hum...

— Il faut que tu sèches. Allez.

Saul enleva ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon, puis enfin ses dessous. Randolph lui fourra quelque chose dans la main.

— Utilise-le comme une serviette.

Cela semblait être son maillot de corps, encore tiède grâce à la chaleur corporelle de Randolph. Saul se frotta tout le corps avec, de ses bras et ses jambes jusqu'aux cheveux. Il distinguait à peine Randolph dans la pénombre, tandis que les dernières lueurs du crépuscule s'estompaient bien trop rapidement à son goût.

— Tiens.

Randolph lui tendit son manteau chaud et sec. Saul l'enfila, frissonnant du froid et de reconnaissance, pendant que l'autre homme ramassait les vêtements par terre et commençait à les essorer.

— Mets-toi à l'abri, sous le... terrassement, je crois ? Bref, quelque part à l'abri du vent. Je vais vérifier si je peux faire quoi que ce soit ici.

Saul tituba vers l'endroit où le sol s'élevait et s'assit, sentant l'herbe rugueuse et froide sous ses fesses et jambes nues. Il enveloppa ses genoux de ses bras tout en écoutant le bruit des mouvements de Randolph. Aucune étoile ni lune ne brillait dans le ciel, aucun feu ou fenêtre n'éclairait le paysage. Il n'existait aucun signe d'existence récente ou ancienne dans cette

plaine sinistre et marécageuse. Tout à coup, il ne pouvait plus rien voir, malgré tous ses efforts. Il faisait aussi sombre que dans une cellule souterraine.

Il planta ses ongles dans les paumes de ses mains. Cette mésaventure était déjà éprouvante pour les deux hommes sans qu'il en fasse tout un plat, mais tout l'effrayait jusqu'à le rendre malade : ses souvenirs, la réalité et l'inconnu effroyable se mélangeaient dans son esprit. Il souhaitait un quelconque réconfort, une connexion, ou encore un autre être humain avec lui dans cet abîme.

Il se souvint subitement qu'il n'avait qu'à demander. Il s'humidifia les lèvres.

— Randolph ?

— Je suis là.

Rien n'avait l'air de le chambouler. Saul avait toujours détesté le flegme de la classe supérieure, comme si se montrer inhumain avait de quoi les rendre fiers, mais il s'accrochait désespérément au calme dans la voix de Randolph comme si toute sa vie en dépendait.

— Tout va bien ?

— Je, euh... Je n'arrive pas à te voir, dit Saul d'une voix qui lui paraissait terriblement fluette et enfantine.

— Eh bien, moi, je peux voir, et très bien, même. Ne t'inquiète pas, je suis là.

— Quoi ? lança Saul en saisissant immédiatement la distraction. Comment peux-tu voir quoi que ce soit ? Même en enfer il ne fait pas aussi sombre !

— Imagine-moi en train de hausser les épaules. Je t'assure que je peux voir dans le noir.

Bien sûr qu'il le pouvait. C'était typique de Randolph, ce qui rappela à Saul que, dans des circonstances plus raisonnables, il aurait dû d'abord poser une autre question.

— Que diable as-tu fait à cette chose ? Avec les plantes ?

— Ce n'était qu'un petit tour.

— J'ai entendu ce que tu as dit. Ce n'était pas comme les autres mots d'avant. C'était quel langage ?

— Un langage très ancien. Comment te sens-tu ?

— Tu ne vas pas me répondre, n'est-ce pas ? Je me porte mieux depuis que je n'ai plus de grendel des marais en train d'essayer de me noyer. Je

crois que tu m'as sauvé la vie.

— De rien, répondit Randolph d'un ton absent. Tu as de quoi être fier avec ce que tu as accompli juste avant. C'était ça que tu as fait avec les Abchurch, quand les lumières se sont éteintes ?

— Plus ou moins. En fait, je ne suis pas vraiment sûr de ce que j'ai fait. Je me suis juste imaginé aux Doves de Camlet.

— L'imagination est quelque chose de merveilleux, surtout quand nous nous trouvons hors des sentiers battus comme maintenant.

— Oui. En effet, fit Saul en déglutissant. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Le léger bruissement d'un mouvement se fit entendre dans la nuit, puis il sentit Randolph s'asseoir à côté de lui, avec sa chaleur et son odeur de lierre autour de lui. Il posa son bras sur les épaules de Saul pour l'attirer vers lui.

— On survit jusqu'au lever du soleil, mon ami, peu importe ce que la nuit nous réserve, et on rentre chez nous.

— C'est aussi simple que ça ?

— Peut-être que ce n'est pas le plan le plus élaboré, mais il n'y a que ça qui me vient à l'esprit. Ça ne te va pas... ?

— Si, ça me va.

— Très bien alors.

Le bras de Randolph se resserra autour de lui. Saul laissa échapper un grand soupir, et se permit de se blottir contre lui, de rester dans son étreinte.

— Et en attendant, on n'a plus qu'à passer le temps, finit Randolph.

Chapitre huit

De tous les scénarios possibles dans lesquels on pouvait rester allongé contre une berge herbue avec un bel homme à moitié nu dans les bras, c'était peut-être le moins satisfaisant qu'il pouvait imaginer, songea Randolph.

Saul était complètement congelé, puait les herbes pourries des marais, en plus d'être terrifié. Mais il était courageux aussi, d'une bravoure sans égale. Randolph ne pouvait imaginer comment il avait pu surmonter ces derniers jours, même s'il ne savait pas techniquement combien de temps s'était écoulé, depuis que sa vie avait basculé dans un chaos surnaturel. Mais il avait déjà percé à jour le cœur de l'homme. Un cœur de chêne, comme le disait la chanson, prêt à endurer tout ce qui pourrait l'assaillir.

De façon morale, au moins. Saul n'était pas équipé pour repousser des hordes de cauchemars venues des profondeurs, et d'ailleurs, il ne devrait pas. C'était le rôle de Randolph.

Il observa ce qui se trouvait autour de lui. Aux yeux de quelqu'un de normal, l'enceinte du château se limitait à quelques murs en ruine bâtis sur un morceau de terre surélevé rectangulaire. Les bords s'élevaient un peu là où se tenaient les fondations des défenses, puis plongeaient jusqu'aux vestiges de douves. Il n'avait jamais été achevé.

Randolph voyait les choses différemment. Il distinguait les hautes palissades en bois qui montaient la garde face à l'extérieur, avec l'étendue de grandes douves situées derrière, les bâtiments en pierre qui le surplombaient. Le tout était comme recouvert d'une couche translucide de peinture argentée semblable au clair de lune : c'était la représentation arachnéenne de ce qui existait avant ou ce qui aurait pu exister.

Ils seraient probablement en sécurité ici. Le monstre dont la légende hantait ces marais avait été blessé grièvement sur ces terres, ce qui ne pourrait jamais être oublié.

Il avait reçu une blessure mortelle, puis avait été ramené à l'Église du Temple pour être pendu comme un porc. Randolph pourrait parier qu'il avait été piégé de cette manière pour faire en sorte que l'âme corrompue du Maître de Londres soit éternellement asservie pour le bien de la ville. Généralement, il n'approuvait pas ce genre de pratiques, mais de

Mandeville le méritait clairement. Cet homme épouvantable avait aussi été le Veilleur de la Tour, ce qui l'avait bien trop rapproché d'une autre protection cruciale. Randolph ne l'appréciait pas du tout, sauf pour le fait que grâce à tout cela, il se retrouvait juste à côté de Saul, presque nu, qui respirait doucement.

Il le détailla. Il ne devrait pas, mais il ne pouvait pas s'en empêcher, et il vit Saul entouré d'un halo légèrement argenté, comme si sa peau était lumineuse. Randolph pouvait discerner toutes les toiles d'araignées et autres résidus qui couvraient son manteau, mais seul l'homme qui le portait l'intéressait. Avec ses jambes élancées, ses yeux sombres et sa peau nue, il rayonnait.

— J'ai l'impression que tu m' observes, fit remarquer Saul.

— C'est le cas.

— Pour quelle raison ?

— Tu mérites que l'on te regarde.

Saul émit un très léger rire.

— Quelle approbation retentissante. La nuit, tous les chats sont gris.

— Je peux voir dans le noir, lui rappela Randolph.

Un petit silence remplit l'air.

— Ça me met dans une position plutôt désavantageuse, non ?

— Seulement si je comptais en profiter.

Pour être tout à fait honnête, il aurait vraiment aimé le faire.

— Tu vas bien ? reprit-il.

— Je *crois*, répondit Saul sérieusement, comme s'il évaluait l'état d'un artefact ancien. Je suis complètement confus, plutôt effrayé, et en plus, je dois désespérément m'appuyer sur toi, mais... Pour tout dire, tu es quelqu'un de bien sur qui on peut compter.

— Je fais de mon mieux, rétorqua Randolph. Disons que je ne laisserai jamais quelque chose te faire du mal si je peux l'éviter.

— J'en suis persuadé. Merci.

Après tout ce que Saul avait enduré durant la guerre, toutes ces années passées à se remettre tant bien que mal debout, cela ne devait pas être plaisant du tout de se retrouver à nouveau impuissant. Il n'y avait plus grand-chose à faire pour l'éviter désormais, même si Randolph était résolu à se venger en enfonçant quelques clous en plus dans le cercueil du responsable derrière cette charade quand il en aurait pris le contrôle.

— Si je peux me le permettre, commença Saul, pourquoi est-ce que le château est un endroit sûr ? C'est que, de ce que j'ai vu, aucun mur ne nous protège.

— C'est là où notre vieil ami du douzième siècle a perdu sa dernière bataille. Je me suis dit que si cela s'était vraiment produit, alors ces vestiges lui feraient barrage.

— Et est-ce qu'on est toujours, euh, à l'est du soleil et à l'ouest de la lune ? Ce que j'essaye de demander, c'est, est-ce que je vais me trouver les fesses à l'air sur les vestiges de Burwell Castle, avec une antiquaire me rouant de coups de parasol ?

— Je ne peux que prier pour que cela se concrétise. Parce que premièrement, cela signifierait que nous sommes de retour chez nous, et deuxièmement, je paierais pour assister à un tel spectacle.

— Oui, c'est vrai que vous avez une certaine réputation, vous les étudiants d'écoles privées distinguées.

Randolph rit à gorge déployée, la tête en arrière. Saul tremblait silencieusement dans son étreinte, riant à son tour, ce qui le ravit malgré lui.

— N'importe quoi. Où as-tu étudié ?

— Au lycée du coin, puis je suis allé à St. John's, à Oxford. Et toi ?

— D'abord à Eton, puis à St. John's à Cambridge.

— Ha. Deux hommes de St. John's.

— Ce n'est pas la seule chose qu'on possède en commun, déclara Randolph. Je me trouve dans une situation assez peu enviable. Je peux voir dans le noir, et je possède bien d'autres talents que tu n'as pas, et même si j'ignore complètement ce qu'il se passe en ce moment, je suis plutôt habitué à ce genre de choses. Cependant, tu es actuellement dans une situation de dépendance.

— Et donc ?

Randolph prit une grande inspiration, et reprit :

— Et donc, il serait parfaitement odieux de ma part de te suggérer toutes les choses qui m'ont traversé l'esprit depuis plus ou moins notre première rencontre.

— *Odieux* est un bien grand mot, rétorqua Saul. *Indigne d'un gentleman*, serait peut-être plus approprié. Quelles sont les choses en question ?

— *Odieux* est le bon mot, trancha Randolph fermement. Je te promets que j'accepterai de me faire rejeter avec grâce, cela va sans rien dire, mais nous savons tous deux que les hommes ne sont que des menteurs. Ah ? un grand

nombre de choses, mais bon Dieu, qu'est-ce que j'aimerais déceler les endroits qui te font gémir. À mes yeux, tu as tout à fait l'air d'un homme à qui on devrait prodiguer de l'attention, et ce avec la bouche, certainement.

— Si je pensais ne pas pouvoir te faire confiance, je l'aurais déjà décidé il y a bien longtemps, en me fiant à ta tendance aux entrées et sorties dramatiques et inexplicables, ainsi qu'à ta fâcheuse habitude de ne jamais répondre à mes questions. Si je devais te répondre, je dirais le creux de mes genoux et de mes coudes, aussi improbable que ça puisse paraître, et bien sûr les autres endroits usuels. Néanmoins, je te conseille de remettre ça à quand j'aurai pu prendre un bain.

— D'habitude, je peux me contenter de tout, mais c'est vrai que je n'aime pas l'idée d'avoir quoi que ce soit appartenant à cet endroit dans ma bouche. Ou la tienne.

— Ne t'inquiète pas, rétorqua Saul. Je suis sûr qu'on peut se débrouiller.

Randolph ferma les yeux. Il désirait Saul, mais il avait déjà désiré un grand nombre d'hommes dans sa vie. Il n'avait jamais ressenti de telles choses auparavant : il ne s'était jamais soucié de comment demander une telle chose, comme s'il avait une raison pressante de faire les choses correctement.

— Et si j'étais suffisamment odieux pour te faire des avances maintenant ?

— Si tu peux vraiment voir dans le noir, je présume que tu dois voir que j'attends que tu m'embrasses. Je le ferais moi-même, si je n'avais pas besoin de deviner où ton visage se trouve.

— Il est juste ici, indiqua Randolph en se tournant vers lui.

Saul brillait d'une lueur argentée, ses lèvres légèrement entrouvertes. Il ne semblait pas apeuré. Randolph posa sa bouche sur la sienne, la sentant l'accueillir. Les lèvres de Saul étaient chaudes, sa langue ondulait délicatement, et sa peau était parfaitement bien rasée, comme si le temps s'était arrêté depuis ce matin, ce qui était effectivement le cas. Il se déplaça sur lui-même gauchement, aveuglément, pourrait-on dire, car il ne fallait pas oublier qu'il ne voyait rien, et Randolph suivit son mouvement, de sorte qu'ils se retrouvèrent face à face, corps contre corps, leurs souffles mêlés. Saul promena ses mains vers le haut, jusqu'à les enfouir dans les cheveux de Randolph, tandis que ce dernier laissa la sienne se glisser vers le bas pour se faufiler dans son manteau. Pendant un instant, il avait oublié que Saul était encore nu dessous. S'il devait se fier à l'inspiration soudaine de

celui-ci, il était tout aussi choqué que lui du contact de ses doigts sur sa peau à découvert.

Randolph s'arrêta, laissant ses mains reposer juste au-dessus de son corps. Saul hocha la tête tandis qu'ils s'embrassaient, ses propres mains glissant sur le lin de la chemise de Randolph, tirant l'endroit où elle était coincée dans son pantalon.

Cela lui semblait tout à fait équitable. Randolph laissa aussi ses mains vagabonder pendant leur baiser, savourant les doux mouvements de la bouche de Saul, découvrant la forme de ses omoplates, les creux dans sa colonne vertébrale, et le toucher prudent et méthodique de ses doigts tandis que Saul ouvrait un à un les boutons de la chemise de Randolph. Il sépara les deux pans du vêtement, poussa le tissu le long de ses bras, puis ses mains remontèrent pour se poser juste sur ses épaules.

Les doigts de Saul se raidirent soudainement. Il brisa leur baiser, et Randolph dut serrer la mâchoire pour ne pas reculer brusquement à cause de ce toucher. Les pouces de l'autre homme pressaient contre ses cicatrices sous ses clavicules tandis que le bout de ses doigts touchait les marques sur son dos.

— Randolph, dit Saul. Qu'est-ce que c'est ?

— Des cicatrices.

— Des cicatrices assorties, des deux côtés, devant et derrière ?

— En effet.

— *Randolph.*

— Je peux t'assurer que tu n'as pas envie de connaître l'histoire derrière, fit Randolph. Ça ne va pas améliorer l'ambiance.

— Éviter la question ne le fera pas non plus. Pourquoi as-tu ? C'est comme si quelque chose était passé à travers, remarqua-t-il d'une voix complètement ébahie. Elles sont parfaitement alignées.

— C'étaient des crochets.

— Des crochets, répéta Saul.

— Je garde en moi des mots que l'esprit humain n'est pas capable de contenir. Je peux voir dans le noir. Je peux imposer des ordres, dans une certaine mesure. Ce genre de pouvoir demande un prix, que j'ai payé de cette façon.

— Des crochets, répéta encore Saul. Mais ?

— Pendant neuf jours et neuf nuits, on m'a suspendu à un arbre à l'aide de crochets qui me transperçaient les épaules de part en part. Si tu en déduis

que l'expérience n'était pas très plaisante, tu as bien raison.

Saul bougea ses mains de sorte qu'elles enveloppent ses joues.

— Mon Dieu. Randolph. Qui t'a fait ça ?

— Moi, bien sûr. Ou plutôt mon père, mais jamais ça ne se serait produit sans que je coopère. J'étais né dans ce but.

— Du grand n'importe quoi, répliqua Saul. C'est complètement monstrueux. C'est ton propre père.

Randolph essaya de ne pas y penser. Le vieux fer qui le transperçait, le regard sévère de son père, la douleur. Ses propres supplications désespérées qui étaient venues bien trop tardivement, suppliant que le calvaire s'achève. Il s'était dit que son père n'avait pas imploré quand cela avait été son tour, mais Randolph s'était toujours demandé si c'était le cas, tout comme il s'était demandé si le manque d'affection glacial de son père avait été en partie dû au fait qu'il avait conscience de ce qu'il aurait à infliger à son fils.

— C'est le rôle de ma famille, répéta-t-il. Il se transmet de père en fils, ou bien parfois de grand-père à neveu. C'est un mal pour un bien. Sans ça, les mots seraient perdus à jamais.

— Et toi ? demanda Saul. Est-ce que tu vas mettre au monde un enfant pour le suspendre à un arbre avec des crochets ?

— Oui, répondit Randolph, les mots comme à nu dans l'obscurité. Tu sais, j'aurais dû épouser ma cousine, Theresa. Ça n'aurait été qu'une supercherie, bien sûr, et pas seulement de mon côté. Après tout, elle n'avait pas envie de rester avec le même homme pour juste une soirée, et encore moins pour la vie. Notre famille n'est pas vraiment romantique. Mais elle était mon amie la plus chère. D'une façon ou d'une autre, notre alliance aurait fonctionné. Mais elle est morte pendant la deuxième Grande Invocation, des cris sortant de sa gorge remplie de sang et de morceaux de verre, et je n'étais pas à ses côtés.

Les mains de Saul, qui reposaient toujours sur ses épaules, resserrèrent leur emprise, et Randolph se sentit tiré en avant, droit dans des bras chaleureux. Il résista un instant, puis céda, forçant ses muscles rigides à se détendre de leur propre volonté.

— Je suis tellement désolé.

— Moi aussi, dit Randolph. Je suis désolé qu'elle soit morte, et que je ne puisse pas m'acquitter de son travail, et que je sois sur le point d'échouer parce que je ne peux pas. L'idée d'avoir un enfant, de devoir lui faire subir de telles choses, de lui expliquer... Non, je ne peux pas.

— Bien sûr que tu ne peux pas.

La respiration de Saul était chaude contre son crâne, et son toucher était si réconfortant.

— Bon Dieu, c'est parfaitement épouvantable. Est-ce que ça doit vraiment tomber sur un Glyde ? Tu peux forcément trouver au moins un adulte volontaire, sans devoir produire un humain à ces fins ?

— Oh, bien sûr. Il suffit de trouver quelqu'un à qui on fait suffisamment confiance pour lui accorder de tels pouvoirs et responsabilités, qui n'a jamais été éduqué pour, mais qui peut tout de même réussir à encaisser le choc. Et de confier un devoir qui a toujours été la seule responsabilité de ma famille depuis vingt-trois générations.

— Je présume que c'est important, dit Saul d'un ton qui présumait le contraire.

— C'était assez important pour que mon père me plante des crochets dans les épaules, et pour que je l'aie laissé faire. C'était impensable de le refuser. Puis, tout le monde est mort, et maintenant je ne sais plus du tout ce qui importe.

— Non, fit Saul en lui caressant l'oreille de ses lèvres. Pauvre de toi.

— Je n'ai pas besoin de compassion.

— Comment peux-tu en être sûr ? En as-tu déjà reçu ?

— Pas tant que ça, pouffa faiblement Randolph. Les autres attendent beaucoup de ma famille.

Les mains de Saul se glissèrent jusqu'à son visage, chaudes et fermes.

— J'attends énormément de toi, répliqua-t-il en se rapprochant pour l'embrasser.

Randolph lui rendit le baiser avec fougue. Dans l'obscurité, ils s'embrassèrent dans un silence empreint d'urgence, avec des étincelles argentées qui brillaient dans le champ de vision de Randolph. Leurs lèvres et leurs langues apportaient le plus de réconfort possible dans cet écho de besoin en temps de guerre. Randolph ne connaissait ce sentiment que trop bien, le désir désespéré de chaleur et de connexion devant des événements trop grands et épouvantables pour être appréhendés. Il ne doutait pas une seconde que Saul le connaissait aussi.

Cependant, ils ne se mordaient pas furieusement comme lors d'une relation charnelle en guerre. Ce n'était pas dans la nature de Saul, et ce n'était pas ce que Randolph désirait de lui. Ils restaient simplement ensemble dans la nuit, mains contre peau.

Randolph était allongé sur son dos, avec Saul qui le surplombait. Le premier aurait aimé mieux pouvoir observer l'autre, avec sa vision naturelle, mais au moins, il pouvait le toucher. Avec ses mains, il effleura le derrière ferme de Saul, tandis que ce dernier se pressait contre lui. Leurs entrejambes s'entremêlaient, engorgés de désir, seules quelques couches de tissu les séparant. Il voulait caresser Saul, le faire gémir et frémir sous lui, il voulait admirer son visage quand il atteignait l'orgasme. Il devrait être l'un de ces hommes à l'expression tourmentée quand il jouissait, pensa Randolph, et cette idée le poussa à griffer le dos de Saul.

— Mon Dieu, gémit ce dernier contre sa bouche. J'aimerais tellement pouvoir te voir. J'aimerais pouvoir voir dans le noir. Ne me lâche pas.

— Tu vas bien ?

— Non, fit-il en tâtonnant la ceinture de Randolph, coincée entre les deux corps. Non, je ne vais pas bien du tout. Je ne peux rien voir. Je ne sais pas où nous sommes, et j'ai l'impression que c'est la fin du monde.

Il ouvrit un bouton et glissa sa main dans le pantalon de Randolph. Ses doigts rencontrèrent le pénis dur de ce dernier avec maladresse, ce qui le fit quand même gémir de surprise.

— *La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme*, reprit Saul. J'essaye de ne pas y penser. Pour l'amour du ciel, distrais-moi.

Randolph souleva ses hanches pour pouvoir retirer son caleçon. Saul en profita pour le tirer vers lui, et tous deux roulèrent sur eux-mêmes. Saul atterrit sur le dos dans l'herbe, à un endroit où il pourrait au moins sentir la terre ferme sous lui, et Randolph se trouvait penché au-dessus de lui, collé, désirant toucher tout le corps de l'homme à la fois. Il pressa sa bouche contre la nuque de Saul, lécha et mordilla l'endroit où lui-même était le plus sensible. Une fine chaîne qui maintenait un bibelot quelconque s'enroulait autour du cou de Saul. Il embrassa la peau tout autour, jusqu'à ce que Saul se torde sous lui en gémissant.

— De quel genre de distraction aurais-tu besoin ? demanda enfin Randolph.

— Que dirais-tu du péché de Sodome ? lança Saul avec l'ombre argentée d'un sourire dans l'obscurité, et cet effort de bravoure pinça la poitrine de Randolph.

— Mon cher, je ne saurais dire si ton exégèse biblique est exécrable, ou bien remarquable.

— Quoi ?

— Le péché de Sodome était l'arrogance. Je dois admettre qu'il me va comme un gant. Mais si c'est de sexe que tu as envie, ça me va aussi.

— Tu es vraiment l'homme le plus exaspérant que❖ Bon, d'accord. Fais-moi l'amour avec arrogance.

Randolph ne se sentait pas arrogant à cet instant ; au contraire, jamais il ne s'était senti aussi humble de sa vie. Saul était courageux, beau, et méritait bien mieux que du sexe rudimentaire dans l'herbe, mais c'était la seule chose qu'il souhaitait, et la seule chose que Randolph avait à offrir.

Il se débarrassa de ses chaussures et de ses vêtements sans se dégager de sa position au-dessus de Saul, et laissa vagabonder sa main sur la poitrine de l'autre et jusqu'à sa bouche. Saul attrapa son doigt avec les lèvres, serrant le plus possible, et le suçait avec sa langue qui l'entourait pour le mouiller soigneusement.

— Je veux goûter à ton sexe, fit Randolph d'une voix rauque. Ce qui, comme on l'a déjà fait remarquer, serait une mauvaise idée tant que tu ne t'es pas lavé, mais si tu pouvais l'ajouter sur ma note pour plus tard❖

Saul émit un bruit pour signaler son accord, tout en exerçant plus de pression sur son doigt. Cela aurait pu être tout aussi bien son pénis, car la sensation était affreusement érotique. Randolph éloigna sa main avec réticence, cracha dans sa paume pour ajouter plus de lubrification et la bougea pour la placer entre les jambes de Saul. Il vit sa bouche s'ouvrir, sentit son corps trembler, et l'entendit haleter doucement...

Un cri fit soudainement irruption derrière eux. C'était un hurlement humide, vibrant de glaire, et une vague de puanteur des marais déferla sur eux comme de l'ancienne pourriture mouillée, suivie d'un chœur de rugissements qui fit écho autour d'eux.

— Mince ! cria Saul.

Il convulsa sous Randolph tandis que ce dernier se démenait pour se relever.

— Randolph !

— Je suis là, le rassura ce dernier en lui attrapant la main. Je te tiens. Je peux te voir.

— Qu'est-ce que tu peux voir d'autre ?

— Je vais me lever. Reste où tu es.

Randolph se remit sur pied et observa autour de lui. Le château fantomatique brillait toujours d'une lueur argentée, cependant, des formes

obscurcs aux doigts griffus s'élevaient contre ses murs, des mauvaises herbes se hérissant de leurs corps, leurs bouches armées de crocs acérés. Elles les cernaient.

— Merde.

— Je t'interdis d'éviter de me décrire ce qu'il y a, fit Saul entre ses dents.

— Il y a environ cinq cents grendels des marais contre les murs. J'ignore si les défenses vont tenir. Je pense que non.

— Maintenant que j'y réfléchis à deux fois, je me dis que j'aurais mieux fait de ne rien demander, lança Saul en se levant à son tour, les poings serrés et seulement vêtu d'un manteau. On peut se battre contre eux ?

— Bien sûr que oui.

— Mais est-ce qu'on peut gagner ?

Un autre hurlement retentit, suivi d'un bruit assourdissant. Randolph jeta un œil aux murs argentés du château et aperçut les marques, une longue pression de griffes sur la surface, et une tache couleur nuit qui suggérait qu'une créature avait réussi à le transpercer. Il s'aperçut que la marque se transformait doucement mais sûrement en déchirure.

— Je ne peux pas te le promettre.

Saul releva la tête, le menton vers le haut. Nu, sans défense, sans vision, il ne cédaît toujours pas.

— D'accord. Eh bien, je te suis.

— Je n'avais pas fini, le coupa Randolph. Je ne peux pas te promettre une victoire, mais je compte quand même l'arracher. J'ai un mot à dire à ces grendels des marais et à l'esprit d'un certain lunatique mort il y a des années qui est peut-être celui qui les contrôle. J'ai un mot à dire à celui qui a provoqué ça, et à toutes les forces qui nous piègent ici contre notre volonté. *Ma* volonté.

Il haussa sa voix pour continuer :

— Je suis le Gardien des Mots de Völund, le Protecteur des Doutes de Camlet, ainsi qu'un Homme vert. Je suis Randolph Glyde, et je dis *leoht* !

La lumière explosa en même temps que son cri, se propageant comme un coup de tonnerre silencieux, comme une vague de rayons de soleil vert et jaune. De la vie jaillissait enfin dans ces terres mortes. Elle éclairait le château, transformait les murs argentés fantomatiques en pierres solides, repoussait les hommes-choses des marais dans une cacophonie de glapissements et de rugissements. Randolph eut à peine le temps

d'apercevoir Saul en train de le fixer, le visage figé par la stupeur et la terreur, avant qu'il ne recouvre son expression habituelle.

— Randolph ? murmura Saul. Ça n'a pas marché ?

Il lui attrapa la main.

— Ce genre de lumière est un don. Si tu veux qu'elle persiste, on va devoir se l'approprier.

— Hum, dit Saul d'une voix tremblante. Je peux voir quelque chose, je crois. Comme de l'argent.

Cela aurait étonné Randolph qu'il n'y parvienne pas. Les murs du château flamboyaient à cause du pouvoir qu'il avait invoqué, ils les surplombaient avec prestance.

— Ce n'est pas un problème.

— Et qu'en est-il d'elle ? reprit Saul d'une voix rauque.

Randolph se retourna précipitamment et vit ce dont il parlait. La silhouette d'une femme s'approchait. Elle semblait tissée d'argent et d'ombre, avec un sourire aux lèvres et des yeux chaleureux, ses cheveux coupés pour aller à la guerre.

— *Theresa* ?

— Randolph, répondit-elle, ou du moins ses lèvres bougèrent et un chuchotement s'éleva autour de lui. Mon cher. Protecteur, tiens donc.

— Je devais le faire. Il n'y a personne d'autre qui le peut maintenant. Je suis désolé.

La silhouette de Theresa ondulait comme une écharpe de soie dans le vent.

— Tu n'es pas le Protecteur.

— Je sais, dit Randolph avec désespoir.

Elle disparaissait déjà, bien trop vite à son goût, ses yeux n'étaient plus que des trous dans la nuit.

— Reste avec moi, Tee.

— Ils arrivent, lui indiqua Saul à côté. Randolph ? Je peux les entendre. Les choses *arrivent*.

— Ran...

Theresa n'était plus qu'un murmure dans l'air, son corps se dissipait.

— *Leoht*.

Il adressa ce mot à Theresa en ignorant les créatures qui griffaient les murs. Une vague de lumière s'abattit sur elle et la transforma en quelque chose de concret.

— Parle-moi !

— Tu n'es pas le Protecteur, lui répéta-t-elle.

— Je sais, bon sang ! Dis-moi comment je pourrais le devenir !

Theresa secoua la tête.

— Pas avec les mots. Tu ne peux pas tous les garder. Essayer serait de l'arrogance.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Randolph pouvait ressentir une pression en dehors des murs. Elle ne provenait pas seulement des créatures, c'était une force qui s'élevait dans l'air, malfaisante, enragée, fort ancienne et blessée. Il avait une idée de qui cela pouvait être, ou avait été.

— Est-ce que quelqu'un pourrait prendre la relève ?

Theresa se tourna vers Saul.

— Non, protesta Randolph. *Non*. Tu ne peux pas.

— C'est *toi*, qui ne peux pas.

Theresa s'adressait à lui, mais son regard d'argent s'était posé sur Saul.

— Le voile est trop fin. Les défenses tombent. Les Doves ont besoin d'un Protecteur. Il a bu l'eau.

— Pas lui, s'écria Randolph. S'il te plaît, tout sauf lui.

— Soldat ?

Elle leva son bras, pour pointer Saul du doigt dans une imitation délibérée du poster célèbre, et lui dit :

— *Your country needs you*².

Saul ne ressemblait en rien à un soldat, nu sous le manteau de Randolph, mais il se tenait bien droit.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Attends, les interrompit Randolph. Au moins, il devrait comprendre...

— On n'a pas le luxe d'attendre, ni de choisir. Ai-je votre permission ? demanda-t-elle à Saul.

Ce dernier lança un regard à Randolph avant de le reposer sur Theresa.

— Oui, madame.

Theresa sourit, de son fameux sourire espiègle qui avait tant manqué à Randolph. Elle était un fantôme argenté translucide, et son sourire était resté tel qu'il le connaissait. Elle prit le visage de Saul dans ses mains, flotta vers lui, et l'embrassa. Il émit un seul bruit surpris.

— *Leoht*, cria Randolph de façon sauvage.

Il gardait ses pieds bien ancrés au sol, les genoux immobiles. Ses épaules le lançaient d'une vieille douleur familière tandis qu'il invoquait la lumière sans discontinuer, de sorte qu'elle ne faiblissait presque pas entre chaque vague.

— *Leoht.*

Theresa était quasiment tangible devant lui, son visage et ses mains presque réels. Sa bouche était plaquée contre celle de Saul. Elle l'embrassait, ou lui insufflait quelque chose, et la vision occulte de Randolph lui permettait de discerner les vrilles de lierre qui sortaient de ses oreilles, de ses yeux, de sa bouche et de ses doigts, pour s'introduire dans Saul.

Si Saul ne hurlait pas, c'était juste parce qu'il en était incapable. Randolph sentait le goût d'herbe et de nature verte dans sa bouche. Et il ne pouvait pas mettre fin à cette cérémonie, et même s'il l'avait pu, il ne le ferait pas. Theresa savait ce qu'elle faisait, les Douves de Camlet avaient besoin d'un Protecteur. Ce que Saul pouvait subir n'importait plus, même s'il avait été rongé par une guerre pour être entraîné dans une autre, les deux fois à cause d'un baiser.

La seule chose que Randolph pouvait accomplir pour la femme qu'il aimait et l'homme qu'il désirait était de faire en sorte que tout se passe sans encombre. Alors, il invoqua de la lumière jusqu'à ce que même la moelle de ses os devienne douloureuse, jusqu'à ce qu'il puisse sentir l'odeur des pierres anciennes autour de lui, et que les créatures des marais gazouillantes fuient le barrage de magie, jusqu'à ce que Theresa ne soit plus qu'un voile de brouillard fané sur le visage détendu de Saul.

— Tee ? marmonna-t-il péniblement. Saul ?

Ce dernier se retourna, ou une force le retourna, car ses muscles n'avaient plus l'air de fonctionner, et pour un seul instant, tandis que la lumière faiblissait, il aperçut les yeux de Theresa sourire à travers ceux de l'homme. Il se précipita en avant pour saisir le bras de Saul, et elle se pencha, puis l'embrassa sur les lèvres. C'était le baiser qu'ils auraient dû échanger le jour de leur mariage, celui qu'il ne lui avait jamais offert.

Chéri, murmura un souffle dans le vent. *Bonne chance. Prends bien soin de lui.*

Et tout aussi rapidement qu'elle était apparue, elle se volatilisa. Seule la lumière étincelante du château argenté les éclairait alors que Randolph

embrassait Saul. Il le tenait, ou il le retenait plutôt ; il s'en rendit compte au moment même où Saul s'effondra dans ses bras, sans connaissance.

2 Votre pays a besoin de vous.

OceanofPDF.com

Chapitre neuf

Saul se réveilla dans la lumière. Une lumière blanche, tout autour de lui, tandis que quelque chose de lourd lui pesait sur le corps et qu'il souffrait d'une soif désespérée et agonisante qui n'avait d'égal que sa vessie bien trop pleine.

Sans ce besoin pressant, rien ne l'aurait poussé à se relever. Le poids sur lui se révéla être des couvertures, et après que ses yeux s'accoutumèrent à la luminosité, il s'aperçut qu'il se trouvait dans une chambre. Elle était blanche et délavée, avec un tapis en patchwork, une commode, et une chaise percée en porcelaine à l'ancienne. Il se mit debout avec prudence, ne pouvant s'empêcher de cligner des yeux à cause de la vague de vertige qui menaçait de l'emporter ; il s'appuya contre les murs pour se diriger vers les commodités, se soutint d'une main, et pissa comme un cheval de course.

Il était vêtu d'un pyjama bleu rayé de blanc, et à en juger par l'état de ses pieds, il semblait propre. La dernière fois qu'il les avait vus, des restes de vase des marais y étaient encore accrochés.

Si son aventure s'était réellement produite.

Une carafe d'eau accompagnée d'un gobelet étaient posés sur la commode. Il se servit un verre, le vida d'un trait, s'en servit un autre, et il finit par vider complètement la carafe pour hydrater son corps assoiffé.

Après, il se rassit sur le lit, posa la tête sur sa main et se mit à réfléchir.

Il se rappelait avoir rencontré Randolph dans l'église, puis avoir marché le long du chemin. Il était sûr que ça, ça s'était réellement passé. Le reste lui donna l'impression de n'avoir été qu'un rêve, ce qui aurait pu le persuader que rien n'était réel. Cependant, c'était plutôt qu'il avait tout vécu comme s'il avait été dans un rêve. Le passage du temps étrange, qui démarrait et s'arrêtait sans crier gare. Le paysage surréaliste. Les créatures des marais. L'obscurité.

Randolph qui l'avait embrassé. Il pouvait encore le sentir : ses lèvres, ses mains bizarrement calleuses. La sensation de son doigt dans la bouche de Saul, l'adrénaline de l'anticipation euphorique quand sa main s'était déplacée pour se poser entre ses jambes. Il avait eu si peur qu'il en avait eu le souffle coupé, et il avait peiné à feindre un semblant de calme. Il avait

désiré Randolph d'une façon terrifiée, comme si la fin du monde allait arriver le lendemain.

Non, c'était plus que ça. Bien plus encore. C'était la bonté de Randolph, qui se cachait toujours sous tellement de couches d'ironie qu'il était presque impossible de s'apercevoir qu'elle était vraiment là. C'était sa perspicacité, son sens du devoir qui exigeait tant de lui et lui donnait tout ; sa poigne implacable quand il emportait Saul loin des horreurs, et sa voix d'une furie si froide qu'elle en brûlait quand il se tenait debout pour se battre.

Saul avait tout désiré à ce moment-là, et il le désirait encore, tout comme il désirait Randolph.

Ces foutus grendels des marais avaient tout fichu en l'air. Le reste mis à part, si Randolph l'avait pénétré, il en aurait eu la preuve inéluctable, puisqu'ils n'auraient rien eu d'autre que de la salive pour faciliter l'expérience. Il retroussa le pantalon de son pyjama là où la chose des marais lui avait attrapé la jambe, et constata que sa peau ne comportait aucune marque, mis à part peut-être un très léger hématome.

Il fallait qu'il sache où il se trouvait, ainsi que Randolph et le major Peabody.

— Sauf si finalement, ils ne sont que les produits de mon imagination, réfléchit-il à voix haute.

Il avait aussi besoin de manger maintenant que sa soif avait été apaisée, et il prenait de plus en plus conscience de la faim intense qu'il ressentait. Comme si

Comme s'il n'avait pas mangé depuis au moins une journée.

Une robe de chambre était suspendue à une patère. Saul la revêtit, essaya d'ouvrir la porte avec une inquiétude soudaine, et se sentit soulagé quand elle pivota. Il n'aurait pas aimé découvrir qu'on l'avait interné dans un sanatorium.

Il se retrouva en haut d'escaliers étroits. Il les descendit jusqu'à un palier avec une immense fenêtre qui donnait une belle vue des plaines vertes et grisâtres. Les Fens. C'était là qu'il devait se trouver.

Il entendit quelqu'un se racler la gorge. Il se retourna aussitôt et vit un vieil homme habillé de noir qui lui offrait un sourire inquiet.

— Ah, monsieur Lazenby, vous êtes debout. Je m'appelle Herbert, je suis le pasteur. De St. Mary's, je veux dire, à Burwell. Je présume que vous devez être affamé, et assez confus ?

— Très, répondit Saul. Pour les deux.

— Eh bien, suivez-moi en bas si vous en avez la force, fit le pasteur. Occupons-nous du premier problème avant d'attaquer le second.

— Attendez. Je ne sais pas vraiment... Comment est-ce que j'ai atterri ici ?

— Si vous voulez dire dans cette maison, c'est Randolph Glyde qui vous a déposé ici hier matin. Si vous voulez dire à Burwell, vous y êtes arrivé lundi, avec un autre gentleman de Londres.

Saul cligna des yeux.

— Quel jour est-on ?

— Jeudi. Il est environ onze heures.

Saul s'était lancé dans cette maudite promenade le mardi matin.

— Jeudi ? Où diable est passé mon mercredi ?

Il se rattrapa de justesse en rougissant.

— Veuillez m'excuser, monsieur. C'est juste que, euh, je crois bien avoir perdu un jour.

— Le temps s'écoule différemment là où vous étiez.

M. Herbert s'exprima sur un ton tellement monotone et religieux que Saul ne comprit pas tout de suite. À la place, il ne put que le dévisager. Le pasteur lui offrit un sourire las.

— Oui, c'est bien ce que je voulais dire. Descendez avec moi, monsieur Lazenby, je pense qu'une bonne tasse de thé nous fera du bien.

Saul le suivit jusqu'à une cuisine lumineuse et bien aérée. À l'intérieur, une femme potelée avec un tablier noué à la taille lui adressa un sourire surpris.

— Je suis ravie de vous voir debout, monsieur.

— Voici Mme Allan, ma gouvernante, lui expliqua le pasteur. Vous avez faim, n'est-ce pas ? Madame Allan, pouvez-vous lui préparer de quoi déjeuner ?

— Du bacon et des œufs, ça vous ira ? lui proposa la femme.

Saul marmonna un merci, consterné de devoir attendre que la nourriture soit prête. Elle lui lança un regard rusé en se dirigeant vers le garde-manger, puis revint avec une miche de pain, une motte de beurre et une pile de jambon sur une assiette.

— Servez-vous en attendant que je prépare votre déjeuner, je vais me charger de la bouilloire d'abord.

Saul tendit le bras vers l'assiette, mais s'arrêta. Tout lui paraissait tellement réel et banal, mais il ne savait plus trop ce qui était normal. Peut-

être qu'il avait imaginé se trouver dans un monde fantastique, mais il ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il y était encore, en train de se voir de retour chez lui.

Il chercha une horloge du regard dans la cuisine. Il y en avait une accrochée sur le mur derrière lui. Elle faisait un léger tic-tac, un son à peine audible, et il remarqua que l'aiguille des minutes bougeait. Il pivota à nouveau, embarrassé, et vit l'expression compatissante du pasteur.

— Je comprends que vous puissiez être inquiet, monsieur Lazenby. M. Glyde m'a un peu parlé de votre aventure. Laissez-moi vous assurer que vous êtes en sécurité ici, et que vous pouvez manger sans crainte.

— J'espère bien, bougonna Mme Allan.

Saul commença son repas en dévorant deux tranches épaisses de pain garnies de jambon avant que le thé ne soit prêt. Il s'arrêta là avec réticence, puisque la gouvernante s'affairait aux fourneaux, et que l'odeur dans l'air était tout à fait délicieuse. Il but une gorgée de thé à la place et posa son regard sur le pasteur, assis à l'autre bout de la table.

— Je vous remercie pour votre hospitalité, monsieur. J'ai quelques questions à vous poser, déclara-t-il en jetant un œil au dos de Mme Allan.

— Nous pouvons aborder le sujet qui vous convient, lui assura le pasteur.

— Eh bien, c'est à propos de Randolph Glyde. Vous m'avez dit qu'il m'avait amené ici. Où est-il, maintenant ?

— Il est retourné à Londres hier.

— Pardon ? s'exclama-t-il, ébahi. Il m'a laissé ici ?

— Je crois qu'il avait des affaires pressantes qui l'attendaient. J'ai une lettre pour vous. Je vous la confierai quand vous aurez fini de manger, ajouta-t-il fermement quand Saul fut sur le point de se lever.

— Et qu'en est-il du major Peabody ? poursuivit Saul. Mon employeur. Nous étions hébergés par les Abchurch.

— Il est lui aussi retourné à Londres, le jour après votre arrivée, me semble-t-il.

— Il a fait quoi ?

Le major était excentrique et maniaque, de plus Saul était habitué à se faire rejeter, mais il ne s'était pas attendu à une telle chose.

— J'ai disparu et il est juste rentré chez lui ? Où pensait-il que j'étais fourré ? A-t-il appelé la police ?

— Pas que je sache. Il est parti après le déjeuner mardi, pendant que tout le monde vous pensait en pleine promenade.

— Mais nous venions juste d'arriver. Pourquoi est-ce qu'il serait parti aussi tôt ?

— Je ne saurais vous le dire. Je sais seulement qu'il avait l'air pressé, et m'a demandé de vous dire qu'il souhaitait que vous le retrouviez à Londres. Cela a assez contrarié les Abchurch, je crois. Je suis sûr qu'il doit être très inquiet pour vous.

Saul l'espérait bien.

— Et mon sac, vous savez où il est ?

— Oh, on l'a. Je l'ai envoyé chez les Abchurch hier.

— Je devrais m'excuser auprès d'eux pour m'être volatilisé de cette façon.

— Je suis du même avis, si vous avez le temps.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je vous apporte la lettre de M. Glyde.

Saul dut ravalier une remarque mordante. Décidément, toutes les connaissances de Randolph partageaient sa réticence à répondre à une simple question. Cependant, il attendit patiemment le retour du pasteur avec une enveloppe scellée. Il l'ouvrit et parcourut la note à l'intérieur. L'écriture de Randolph était une écriture angulaire et oblique, plus belle qu'elle n'était lisible, ce qui ne le surprit pas du tout.

Saul

Je suis désolé de devoir te laisser ainsi : tu peinais à te lever et des choses pressantes m'attendent. Herbert s'occupera de toi, il est l'un d'entre nous.

Viens me voir,

Randolph.

Une de ses cartes accompagnait le message, sur laquelle il avait écrit une autre adresse : 166, *Fetter Lane*. Saul retourna la carte et la note plusieurs fois, mais il ne vit rien d'autre.

Il ne savait pas quoi en penser. Pour être franc, il ne s'attendait pas à ce que Randolph veille sur lui pendant son sommeil, il était un homme très occupé, après tout. Simplement, il aurait été bien plus pratique qu'il soit là, que Saul puisse lui parler. Mais ce n'était pas le cas, et il devait faire avec.

Un *Viens me voir*, ainsi qu'une autre carte, ce qui, vu ce qu'il avait dit à propos de la dernière, était plutôt prometteur. Saul devait d'abord se mettre à la recherche du major Peabody pour s'assurer qu'il n'avait pas été licencié, mais après ça, il irait incontestablement rendre visite à Randolph.

— Voici, lui dit Mme Allan sur un ton professionnel en posant une assiette géante devant lui.

Elle était garnie de champignons frits parsemés de persil, d'un œuf au plat, de saucisses, de bacon et de deux tranches de boudin noir. On aurait dit la quantité de ce qu'il ingurgitait dans une journée. Il parvint tout juste à murmurer un merci avant de passer à l'offensive. La femme l'observa manger avec l'expression satisfaite d'une professionnelle, remplit la théière, puis s'en alla.

— Très bien, reprit le pasteur tandis que Saul dévorait le boudin.

Ce n'était pas son plat préféré, d'ordinaire, mais la saveur salée et riche l'ancrait en quelque sorte ; il avait moins l'impression d'être un homme perdu et confus vêtu du pyjama de quelqu'un d'autre.

— Vous avez repris de la couleur. Je présume que vous avez passé un mauvais quart d'heure.

— Oui, en effet. M. Glyde vous a-t-il raconté ?

— Il m'a donné une vague explication. Ce n'est pas de mon ressort, vous savez, ajouta-t-il en pointant du doigt son col romain. Je suppose qu'il se cache bien d'autres choses, mais St. Mary's est spéciale. C'est une vraie responsabilité. Je suis bien trop vieux pour m'en occuper, je le crains. J'ai déjà demandé que quelqu'un prenne la relève, mais nous ne sommes plus beaucoup, désormais. C'est à cause de la Guerre, bien sûr, et j'ai conscience qu'il faut qu'on se serre tous les coudes, or, je ne suis qu'un vieil homme qui n'a jamais été entraîné pour cela, juste choisi. J'ai souhaité qu'on me relève de mes fonctions, et je serais ravi de prendre ma retraite. Le monde change, monsieur Lazenby, et nous, ceux qui sommes trop vieux, devons tirer notre révérence et laisser les rênes aux jeunes.

Saul songea brièvement à faire remarquer que la nouvelle génération avait déjà beaucoup de pain sur la planche, à cause des décisions des plus vieux, mais il ravala cette phrase avec une bouchée de bacon. Le pasteur continua ses divagations, faisant tourner sa tasse dans ses mains.

— Je n'ai jamais été mêlé aux affaires spéciales. Je ne suis qu'un simple gardien de l'Église, ainsi que de ses caractéristiques spéciales. C'est une région agitée, et St. Mary's en est le rempart. Un rempart, mais aussi un phare, comme me l'avait fait remarquer le père de M. Glyde, il fut un temps. Passons. M. Glyde vous a amené ici et m'a demandé de vous garder en sûreté, et c'est bien ce que j'ai fait. Oui, je suis sûr que je me suis acquitté de mon devoir.

Il hocha fermement la tête, juste pour lui-même.

— Comment est-ce que M. Glyde a pu me faire arriver ici ? demanda Saul. Je me rappelle être tombé dans l'eau, puis m'être retrouvé dans le noir.

— Oh, c'est à lui que vous devriez le demander. Il vous portait, et il avait l'air bien éreinté, ce jeune homme. Mme Allan a lavé et repassé votre manteau et votre pantalon, mais je dois vous dire que vous ne portiez pas de chaussures, ni quoi que ce soit d'autre. Pas de chemise, rien. Je vous plains, vous avez dû passer une dure journée.

— Certes.

— Je pense sincèrement qu'il vaut mieux que cette affaire soit prise en charge par ceux qui en sont capables, grâce à leur savoir, dit le pasteur. Je ne peux malheureusement pas vous aider, pour être honnête. Si je le pouvais, je le ferais. Mais, si je peux vous offrir un quelconque réconfort spirituel ?

J'aimerais savoir ce qui s'est passé entre le moment où j'ai vu une femme argentée et celui où je me suis réveillé, pensa Saul, mais de toute évidence, le pasteur l'ignorait, ou ne souhaitait même pas le savoir.

Il se leva après avoir fini son repas et nettoyé son assiette, se sentant moins fébrile.

— Merci, monsieur. Ah, mes vêtements ?

— Oui, oui. Je vais demander à Mme Allan de les sortir.

— Et j'aimerais retourner à Londres aussi vite que possible, ajouta Saul. Y aurait-il une voiture qui pourrait me conduire à la gare de Cambridge ?

Il se rendit compte qu'il aurait dû vérifier s'il possédait assez d'argent pour se payer un billet ; sinon, il devrait en emprunter.

— Oh, ne vous inquiétez pas pour ça, lui assura le pasteur. Je vous ai trouvé un moyen de transport, il sera là dans l'heure.

— C'est très généreux de votre part. Merci beaucoup. Pourrais-je voir l'église avant de partir ?

— Absolument. J'en serais ravi.

Les bagages de Saul ainsi que son manteau et son pantalon propres et repassés l'attendaient dans la pièce quand il monta les escaliers. Aucun sous-vêtement, ni gilet, ni chemise. Il ne pouvait pas imaginer comment Randolph avait lutté pour lui enfiler ces vêtements trempés, ni comment il l'avait amené ici, ou encore comment il avait pu les sauver de ce terrible château.

Il s'était évanoui et Randolph avait dû le défendre, seul dans l'obscurité interminable. Ou peut-être pas, car Randolph pouvait voir dans le noir, parce qu'il avait passé des jours et des nuits pendu à un arbre dans une sorte de rituel grotesque. L'image rendait Saul malade, et penser au calvaire que Randolph avait dû subir lors de cette nuit dans les Fens, ou quel qu'ait été cet endroit, était encore pire.

Saul ne se souvenait toujours pas de la raison pour laquelle il s'était évanoui. Il se rappelait les mains de Randolph cependant, ses lèvres, le désir. Le bruit des grendels des marais, et leur puanteur, aussi. Une vague de lumière, une femme argentée qui traversait les ténèbres, et la détresse dans la voix de Randolph.

Des affaires de toilette avaient été préparées pour lui. Il se lava, se rasa, puis enfila ce qu'il avait sous la main, sa nouvelle chemise et ses chaussures noires qu'il avait savamment achetées et portées pour la soirée, en plus de son habituel manteau et de son pantalon. Il se sentait bien mieux après ça, et il ignora le léger vertige qui persistait. Voilà ce que ça faisait de passer deux jours sans nourriture, avant de se goinfrer comme quatre.

Le pasteur l'avait informé qu'il attendrait l'arrivée du véhicule pour Saul, et qu'il viendrait le chercher dans l'église si Saul n'était toujours pas revenu à ce moment. Il sortit donc du presbytère seul et resta debout dehors un instant pour inspirer l'air frais. C'était un jour magnifique, les marais revêtus d'un ciel infini d'un bleu qui signalait le début de l'été. Cela aurait été une journée parfaite pour une promenade, si Saul avait eu l'idée farfelue de retourner se promener dans cette campagne sans arme sur lui. Juste au cas où, il vérifia si le soleil était visible, ce qui lui créa des petites taches dans son champ de vision et lui fit cligner des yeux. Il prit ensuite la direction de l'église.

Il s'arrêta devant le porche pour observer l'arche en pierre, sculptée de trois rangées de monstres, érodées par le temps. Avant, il aurait probablement ignoré les grendels des marais, ou les aurait simplement vus comme des hommes sauvages ou des démons hirsutes. Désormais, leur existence lui semblait évidente.

L'intérieur de l'église était frais et sombre, avec une lumière verte qui brillait d'en haut, depuis les immenses fenêtres au fond, ce qui donnait aux colonnes des allures de rangées d'arbres. Les pas de Saul l'emmenèrent au banc où il avait trouvé Randolph ; il regretta son absence et se demanda ce qu'il avait vu ici. Il parcourut le bas-côté en long et en large, scruta les

murs, les gravures et les sculptures, et cela le frustra quand il n'arriva pas à le dénicher. Cette fichue chose devait se situer quelque part ici, il en était sûr❖

Il cherchait quelque chose.

Il était venu dans cette église dans ce but.

Saul s'arrêta un moment pour laisser la panique qui montait en lui se calmer, puis il se rendit au bout de l'allée centrale, où il se retrouva baigné de lumière émeraude. Il plissa les yeux jusqu'à ce qu'il ne puisse plus discerner qu'une lueur trouble, puis se perdit dans sa visualisation des Douves de Camlet. Les arbres s'élevaient autour de lui, des yeux brillants l'épiaient à travers les feuilles, l'odeur de l'eau fraîche du puits et de la végétation l'enveloppait, un rire léger soufflait au gré de la brise.

Il se dirigea sans réfléchir vers l'arche qui se tenait près de l'autel, puis passa à côté, là où se trouvait du bois de vieux chêne solide et sombre. Une forme était sculptée là, un visage. Avec des yeux profonds, une bouche tirée dans une forme rectangulaire par les feuilles et les branches qui avaient germé à l'intérieur. C'était un Homme vert.

Saul le fixa, et dans son esprit, il revit le grendel des marais avec du lierre qui bourgeonnait depuis sa bouche et ses yeux, et il se souvint enfin.

Les lèvres de la femme sur les siennes. Son lierre qui s'introduisait en lui. Son argent, aussi froid et pur que l'eau des Douves de Camlet qui glissait dans son corps. Et tout le déferlement du savoir qui l'accompagnait, comme un livre qu'il n'avait cessé de lire durant son enfance et qu'il avait oublié, d'une façon étrange. Theresa Glyde, avec ses herbes qui vrillaient jusque dans son cœur, ses doigts qui lui caressaient l'esprit et qui éclairaient des parties de lui-même qu'il n'avait jamais connues, jusqu'à ce qu'il soit aveuglé par le vert, l'argent et l'odeur des Douves de Camlet. Puis enfin vint cette dernière instruction partagée dans un murmure qui avait résonné dans ses oreilles, un son assourdissant. *Homme vert. Bonne chance. Prends bien soin de lui.*

Homme vert. Saul fixa le visage en bois, et des yeux enfoncés et vifs lui retournèrent son regard.

— Monsieur Lazenby !

Saul fit volte-face. Le pasteur se précipitait à travers l'église avec deux hommes sur ses talons : un bonhomme revêtu de tweed qui approchait la soixantaine et un homme plus jeune, grand et mince dans un costume exquis qui avait l'air de sortir tout droit d'un bureau à Londres.

— Monsieur Lazenby, vous voilà. Je vous présente M. Delingpole et M. Bracknell, du ministère des Ombres, enfin, de Whitehall. Je les ai appelés hier et ils sont venus vous ramener à Londres.

— Le ministère des Ombres, répéta Saul.

— Serait-ce un terme que vous reconnaissez ? demanda Delingpole.

Son visage était long, agrémenté de lèvres fines et d'un regard sévère.

— Pas vraiment. Pourquoi est-ce que des hommes de Whitehall me raccompagneraient chez moi ?

M. Delingpole lui offrit un sourire très sommaire.

— Ne perdons pas de temps, monsieur Lazenby. Vous venez avec nous.

Ils embarquèrent à bord d'un train à la station de Cambridge. Delingpole et Bracknell refusèrent de répondre à n'importe quelle question avant qu'ils n'y arrivent. Les hommes du ministère des Ombres obtinrent un compartiment de première classe pour que les trois s'installent, et ils s'assirent face à Saul, ce qui lui donna l'impression troublante d'être interrogé.

— Bon, commença-t-il quand le train démarra. Pouvez-vous me dire ce qu'il se passe maintenant ?

— C'est plutôt vous qui devez nous l'expliquer, monsieur Lazenby.

— Vous feriez mieux de le demander à quelqu'un d'autre, répondit Saul sans mâcher ses mots.

— Je ne crois pas, non, rétorqua Delingpole. Saul Nathan Lazenby, de l'établissement St. John's à Oxford. Votre dossier militaire a été une lecture fort intéressante.

Saul garda un ton calme.

— Oui, et j'ai déjà purgé ma peine. Vous ne trouverez rien d'autre à me reprocher depuis.

— Quel est votre lien avec Randolph Glyde ?

— Je l'ai rencontré. Je n'appellerais pas ça un lien.

— Vous avez fait plus que le rencontrer, n'est-ce pas ?

Reste calme, nie en bloc.

— Que voulez-vous dire par là ?

Bracknell lui jeta un regard incrédule.

— Le pasteur, M. Herbert, m'a assuré que vous vous étiez rendu de l'autre côté avec lui. Si ce n'est pas un lien, qu'est-ce que ça pourrait être

d'autre ?

— Ce n'était ni mon idée ni la sienne. Nous sommes juste tombés là-bas, protesta Saul. Bon, est-ce que je suis vraiment autorisé à parler de tout ça ? Je ne veux pas discuter d'affaires qui ne me concernent pas, et si je comprends bien, on ne doit pas évoquer ce genre de choses au grand jour.

— Très sage de votre part, dit Delingpole. Mais cela fait partie de notre travail. Je vous promets que vous pouvez en parler.

— D'accord, acquiesça Saul. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous êtes venus me voir au lieu de Glyde si vous voulez connaître la vérité, car, pour être honnête, je ne sais pas ce qui s'est passé.

Il devrait probablement se montrer franc avec ces hommes, il le savait. Après tout, ils étaient des fonctionnaires, et à part le fait que Randolph se méfiait d'eux, il n'avait aucune raison de leur dissimuler les événements. Il en avait quand même envie.

Bracknell l'examinait minutieusement.

— Je présume que vous avez dû beaucoup vous appuyer sur Glyde.

— Entièrement, même.

— Je peux parier qu'il avait un grand nombre de choses à dire à propos de Whitehall, aussi. Sur comment ils ont mené la guerre, fait face aux menaces qui pesaient sur la nation, et bien plus.

— Eh bien, nous avons parlé, reconnu Saul, sur la défensive. Nous sommes restés coincés là-bas un bon moment, après tout.

— Oui, bien sûr. C'est complètement hors de votre domaine, n'est-ce pas, monsieur Lazenby ? Vous voilà dans une situation parfaitement déroutante, et bien entendu, vous devez accorder une confiance absolue en Glyde, qui est, certes, un homme fort compétent, personne ne peut le nier. Mais, si je peux me permettre, vous devriez éviter de prendre tout ce qu'il vous raconte pour argent comptant. Il a pris part à une guerre sacrément difficile, et du coup, eh bien, il a une dent contre nous.

— Une vraie obsession, renchérit Delingpole.

— C'est un peu exagéré, dit Bracknell avec une pointe de reproche dans la voix. Il exprime ses opinions avec vigueur, mais il reste tout de même l'un de nos meilleurs hommes. Néanmoins, lui, ainsi que beaucoup d'autres pour être juste, porte des cicatrices, et il a choisi de tenir la conduite de guerre pour responsable des pertes qu'il a subies. Je pense que nous pouvons nous permettre d'être tolérants à ce sujet. Ce pauvre homme a perdu sa famille entière, la grande partie en un seul jour, et dans des

circonstances qui, je me vois désolé de le dire, ne montrent pas sa propre conduite sous son meilleur jour. Forcément, il le regrette.

Delingpole inclina la tête. Bracknell continua :

— Or, le fait est que Glyde perd le contrôle. M. Herbert avait requis son aide pour qu'il s'occupe d'un problème dans les Fens, mais à la place, il vous emmène autre part❖

— Il ne m'a emmené nulle part, répliqua Saul. Nous étions partis nous promener et quelque chose nous a piégés.

— Eh bien, c'est bon à savoir, déclara M. Delingpole. Excellent. Plus vous nous en direz, monsieur Lazenby, plus vite nous éclaircirons cette affaire.

— Mais vous ne pouvez pas interroger Glyde ?

— Il n'est pas enclin à nous parler, répondit M. Bracknell. Je regrette de l'admettre, mais il est plutôt habitué à tout faire à sa guise. Les choses ont été ainsi pendant une très longue période, mais je crains qu'il ne doive apprendre, comme beaucoup d'anciennes familles, que le monde est en train de changer. Les traditions sont très importantes, mais si une force inconnue sévit dans le Cambridgeshire, on doit s'en débarrasser. Supposons qu'un enfant ait marché sur ce chemin à votre place. Supposons qu'un enfant le prenne à nouveau. Pouvez-vous me dire si Glyde a mis définitivement fin à ce qui vous a piégés là-bas ?

— Je l'ignore.

— Car s'il n'a rien fait, si la force est encore là, une menace qui rôde...

— Oui, je comprends.

— Nous devons savoir, affirma Delingpole. Nous avons besoin de la coopération de Glyde, qu'il refuse de nous donner, alors nous requérons la vôtre, à la place. Nous devons savoir s'il travaille dans les meilleurs intérêts du pays, et nous devons surtout savoir si ce n'est pas le cas. Si vous tenez à servir notre nation, vous pouvez nous apporter votre aide dès à présent.

Saul dévisagea les hommes tour à tour. Les deux retournèrent son regard intensément. Il ignorait complètement ce qu'il devait dire, ou même par où commencer. Peut-être devrait-il tout leur avouer, jusqu'à l'apparition de la silhouette argentée de Theresa Glyde qui lui avait insufflé le savoir des Douves de Camlet, ensuite laisser les experts se charger du reste. Après tout, ils étaient des fonctionnaires. Saul n'accordait pas plus de crédibilité à la famille noble de Randolph et à leur devoir sacré que ces hommes ne semblaient le faire. Il pouvait encore se rappeler la sensation de ces

affreuses cicatrices répugnantes sur ses épaules, devant et derrière. Quelqu'un ou quelque chose qui pouvait infliger cela ne pouvait pas être bon.

Randolph avait fait comprendre ce qu'il pensait du ministère des Ombres, cependant Saul avait déjà dissimulé des secrets à l'administration par amour, et il savait où cela le mènerait.

C'est encore en train d'arriver, pauvre sot. Ne reproduis pas la même erreur.

Ce n'est pas le cas, parce que Randolph est différent.

En es-tu sûr ? demanda la partie effrayée et meurtrie de son esprit. *En es-tu certain ?*

— Très bien, dit-il enfin. Mon employeur, le major Peabody, s'intéresse beaucoup à Geoffrey de Mandeville.

Il raconta son voyage à Burwell et les événements durant la nuit chez les Abchurch, puis sa rencontre avec Randolph à St. Mary's. Il fit en sorte qu'ils puissent conclure que Randolph l'avait sollicité comme témoin de l'événement de la nuit précédente, ce qui avait été l'élément déclencheur de la promenade.

— À qui est venue l'idée de partir en promenade ? demanda M. Bracknell.

— Je ne me souviens pas. Moi, peut-être. J'aime marcher, et je voulais prendre l'air.

— Vous êtes sûr que ce n'était pas la suggestion de Glyde ?

Saul savait parfaitement que c'était le cas, et il avait l'impression qu'une corde lui enserrait petit à petit le cou.

— Je ne pourrais pas vous le dire. Qu'est-ce que ça changerait ?

— J'essaye juste de m'attaquer à la racine du problème, indiqua M. Delingpole. Continuez.

Saul continua son récit, pendant très longtemps. Il avait déjà fait l'expérience des interrogatoires minutieux, alors il donna autant de détails que possible, et si on ne lui demandait rien à propos d'un autre sujet, eh bien, cela serait fort dommage. Il arriva à la partie où ils s'étaient réfugiés dans le château puis au moment où ils s'étaient fait à nouveau attaquer par les grendels des marais en faisant omission de comment ils avaient passé le temps entre les deux événements, puis s'arrêta.

— Et après ? demanda Bracknell. Qu'a-t-il fait ?

— Je ne pourrais pas vous le dire. Une lumière est apparue, c'était lui qui l'a invoquée comme un éclair. Je crois que ça les a fait fuir.

— Et encore ?

— J'ai dû m'évanouir. Je ne me souviens de rien d'autre.

— Qu'a-t-il fait ?

— Je l'ignore. J'étais évanoui. Je me suis réveillé dans le presbytère.

— Quelque chose s'est produit alors. Un bouleversement ou une perturbation.

— C'est peut-être ce qui m'a fait perdre connaissance. Quel genre de perturbation ?

— Quelque chose qui pourrait se révéler très grave, répliqua sévèrement Delingpole. Racontez-nous de suite ce dont vous vous souvenez.

Est-ce que le changement de Protecteur des Douves de Camlet pourrait être considéré grave ? Saul se le demandait, en même temps qu'il se demandait s'il devait dire quelque chose. Mais s'il le faisait, ils demanderaient tout à ce propos, et l'idée de leur raconter le répugnait. Il n'avait aucun droit de partager ce qu'on lui avait confié. Theresa Glyde lui avait légué le devoir de protéger les Douves, il l'avait sentie disparaître de la surface de la terre avec ce baiser. Combien de temps avait-elle attendu pour enfin désigner un nouveau Protecteur ?

Saul ignorait comment il devait agir, mais il refusait de briser la confiance de cette femme.

— Monsieur Lazenby ? Vous êtes-vous souvenu de quoi que ce soit ?

— Non. Non. Je suis désolé. Ce que j'ai vécu à cet endroit m'a rendu malade, et juste après, j'ai beaucoup mangé pour déjeuner et veuillez m'excuser.

Il mit la main devant la bouche, fit des bruits de gorge, et vit les hommes détourner le regard.

Le restant du voyage en train se résuma à une interrogation qui se répétait incessamment. Saul s'en tint à son histoire, faute de mieux, alors qu'ils traversaient ville après ville, et fut soulagé d'enfin apercevoir les briques rouges et la suie de Londres dans toute leur laideur.

— Une fois arrivés, est-ce que je serai libre de partir ?

Bracknell jeta un bref regard à Delingpole, qui secoua la tête.

— Non, je ne crois pas.

— Pardon ?

— Je ne suis pas satisfait, monsieur Lazenby. Le fait est que bien des choses particulièrement étranges semblent s'être produites en même temps, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de Burwell, ainsi qu'une nouvelle affaire à Londres. Je trouve difficile de croire que ces événements ne sont pas connectés, surtout avec l'implication de Glyde. Je suis persuadé que vous arriverez à vous souvenir de plus, avec notre assistance.

— On m'a assisté pour retrouver la mémoire il fut un temps, rétorqua Saul. J'en ai toujours les cicatrices. Puis-je vous rappeler que je suis un citoyen britannique qui n'a commis aucun crime ?

— Ne soyez pas aussi dramatique, se moqua Delingpole. Nous tenons compte de vos protestations. Mais la nature du travail du ministère signifie que nous détenons des pouvoirs uniques accordés par le gouvernement. Nous vous demandons de nous suivre.

— Je crois que j'aimerais d'abord parler à un avocat.

— Non, refusa Delingpole avec un regard glacial.

— Quoi ? C'est...

— Vous avez déjà collaboré avec les ennemis de notre pays d'une manière tout particulièrement déshonorable, monsieur Lazenby, le coupa Delingpole. Désormais, vous devez coopérer avec ses gardiens, que cela vous plaise ou non.

Saul s'inclina en avant, les bras posés sur ses cuisses, tentant de ne pas montrer la peur qu'il ressentait. *Ils vont m'enfermer, dans une station de police, dans une cellule...*

Il refusait de paniquer. Il ouvrit les yeux pour essayer de se montrer brave, puis aperçut quelque chose sous sa chaussure.

C'était une feuille de lierre, fraîche et lisse, comme si elle venait d'être tout juste cueillie. Il se pencha pour l'attraper. Elle avait dû se coincer sous sa semelle, sauf qu'il ne pouvait pas se souvenir d'un moment où il avait marché sur de la végétation, ni comprendre comment elle aurait pu survivre à son périple depuis Burwell. Il caressa la surface douce, traça du doigt son arête, resta assis en silence tandis que le train continuait son avancée en cahotant.

Ils arrivèrent enfin au terminal de Londres. Le quai était bondé lorsqu'ils l'atteignirent, et Bracknell tenait fermement le bras de Saul d'une façon peu amicale. Celui-ci se demanda s'il pouvait se défaire de sa prise et s'enfuir, ou si cela empirerait juste sa situation.

Ils se dirigèrent vers les portiques de la gare, qui exigeaient que les passagers se tiennent en une seule file. Delingpole le traversa en premier, suivi de Saul, et à sa sortie, quelqu'un lui attrapa le bras et le tira vers lui avec force.

Saul tituba vers le côté, se trouvant emporté par quelqu'un à grande vitesse.

— Mais que diable...

— Lazenby, c'est ça ? Randolph m'envoie, dit l'homme qui le tenait sans ralentir. Il a pensé que tu apprécieras une nouvelle compagnie. Viens, suis-moi.

— Comment je peux être sûr que c'est lui qui t'envoie ?

— Il a dit, je cite, « J'aurais adoré te donner une carte de visite, mais cette andouille en a déjà trois ». Je suppose que ça te dit quelque chose ? En tout cas, c'est typique de Randolph. Bonjour, d'ailleurs. Je suis Hugh Barnaby, tu peux m'appeler Barney.

Il devait avoir moins de trente ans, avec les cheveux clairs et l'air typique de la jeunesse d'Angleterre, un costume bien taillé, et un visage amical. Saul supposa qu'il venait d'une petite école privée, qu'il jouait au rugby, qu'il était un officier subalterne qui avait probablement mené une bonne guerre avec plus de courage que d'intelligence. Tout correspondait, mis à part le fait que Randolph l'avait envoyé.

— Je suis Saul Lazenby. Euh, le ministère

— Mon camarade s'occupe d'eux. Ils n'arriveront pas à lui faire face.

— Mais, je suis en état d'arrestation, non ?

— Oh, je ne crois pas, non, déclara Barney d'un air désinvolte. Ils ne font pas partie de la police.

Il le guida à travers la station et ils arrivèrent dehors, là où une Austin Seven les attendait.

— C'est mon véhicule, lui apprit Barney. Pose ton sac derrière, il suffit d'attendre Isaacs maintenant.

— Attends une minute, le coupa Saul. S'il te plaît, dis-moi ce qui se passe. Est-ce que tu viens à mon secours ? Ou est-ce que tu m'enlèves ? Tu me déposes quelque part ?

— Oh, une de ces options est forcément la bonne, lui assura Barney avec un sourire espiègle. Je n'oserais pas prétendre que Randolph ne serait pas capable de t'enlever s'il en ressentait le besoin, cet homme est un véritable voyou. Mais ce ne sont pas les ordres qu'il m'a donnés, et libre à toi de te

faire la malle si tu préfères, c'est toi qui vois. Ah, le voilà. Hop-hop-hop, Isaacs, on se dépêche.

Cette phrase était adressée à l'homme qui les approchait : plutôt petit, la peau sombre, les yeux brillants accompagnés de l'allure caractéristique d'un citadin.

— Eh bien, comme prévu, j leur ai dit d aller se faire foutre, monsieur. Ce qu'ils ont peut-être fait, ou pas. Si tout le monde est prêt, on peut partir ?

— C'est parti. Entre.

Saul prit le siège de derrière comme indiqué. Barney se mit derrière le volant, ce qui surprit Saul qui s'attendait à ce qu'Isaacs soit le chauffeur. Le moteur rugit et ils démarrèrent en trombe, prenant le tournant avec tant de brio que Saul dut s'agripper à une poignée.

— Bon, dit Barney par-dessus le bruit du moteur. Randolph nous a demandé de te conduire chez lui. Ça te va ?

— Euh... Je ne sais pas. Comment diable saviez-vous, ou savait-il, que je serais dans ce train ? Ou qui étaient ces hommes ? Qui êtes-vous ?

— Hugh Barnaby et Max Isaacs. On travaille avec Randolph pour ce genre... d'affaires, je suppose. Vous savez. L'occulte.

Barney expliqua le genre de travail qu'il effectuait avec embarras, comme s'il confessait qu'il concevait des sous-vêtements pour femmes.

— Vous êtes comme Randolph ?

— Oh mon Dieu, non, pas du tout. On est... eh bien, on est *sui generis*, n'est-ce pas, Isaacs ?

— J crois bien l'avoir vue sur scène à l'Alhambra une fois, dit Isaacs. Elle dansait avec des plumes.

Barney ricana. Saul s'arma de patience.

— Très bien, mais comment...

— Honnêtement, ça ne sert à rien de me demander, mon vieux.

Barney dépassa une Ford Model T alors qu'il n'avait clairement pas assez d'espace pour une telle manœuvre. Saul ferma les yeux.

— C'est Randolph l'expert ici, nous, on fait ce qu'on peut. Si je suis bien l'histoire, tu es tombé dans un sacré pétrin il y a peu ? Oui, c'est exactement ce qui nous est arrivé à nous aussi. C'est un de ces... quoi déjà ? Tu sais, ces trucs-là, on entre dedans et on n'arrive pas à en sortir. Vous savez de quoi je parle ?

— Une taule ? Une fosse de bitume ? suggéra Isaacs.

— Non, pas ça, c'est quelque chose pour attraper les rats.

— Des pièges à hommes ?

Barney décrocha l'une de ses mains du volant pour claquer des doigts, et la voiture fit une embardée.

— Je sais. Un casier à homards.

— Et donc ? insista Saul.

— Ce que j'essaye de te dire, c'est que je ne peux pas t'aider, dit Barney d'un air qui suggérait qu'il était temps d'arrêter de poser des questions. Si tu veux des réponses, Randolph te les donnera.

Isaacs émit un bruit indescriptible. Barney le regarda, un nouveau sourire aux lèvres.

— Bon, peut-être pas. Mais je vais t'amener le voir pour qu'il puisse éviter de te répondre. D'accord ?

Chapitre dix

Jamais Randolph n'aurait admis qu'il attendait qu'on toque à la porte. Cependant, il faisait les cent pas dans son salon, irrité, sans rien faire d'autre, et quand les coups retentirent, il dut s'empêcher de courir y répondre. Il jeta un œil dans le miroir pour vérifier que ses cheveux étaient bien en place, puis les lissa et ouvrit à l'invité.

Saul se trouvait sur le seuil. Il avait encore l'air tourmenté, et le plus terrible dans cette histoire, c'était que cette allure lui seyait comme un gant, avec ses yeux sombres et ses lèvres fines et expressives. Il semblait si vulnérable, ce qu'il n'aurait vraiment pas dû trouver attirant, et nerveux aussi. Randolph se permettait de savourer l'idée de faire chanter chaque partie de son corps pour lui.

— Bonjour à toi aussi, dit Barney comme si Randolph aurait dû l'apercevoir à côté de Saul. Sam m'a dit de te dire de régler ce que tu as à régler et de le retrouver à Fetter Lane demain, d'accord ? Salut, Lazenby, un plaisir de t'avoir rencontré.

Randolph recula pour laisser la place à Saul. Il avait revêtu le costume marron qu'il portait dans les Fens, agrémenté de chaussures noires que l'on portait habituellement pour un dîner. Il haussa les épaules sous le regard observateur de l'autre.

— J'ai perdu mon autre paire de chaussures dans les Fens. Ce qui est doublement dommage, puisque j'ai sans doute perdu mon travail aussi.

— Vraiment ?

— Eh bien, le major Peabody est rentré à Londres après ma disparition et je suis resté absent plusieurs jours. Après tout cela, j'ai plus ou moins été placé en état d'arrestation par le ministère des Ombres, si c'est ainsi qu'on doit les appeler. Ils m'ont ramené à Londres, puis le pire chauffeur de la ville m'a conduit ici à ta demande...

— Mes excuses pour Barney. Veux-tu quelque chose à boire ?

— Bien sûr que oui.

— Est-ce que du sherry sec t'irait ?

— S'il y a de l'alcool dedans.

Randolph le mena dans la salle de séjour et l'invita à prendre l'une des chaises confortables à côté de la cheminée, éteinte en cette journée chaude.

Saul s'assit en observant la pièce, et Randolph se demanda à quoi pouvait ressembler son appartement à ses yeux. Il était spacieux, clair et lumineux, avec des murs couleur crème pâle et des meubles choisis avec soin, car sans eux, la collection de livres reliés en cuir et de sculptures de visages aurait pu se montrer imposante.

— Des Hommes verts, je vois, dit Saul avec un geste de la tête vers les sculptures.

Elles étaient ornées de feuillage et possédaient des creux profonds qui servaient d'yeux. Randolph lui tendit un verre.

— J'en ai vu un dans l'église à Burwell et j'aurais pu parier qu'il m'avait regardé en retour. Avec ses yeux. Je ne sais pas si je devrais craindre ou espérer devenir fou.

— Pour le meilleur ou le pire, tu ne deviens pas fou.

— Ça n'a aucune importance. Que ce soit un internement dans un asile ou une incarcération par le gouvernement, je vais quand même finir en prison.

— Personne ne viendra t'enfermer. Le ministère des Ombres n'a aucune autorité sur toi, et s'ils ont suggéré que c'était le cas, ils ont outrepassé leur juridiction. Je vais leur faire comprendre ce que je pense, à Delingpole et à cet idiot d'Herbert aussi. Je lui ai dit de veiller sur toi, pas de te jeter dans la fosse aux lions.

— Oh, je ne lui en veux pas, assura Saul. Pour commencer, il est vieux et apeuré, et il est évident qu'il veut se débarrasser de la responsabilité épouvantable qu'on lui a imposée. De plus, il n'avait aucune raison particulière de vouloir me prendre sous son aile. Ce n'était pas lui qui roulait dans l'herbe avec moi avant que ma conscience se fasse dérober par un fantôme.

— En effet.

Randolph s'assit dans l'autre chaise ; il pressentait qu'il en aurait besoin.

— Je suppose que tu es assez mécontent.

— Je le suis. Quand j'ai repris mes esprits, je me suis demandé si je n'étais pas dans une sorte d'asile, pour ensuite découvrir que tu étais parti à Londres et que mon employeur n'avait que faire de mon sort. Ensuite, une division secrète du gouvernement qui semble opérer en dehors de la loi m'a recueilli, et m'a accusé de crimes que je n'ai même pas commis, et tout cela en me refusant le droit à un avocat. Je suis *très* mécontent, pour tout dire. Puisque tu me le demandes.

— Je ne peux pas t'en vouloir là-dessus, répondit Randolph. Si la décision ne revenait qu'à moi, j'aurais attendu que tu te réveilles au lieu de te laisser avec ce lâche étourdi de pasteur. Mais ce n'était pas le cas, et tu refusais de te réveiller, et tout Londres courait au désastre.

— Qu'est-ce qui courait au désastre exactement ? demanda Saul fermement. Delingpole et Bracknell ont plus ou moins insinué que quelque chose que tu, ou que nous avons fait dans les Fens a causé un désastre de ce côté.

— Vraiment ? Oui, ils ont raison.

— Quel désastre ? demanda Saul en perdant patience. Qu'a-t-on fait ? Que m'est-il arrivé et pourquoi serait-ce ta faute, et qu'est-ce que ça a causé ?

— Nous n'avons rien fait, toi et moi, répondit Randolph. Je pense plutôt que c'était l'inverse. À un moment précis, soit lundi, soit mardi, pendant que tu étais dans les Fens, quelqu'un a fait des sottises au Temple de l'Église. Actuellement, il est fermé pour rénovations, donc les dégâts n'ont pas été immédiatement découverts, mais il est incontestable qu'en conséquence, une effigie en pierre solide de Geoffrey de Mandeville a été réduite en poussière. Il semblerait qu'il s'agisse d'un grand incident complexe, mais personne ne sait pourquoi et comment cela s'est produit, ni qui en est le coupable.

— Bon sang.

— Mmh. Quelque chose a détruit l'effigie de Mandeville, et l'enfer a déferlé sur ses terres, et tout le monde savait que je m'y trouvais à ce moment-là. C'est pour ça que le ministère est passé à la traque. Si Delingpole et Bracknell pouvaient me blâmer pour n'importe quelle calamité, par commission ou par omission, cela les arrangerait bien. Que leur as-tu raconté ?

— Plus ou moins ce qu'il s'est passé. J'ai juste omis les parties plus intimes, et... elle.

— Tu ne leur as rien dit au sujet de Theresa et des Douves de Camlet ?

— Non.

— Merci, dit Randolph. Je peux te demander pourquoi ? Cela t'aurait débarrassé de tous tes problèmes en un éclair. Ils auraient sauté au plafond de savoir que ma famille était devenue exempte de cette responsabilité.

— Je ne les aimais pas.

— C'est vrai que c'est plutôt difficile de les aimer.

Saul regarda le liquide à l'intérieur de son verre de sherry en cristal qu'il tenait entre ses deux mains. Randolph observa son visage et la petite expression contrariée qui y figurait.

— Je ne trouvais pas que c'était à moi de leur dire. J'ignore ce qu'il s'est passé cette nuit, ou ce que ça signifie...

— Vraiment ?

Saul contempla son breuvage encore un instant, puis releva la tête.

— Bon. Je crois que ta fiancée décédée m'a confié ses secrets et ses devoirs. Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais je peux les sentir au plus profond de moi. Je crois que, euh, elle m'a donné un travail.

— Theresa était la plus grande Protectrice que les Douves de Camlet aient jamais connue. Elle savait que le devoir n'avait pas été transmis, et que je n'avais pas pu m'en acquitter. Tu as raison. Elle te l'a légué.

— *Pourquoi ?*

— Trois raisons me viennent immédiatement à l'esprit, répondit Randolph. Premièrement, parce que tu en es digne. Si j'avais souhaité confier ce rôle à un profane, et Dieu sait à quel point c'est faux, tu aurais été le premier sur ma liste. Bon sang, qu'est-ce que ce serait agréable d'avoir quelques personnes intelligentes en plus par ici. Deuxièmement, tu étais présent.

— Pardon ?

— Il est difficile de retourner de ce côté du voile. La plupart des esprits sont des échos, des distorsions, des créatures qui n'ont jamais quitté le monde proprement. Nous étions à une frontière, un endroit où Theresa pouvait nous rencontrer plus facilement, et cette opportunité ne se serait pas offerte à elle deux fois. C'était toi ou personne. Je peux comprendre que cela puisse te paraître peu flatteur, mais jamais je ne serais parti en promenade avec le major Peabody pour commencer. Theresa et l'Angleterre doivent saluer mes goûts en matière de fréquentations.

— Parce que j'étais présent, répéta Saul. Merveilleux.

— Le bon homme au bon endroit et au bon moment. Oui. Néanmoins, troisièmement, et c'est là que ça devient plutôt délicat pour moi : tu as bu l'eau des Douves de Camlet. Je t'ai servi l'eau, et tu l'as bue.

— Mais je suis sûr qu'un grand nombre de gens

— L'eau n'est pas présente tout le temps. Désormais, tu devrais le comprendre mieux que quiconque. Je l'ai bue moi-même deux fois et je l'ai

offerte à d'autres personnes trois fois. L'une d'entre elles a perdu le bout de sa langue.

— C'est évident, fit Saul en tressaillant aussitôt, étonné.

Randolph compatit. C'était une sensation désagréable de savoir quelque chose sans savoir comment c'était possible.

— Oui. Eh bien. Je te l'ai donnée et je t'ai lavé avec, et je pense que je t'ai désigné comme cible pour les ennemis des Douves ainsi que ses alliés. Je crains que ce soit la raison pour laquelle l'esprit dans les Fens s'est montré aussi hostile à ton égard, et pourquoi Theresa est également venue à toi. Il est possible que ce soit ma faute.

Saul le contemplait, le verre de sherry à la main. Randolph lui rendit son regard en refusant de le détourner.

— Tu ne pensais pas qu'une telle chose allait arriver pourtant, si ?

— Je n'en avais pas la moindre idée. De ce que je savais, quand je t'ai fait boire l'eau, elle aurait pu te brûler et te mutiler à la place. C'était entièrement irresponsable de ma part.

— Elle ne m'aurait jamais brûlé si je ne le méritais pas, dit Saul d'un ton distrait. Est-ce que tu t'attends à ce que je parte en trombe, enragé, parce que tu as commis un acte qui aurait pu avoir des conséquences inattendues ? Certains pourraient me trouver hypocrite si j'agissais de cette façon.

— Je me fiche de ce que les autres peuvent penser. Je t'ai infligé ça, ou du moins, je t'ai mis dans une situation où c'était inévitable, et j'en suis sincèrement désolé. Ta vie entière va changer, et pas pour le meilleur. Il faut que tu t'attendes à recevoir de nombreux désagréments de toutes parts, que tu apprennes ce qu'exige ton devoir si tu souhaites ne pas le négliger, ce que jamais je ne te permettrais de faire. De plus, si tu souhaitais une vie paisible, pas de chance, car tu viens de te faire inscrire dans un combat bien plus grand et complexe qui dépasse tout ce que tu aurais pu connaître auparavant.

— Tu oublies qu'elle m'a demandé ma permission, rétorqua Saul. Je me suis porté volontaire.

— Sans savoir dans quoi tu te lançais. Je ne peux pas considérer ça comme une décision prise librement.

— Tu me parles de liberté maintenant ? Sérieusement ? À ton avis, à quand remonte la dernière fois où j'ai été libre de faire ce que je voulais ?

— Tu aurais dû l'être pourtant.

— Dit l'homme né pour se faire suspendre à un arbre par des crochets.

— Joli coup bas, répliqua Randolph en pensant qu'il avait bien trouvé sa cible. Néanmoins, tu aurais dû avoir le choix, et ça n'a jamais été le cas. Maintenant, je crains bien que tu sois coincé.

— Coincé avec toi.

— Pour le travail, oui. Que ça te plaise ou non.

Saul se pencha et posa son verre auprès de la cheminée.

— Et en dehors du travail ? Non, ajouta-t-il rapidement avant que Randolph ne puisse répliquer. N'essaye même pas. Je peux déjà voir ta réponse évasive arriver, et je m'en passerais bien. J'ai déjà assez de situations incompréhensibles sur les bras. Si tu n'es plus intéressé, ou que tu n'aimes pas mêler le plaisir aux affaires professionnelles, dis-le-moi qu'on puisse en finir.

Il s'exprimait avec un calme calculé, comme s'ils discutaient d'un jeu de cartes et non pas de contacts entre peaux chaudes et de doigts entremêlés. Randolph ne reconnaissait cette armure que trop bien : une posture nonchalante et une voix posée pour que tout paraisse insignifiant. Jamais il ne fallait montrer son désir, révéler ses faiblesses, mettre quelqu'un dans une situation embarrassante.

Randolph la connaissait parce que lui-même se cachait dans cette armure, qui déviait tout sentiment et le protégeait dans la solitude. Il détesta la voir sur Saul, qui n'arrivait même pas à bien l'ériger.

— Je ne peux pas dire que je ne suis pas intéressé. Ce serait un mensonge évident. Et quant à mêler le plaisir aux affaires professionnelles ? Je pense que c'est à toi de faire ce choix, puisque tu commences à t'adapter à cette nouvelle vie. Si ça ne tenait qu'à moi ?

Saul le fixait du regard, ses yeux si sombres et si vulnérables, son visage tendu pour se protéger d'une éventuelle trahison, et Randolph abandonna.

— Si ça ne tenait qu'à moi, je mourrais d'envie de découvrir le creux de tes genoux, c'est ce que tu m'as dit ? Ils me fascinent. J'aimerais te voir dans la lumière, et non pas dans le noir. Je veux savoir à quoi tu ressembles quand tu jouis. J' imagine que tu ressembles à un ange souffrant, et je désire désespérément vérifier si j'ai raison.

Ses yeux sombres s'écarrillèrent à ces mots.

— J'aimerais passer un bon moment à te satisfaire de toutes les manières possibles, mais je ne t'en voudrai pas si tu ne ressens pas la même chose. Sur ce point, tu es libre de choisir.

Saul ouvrit la bouche, à la recherche de ses mots, puis répondit enfin :

— Donc, c'est à ça que tu ressembles quand tu ne contournes pas les questions ?

— C'est exactement pour cette raison que je les contourne. Imagine si je disais à tout le monde ce que je pense vraiment.

— Tu peux me le dire quand tu veux, fit Saul. Pour l'amour du ciel, baise-moi.

Ils bougèrent tous les deux en même temps, repoussant les fauteuils, se cognant avant même de s'être relevés, et s'embrassèrent sauvagement. Saul enfouit ses mains dans les cheveux de Randolph ; ce dernier glissa les siennes sous le manteau de Saul, poussant sa chemise pour révéler la peau qu'il désirait tant. La bouche de Saul était chaude, assoiffée et ouverte, n'attendant que l'autre homme ; Randolph s'en saisit alors. Il sentit Saul lui céder jusqu'à ce qu'il se retrouve sur le dos avec Randolph au-dessus, leurs corps pressés l'un contre l'autre, leurs doigts tirant leurs vêtements.

— Mon Dieu. Saul, fit Randolph en mordant son oreille et son cou... Je veux...

— Moi aussi. Fais-le.

— Je n'ai pas dit ce que je voulais.

— Je m'en fiche.

— Enlève tes vêtements.

Randolph souleva Saul suffisamment pour qu'il puisse retirer sa veste d'un geste des épaules. Il s'occupa de sa chemise lentement, toutefois. Il repoussa le tissu pour exposer la poitrine de Saul, musclée, mince, parsemée de poils foncés sur les pectoraux et d'une trace prononcée qui partait du nombril vers le bas. Randolph traça avec ses doigts les courbes de ses os et de ses muscles, puis les emmêla dans la toison de boucles épaisses au-dessus de sa ceinture.

— Tout ça m'a l'air prometteur. Et...

Il s'arrêta net.

— Quoi ?

— Tu portes une balle autour du cou.

— Oh. Oui.

La main se releva en un geste automatique, puis retomba.

Ce n'était pas une cartouche, juste un simple morceau de plomb qui pendait au bout d'une fine chaîne. Randolph la fixa du regard.

— Pourquoi...

— Ça n'a aucune importance.

— C'est la balle qu'ils t'ont donnée, non ? J'ai bien raison ?

— Arrête. Pas maintenant.

— Saul. *Pourquoi ?*

Ce dernier soupira.

— Quand j'ai décidé de ne pas l'utiliser, j'ai pensé que je la prendrais avec moi au cas où je changerais d'avis. Au bout d'un moment, je ne pouvais plus m'en débarrasser.

— Alors tu as décidé de la porter ? Car sans elle, tu risquerais d'oublier ton erreur ?

— La porter ne me fait pas y penser plus que je ne le fais déjà. Est-ce qu'on peut changer de sujet, s'il te plaît ?

Sur ces paroles, il s'appuya en arrière, soutenant sa tête avec un bras, et s'étira lentement de façon délibérée. Randolph ravala tout ce qu'il avait à lui dire, et laissa ses doigts se promener pour se familiariser avec la peau qu'il avait touchée mais jamais vraiment vue. Il effleura d'abord du doigt un téton sombre, puis de la langue.

Saul remua sous lui avec un petit grognement de plaisir, qui lui servit de rappel.

— Ta chemise, lui ordonna-t-il. Enlève-la. Je veux découvrir tout sur cette histoire de coudes.

— Es-tu toujours aussi autoritaire ?

Saul se releva pour retirer sa chemise déboutonnée, et ce mouvement le pressa contre Randolph tandis qu'il était assis à califourchon sur lui.

— La plupart du temps.

Randolph attrapa le bras nu de Saul avant qu'il ne puisse retomber au sol pour qu'ils se retrouvent assis face à face. Randolph retourna le membre, encore bruni par le soleil jusqu'au biceps. Il se pencha en avant pour en rencontrer le creux avec la langue, le goûtant à peine, puis le lécha intentionnellement et sentit le corps de Saul tressaillir.

— Bon Dieu. Pardonne-moi.

Il lécha encore, doucement, puis enfonça sa langue dans la chair. Il déposa des baisers du haut vers le bas pour ensuite retourner vers le creux encore et encore, jusqu'à ce que Saul gémissse à haute voix et que son bras tremble. Il leva le regard et déplaça sa main pour attraper le coude de Saul, massa l'intérieur de l'articulation avec son pouce et nota avec satisfaction que cela fonctionnait tout aussi bien.

Saul rougissait, les yeux fermés. Il avait l'air transfiguré, extatique et torturé à la fois.

— Seigneur, tu es magnifique, murmura Randolph avec la voix lourde de désir. J'ai envie de tout te faire. Enlève ton pantalon.

Saul se renversa en arrière et souleva les hanches en geste de soumission silencieuse, se débarrassant de ses chaussures en un coup de pied. Randolph bougea les cuisses pour le déshabiller en contournant tout juste la pression ferme du pénis de Saul, qui se libéra avec plaisir de l'entrave de son caleçon. Il laissa vagabonder ses mains sur le corps élancé et exposé devant lui, le gratta légèrement le long de la cuisse avec les ongles, puis les passa sous le genou de Saul et l'observa sursauter.

— Oh, oui. Tout à fait charmant.

— Qu'est-ce que tu fais, encore habillé ?

Randolph caressa la courbe du mollet de Saul.

— Une question plus importante est, comment est-ce que je pourrais atteindre facilement le creux des genoux d'un homme. Pour une raison ou une autre, la question ne s'était jamais posée avant. Et si tu t'allongais sur le ventre ?

Saul lui lança un regard empreint d'émotion puis roula sur lui-même, en faisant attention d'accommoder son érection. Randolph inspira brusquement. Son dos aurait dû être, non, *était* superbe. Le contour de ses omoplates, la ligne courbe de sa colonne vertébrale, le galbe irrésistible de ses fesses avec le creux des muscles sur chaque côté, que l'on trouvait seulement chez les hommes qui se servaient de leurs jambes comme Dieu l'avait voulu. Cela dit, Dieu avait sûrement souhaité que les jambes de Saul finissent enroulées autour des hanches de Randolph ; il était certain que c'était la place idéale. Son dos était parfait, mis à part les fines lignes diagonales de blanc, la marque d'une cruelle flagellation passée, et Randolph eut une envie furieuse et irrépressible d'abandonner son devoir. De laisser ces enflures mener leur guerre sans fin, y mourir en crachant du sang. Il espérait qu'ils souffriraient avant de mourir.

Il se força à contenir sa rage, et fit plutôt courir son doigt le long de la colonne vertébrale de Saul, s'arrêtant sur chaque vertèbre, puis, tout doucement, il longea la raie de ses fesses. Cela coupa le souffle à Saul de manière très satisfaisante. Randolph prit son temps, laissant ses mains vagabonder, et finit par se positionner sur le sol de façon à ce qu'il puisse atteindre le creux des genoux de Saul avec ses lèvres. La peau à cet endroit

était douce, peu poilue, et dégageait l'odeur naturelle de Saul. Randolph la caressa du nez et sentit la chair frémir sous son contact.

— Mon Dieu, fit Saul, la voix étouffée par le tapis. *Mon Dieu.*

Son corps se secouait sous la bouche de Randolph, ses muscles tressaillaient, ses hanches bougeaient par elles-mêmes. Randolph avait sucé d'autres hommes pour un résultat bien moins érotique. Il ne pensait pas qu'une partie de son corps puisse le réduire à un état d'impuissance gémissante, et il enviait presque l'abandon de Saul.

Il l'enviait, certes, mais il avait surtout envie d'en faire usage. Il se tenait au-dessus de la silhouette allongée de Saul à présent, léchant un genou et appuyant son pouce dans l'autre avec une pression sans subtilité. Saul avait les jambes écartées et lâches, et ses gémissements de plaisir correspondaient à tout ce que Randolph avait pu imaginer.

— Spectaculaire, lança-t-il en éloignant sa bouche. Mets-toi sur le dos.

Saul se renversa sur lui-même paresseusement. Son visage frotté contre le tapis était rouge, l'excitation semblait l'avoir étourdi, et son pénis s'était assombri à cause du sang qui l'emplissait. Randolph se positionna entre ses jambes, les remonta pour qu'elles se plient légèrement, puis remit ses pouces au travail dans les creux de ses genoux. Saul gémit.

— Et si tu te caressais, suggéra Randolph. Comme ça, sur le dos, pendant que je te fais ça.

Saul renversa la tête en arrière, sa main bougeant automatiquement, et saisit son pénis. Il se perdait complètement en s'exhibant sans pudeur. Randolph l'observa, son regard alterna entre le plaisir charnel d'une main autour de son membre et l'extase douloureuse qui se peignait sur les traits fins et tourmentés de Saul.

— Oui. Doux Jésus, tu es ravissant. Je veux te voir jouir. Plus fort. Vas-y à fond, dit-il en enfonçant les pouces dans les genoux de Saul plus fort. Je veux te voir éjaculer partout. Et j'ai envie de te sucer et de te baiser jusqu'à ce que tu sois l'ombre de toi-même toute gémissante, bien sûr, mais je veux d'abord que tu jouisses devant mes yeux. Allez, plus vite.

— Je vais le faire.

— Parfait.

Saul courba le dos. Son visage était pris de spasmes, la structure de ses os se distinguait clairement en dessous de sa peau, puis il poussa un cri étranglé en se déversant en une, deux, trois giclées. Le liquide était comme de la crème sur son ventre plat et pâle, et tapissait les poils foncés.

Sa tête s'affaissa, l'expression d'angoisse sur son visage s'apaisa, et Randolph pensa que jamais il n'avait été aussi dur de sa vie.

— Mon Dieu. C'était incroyable.

— Je sais.

Saul ouvrit les yeux en plusieurs battements de cils, un sourire faible et hésitant sur les lèvres. Il continua :

— C'est appréciable d'être pris au sérieux.

— Je prêterai la plus grande attention à tout futur conseil de ta part.

— Le prochain conseil que j'ai pour toi est de venir m'embrasser. Et d'enlever ta chemise d'abord, répliqua Saul. Ce serait dommage que je te recouvre de sperme... Qu'est-ce qu'il y a ?

Randolph ne savait pas qu'il avait réagi d'une quelconque façon.

— Rien.

Saul haussa les sourcils.

— Un problème ?

— Non.

— C'est à cause de tes cicatrices ?

Bien sûr que c'était la faute des cicatrices. Elles étaient l'une des nombreuses raisons pour lesquelles Randolph préférait coucher en gardant ses vêtements, debout, de préférence avec des inconnus.

— Non, répondit-il avant de se reprendre. Oui. Elles sont disgracieuses.

— Je me doute qu'elles le sont. Mon dos a longtemps été répugnant à regarder, et pourtant je cicatrise bien. Manifestement, ce n'est pas ton cas.

Randolph se souvint que Saul avait touché les bosses en question : il savait à quoi s'attendre.

— Non. Ou, du moins, cette fois-ci, elles n'ont pas bien cicatrisé.

— Et tu penses vraiment que je vais fuir, répugné ? Sont-elles si horribles que ça ? Suis-je si faible ?

Randolph soupira.

— Non, bien sûr que non. C'est juste que, simplement, je, ah...

— Être imparfait te déplaît.

— Comme tout le monde, non ?

— La plupart d'entre nous se font à l'idée. S'il te plaît, peux-tu enfin enlever ta chemise au lieu de faire l'idiot ?

Randolph se défit de son manteau.

— Je pourrais jurer que c'est *toi* qui m'as accusé d'être autoritaire.

— Et tu l'es, rétorqua Saul. « Déshabille-toi, retourne-toi, fais-toi jouir. » Seuls des ordres sont sortis de ta bouche. Moi, je n'ai fait que, hum, te donner des suggestions courtoises.

— Elles n'avaient rien de courtois.

Leurs petites chamailleries l'aidèrent à le distraire tandis qu'il enlevait son gilet et déboutonnait sa chemise. Il lui restait seulement à se défaire des deux pans de tissu, mais il ne le fit pas.

Saul se rassit, nu et déterminé.

— Je peux ?

Randolph hocha la tête. Saul s'avança puis ôta délicatement sa chemise de ses épaules.

Il savait à quoi elles ressemblaient. Les cicatrices mesuraient au moins cinq centimètres de diamètre, étaient d'une forme irrégulière, bosselées, et de couleur noirâtre. Il lui arrivait parfois de penser qu'elles ressemblaient plus aux écailles d'un reptile qu'à la peau d'un humain.

Saul portait son froncement de sourcils habituel.

— Elles te font mal ?

— Mes épaules me lancent quand il fait humide. Malheureusement, j'habite en Angleterre.

— Oui, je vois où tu as commis une erreur. J'aimerais les toucher, sauf si tu préfères que je les laisse tranquilles.

— Est-ce que les cicatrices t'attirent tout particulièrement ?

— C'est juste qu'elles sont une partie de toi.

Saul effleura de ses paumes la surface rugueuse où Randolph ne pouvait sentir qu'une pression et non pas une vraie sensation.

— Elles sont loin d'être belles. Ni, je présume, un souvenir agréable à garder en toi. Tu n'en as pas eu le choix, en plus.

— Non.

— Mais elles font quand même partie de toi, pour le meilleur ou pour le pire. Pour répondre à ta question maintenant, ce n'est pas que je suis particulièrement attiré par les cicatrices. C'est juste que j'aime avoir une paire d'épaules fortes auxquelles m'accrocher, qu'elles portent des cicatrices ou non, et je vis dans l'espoir que tu te décides enfin à me baiser avant que nous mourions tous deux de vieillesse.

— Eh bien, si tu es aussi pressé que ça, commenta Randolph en l'attrapant.

Ils s’embrassèrent et manipulèrent leurs vêtements pendant un moment effréné, qui se finit avec Randolph nu sur le dos, Saul assis sur lui, les mains vagabondes. Randolph saisit fermement les fesses de Saul et lui massa la chair en le regardant droit dans les yeux.

— Au fait, à propos de mes tendances dictatoriales.

— Mmh ?

— Est-ce que tu préférerais que je tienne ma langue ?

— En sachant ce que tu peux faire avec ? Non.

— Je suis sérieux, dit Randolph. J’ai tendance à donner des ordres. Tu peux ne pas avoir envie d’en recevoir, et si c’est le cas, je ferai tout mon possible pour arrêter.

Saul fit descendre sa main et effleura du bout des doigts le pénis de Randolph.

— Est-ce parce que tu es d’habitude plutôt autocratique, ou parce que tu apprécies tout particulièrement de mener la charge ? fit-il en plissant les yeux. Ou est-ce parce que ça te perturbe de ne pas être le maître de la situation ?

— Oui à toutes ces questions, lui répondit Randolph de la façon la plus légère qu’il put.

Les yeux de Saul étaient résolus, et Randolph pressentait assez désagréablement qu’ils pouvaient tout déceler au-delà d’une simple préférence ou d’une manière de s’exprimer.

— Bien sûr. Je propose que tu fasses à ta guise, et je te ferai savoir si quelque chose ne me convient pas.

— Je propose que tu portes ta bouche sur mon sexe, dans ce cas.

Saul écarquilla un peu les yeux, puis se mit à sourire. Il se déplaça silencieusement et abaissa la tête. Le toucher de ses lèvres était parfait, doux et assuré, sa langue se mouvait en frétilant, puis s’enroula autour de sa verge alors qu’il la prenait plus profondément dans sa bouche. Randolph enfouit une main dans ses cheveux fins, les doigts posés contre son crâne, puis la glissa sur son visage pour sentir les contractions de sa mâchoire et de sa joue pendant qu’il suçait.

— Oh oui. Bon sang, tu es doué. Très bien, arrête-toi.

Saul se détacha juste assez pour parler.

— Tu en es sûr ?

— Je croyais que tu voulais que je te baise.

— Tout à fait.

— Alors, mets-toi sur le dos.

Ce n'était pas un grand pas en avant, étant donné ce qu'avait fait remarquer Saul à propos de ses épaules, mais c'était suffisant pour qu'il se sente assez heureux d'en faire un ordre plutôt qu'une requête. Quelque chose étincela dans les yeux de Saul, et il se déplaça délibérément pour s'allonger comme demandé, en reposant à nouveau la tête sur son bras.

— Ne bouge pas, ajouta Randolph avant d'aller récupérer de la vaseline dans la salle de bains.

Son apparence dans le miroir le surprit. Ses cheveux habituellement bien lissés s'éparpillaient dans tous les sens, son visage était rouge, et il ne s'était même pas rendu compte qu'il souriait.

Saul le regarda avec un sourcil levé, son expression empreinte à la fois d'une question, d'amusement, et de défiance. Randolph se mit à genoux et dévissa le couvercle du bocal.

— Écarte les jambes. Tu préfères le faire dans cette position ?

— Peu m'importe. Je suis plutôt conciliant.

— Je vois ça, ironisa Randolph en lui glissant un doigt à l'intérieur.

Saul prit une profonde inspiration.

— Très conciliant, même. Je me suis déjà imaginé en train de te baiser. Je ne suis pas sûr d'avoir déjà connu quelqu'un qui en avait autant envie que toi lorsqu'on était coincés au château.

— Je présume que tu préfères donner que recevoir.

— Tu présumes vrai. Écarte plus les jambes.

Saul changea de position. Il était en érection à nouveau, alors Randolph se pencha en avant pour poser la bouche sur son sexe tendu, puis l'aspira lentement tout en bougeant son doigt dans le corps de Saul. Ce dernier émettait des bruits incohérents et agréables à l'oreille. Randolph lui coinça l'autre bras avec sa main libre et glissa le bout de ses doigts sur le creux sensible de son coude, ce qui lui valut un gémissement en récompense.

— C'est bon ? dit-il en le suçant.

— Bon sang, oui.

— Parfait. Si tu te demandes pourquoi tu es sur le dos, c'est parce que j'ai l'intention de te faire jouir jusqu'à ce que tu ne puisses plus tenir debout.

— Ça me va parfaitement, fit Saul d'une voix éraillée.

Son corps convulsa lorsque le doigt curieux de Randolph atteignit le nœud de terminaisons nerveuses qu'il convoitait.

— Oh mon Dieu.

Randolph le reprit dans sa bouche. Les talons de Saul frappèrent le sol. Il gémissait, avec une main emmêlée dans la chevelure de Randolph comme s'il s'accrochait à la vie. Il s'abandonnait au plaisir pur, libre de toute pensée, excité et sans défense ; il appartenait entièrement à Randolph en cet instant.

Il retira sa bouche et se releva sur ses genoux pour pouvoir observer le visage de Saul agonisant d'extase.

— Seigneur, tu es magnifique à en mourir. J'ai besoin de voir à quoi tu ressembles quand tu te fais baiser.

Saul remua ses jambes sans un mot, ses yeux s'ouvrant doucement. Il regarda Randolph en train d'extraire un peu plus de vaseline dans le bocal, puis glisser la main visqueuse le long de son propre pénis. Le contact fluide sur sa peau rigide et chaude était plaisant, mais ce n'avait rien à voir avec le regard que Saul lui jetait. Randolph désirait tout lui offrir, ou le libérer de tout, tout faire disparaître pour ne garder que cet instant, eux deux dans cette pièce, protégés du monde extérieur.

Ses mains étaient huilées par la graisse. Il saisit la verge chaude de Saul et glissa ses mains de haut en bas, la sentant tressauter sous son contact, jusqu'à ce que Saul, à bout de forces, gémissse :

— *Randolph.*

Leurs corps synchronisés parfaitement, Randolph se positionna au-dessus de lui de sorte qu'ils puissent se trouver face à face. Il en avait besoin, et le mouvement silencieux des cuisses de Saul lui raconta sa propre version de l'histoire. Ses longues jambes s'enroulèrent autour du dos de Randolph, puis il posa les mains sur ses épaules, sur la peau et les cicatrices, entièrement préparé à ce qui allait se produire.

— Maintenant ?

— Attends un peu. Oui.

Randolph s'enfonça en lui, et le visage de Saul en ce moment de pénétration, la seconde même où ses muscles se détendirent pour lui céder le passage, était tout ce dont il aurait pu rêver.

— Seigneur. Oh, Seigneur. Randolph.

— Tout va bien ?

— C'est si bon, souffla-t-il en resserrant les mains. *S'il te plaît.*

— Je vais te baiser jusqu'à ce que tu ne puisses plus rien sentir, lui répondit Randolph avec une voix rauque.

Les pieds de Saul se tenaient à plat contre ses cuisses, ses ongles s'enfonçaient dans la chair tandis que Randolph faisait des va-et-vient en lui, d'abord doucement, puis plus profondément. Il voulait s'enraciner dans Saul, pousser à travers lui comme un arbre, pour qu'ils restent entrelacés jusqu'à la fin des temps.

— Mon Dieu, tu es superbe. Quel visage.

Il avait la bouche ouverte, la tête renversée, volontairement sans défense sous lui. Ce savoir lui fit mordre violemment ses propres lèvres pour se forcer à ne pas éjaculer trop tôt.

— C'est incroyable d'être à l'intérieur de toi.

— Je ressens la même chose, répondit Saul, à bout de souffle. J'en veux plus. Donne-moi tout.

Il suivait les poussées de Randolph avec ses mains et ses jambes, leurs peaux s'entrechoquant avec des claquements sonores.

— Oui. Mon Dieu, plus fort, s'il te plaît.

— Tes désirs sont des ordres, lui assura Randolph.

Un de ses bras soutenait la tête de Saul ; avec sa main libre, il attrapa celle de Saul et la poussa contre le sol, leurs doigts entrelacés. Il le pénétrait, l'embrassait, sentait le pénis de Saul se frotter contre son ventre à chaque mouvement, et le sien glisser dans le corps chaud de Saul, en observant son visage se tordre. Il s'enfonçait plus fortement, plus profondément, se perdant dans la sensation d'allégresse pure de voir Saul vaincu, sous lui, de l'emporter avec lui dans sa chute.

— Randolph, haleta Saul. S'il te plaît, je ne peux pas, je ne peux plus.

Il s'agrippa plus fort à la main et à l'épaule de Randolph en même temps qu'il lui parlait, le pressant de continuer.

— Oh si, tu peux, chuchota Randolph. Tu peux et tu le feras.

Il lâcha la main de Saul pour glisser la sienne entre leurs ventres. Saul poussa un petit cri étranglé quand les doigts de Randolph atteignirent son pénis pour coulisser en dessous.

— Tu vas jouir pendant que je te baise et je vais être aux premières loges pour le voir. Bon sang.

Il ne pourrait plus se retenir bien longtemps ; le regard de Saul était si nu, si parfait dans son état d'abandon. À présent, ils se décollaient du tapis, avec Saul qui cambrait le dos pour répondre à chaque poussée en criant et en éjaculant plusieurs jets contre la peau de Randolph. Ce dernier lâcha prise, le pénétrant si fort comme si faire l'amour pouvait tout arranger, et ce

fut vrai pendant quelques secondes, tandis qu'il jouissait à son tour en frémissant.

Ils restèrent allongés ensemble, leurs corps couverts de sueur, à haleter et à laisser leur respiration se calmer. Les muscles raides des jambes de Randolph étaient douloureux, comme une ficelle bien usée. Il sentit un baiser se poser sur le côté de sa tête et parvint à incliner suffisamment le cou pour que ses lèvres rencontrent celles de Saul.

— Bon Dieu, déclara enfin Saul. Tu peux me donner des ordres quand tu veux. Bon sang, j'avais vraiment envie de ça.

— Moi aussi.

Randolph se retira avec un grognement d'effort, puis s'effondra à nouveau sur Saul, en manifestant une fatigue peut-être un peu plus exagérée qu'elle ne l'était.

Il ignorait comment se comporter à cet instant. Jamais personne n'était venu chez lui dans un tel but auparavant, car il avait bien des secrets à préserver. Les fois où il s'était rendu dans les demeures d'autres hommes, sa seule préoccupation avait toujours été de trouver comment déguerpier aussi vite que possible après l'acte, sans sentiments inopportuns ou incident délicat.

Randolph ne voulait pas que Saul parte, et il ignorait complètement comment lui demander de rester.

— Tu as l'air plutôt perplexe, fit remarquer Saul.

— Je suis simplement éreinté. Tu as faim, ou tu penses avoir faim bientôt ?

— Je dirais que oui.

— Eh bien, nous avons de quoi discuter, dit Randolph. Le cadeau d'adieu de Theresa, le ministère, et plus encore. Il est bientôt dix-huit heures, aussi. Et si on se faisait apporter quelque chose à dîner pour nous atteler à tout ça ?

Saul cligna des yeux.

— C'est très gentil de ta part. J'aimerais me laver, si possible.

— Bien sûr, mon cher. Je t'apporte une serviette, fit-il en se relevant.

Saul se releva à son tour.

— Randolph ?

— Mmh ?

Saul saisit son visage entre ses deux mains, dont l'une encore légèrement glissante à cause de la graisse, et l'embrassa. Ce n'était pas le désir pressant

de tout à l'heure, mais plutôt un baiser délicat, sérieux et langoureux, et Randolph se laissa aller, acceptant ce qu'on lui offrait avec un sentiment de soulagement profond qu'il n'aurait su nommer.

Saul se redressa enfin en le fixant droit dans les yeux, les sourcils froncés. Randolph lui rendit son regard et le soutint. Il ne savait pas vraiment ce que Saul recherchait, et il ne croyait pas avoir le courage de le lui demander, dans l'éventualité qu'il le découvrirait lui-même.

Saul le relâcha enfin, avec un tout petit sourire.

— Quel drôle d'oiseau tu es.

— Tu trouves ? Bien sûr que j'en suis un.

— Ce qui est le plus compréhensible chez toi, c'est la partie où tu t'es fait suspendre à un arbre et où tu fais pousser du lierre dans des monstres. Plus sérieusement, est-ce que tu as eu un véritable partenaire, comme les gens normaux ? Je ne parle pas de quelqu'un dont tu peux utiliser le corps quand ça te chante. Je veux dire quelqu'un qui t'est cher.

— C'est si flagrant que ça ? grimaça Randolph.

— Je ne sais pas si c'est flagrant. Tu as l'air plutôt solitaire, voilà tout. En fait, pour être honnête, si tu étais le genre de gars qui entretenait des relations sérieuses, tu serais déjà pris, n'est-ce pas ? Tu ne manques pas de charme, d'assurance, ni d'argent s'il le faut.

— Merci bien.

— De rien. Là où je veux en venir, c'est que je préférerais que tu sois clair sur ce que tu attends de moi, que ce soit dans la vie de tous les jours, ou dans le lit. Je ne veux pas que tu épargnes mes sentiments, même si pour le moment, tu ne t'es pas montré incliné à le faire. Si la seule chose que tu veux, c'est du sexe, dis-le-moi dès maintenant, je t'en prie. Je ne me vexerai pas, et j'aimerais bien mieux savoir où je me situe là-dedans. Je t'aime beaucoup, mais ♦ eh bien, je ne suis pas du genre à me relever, m'essuyer, puis me remettre tout de suite au boulot, c'est tout.

Randolph sentit le sang lui monter au visage.

— Non. Pardonne-moi.

— Ce n'est rien, répondit Saul tout aussi poliment. Mais si c'est tout ce que nous avons...

— Peut-il y avoir plus entre nous ? lui demanda Randolph en un souffle.

Saul le regardait droit dans les yeux.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas. Tu as bien raison, je n'ai jamais eu de relation sérieuse. Avant Ypres, j'étais destiné à épouser Theresa, bien sûr. Et depuis, j'ai été sacrément occupé, j'ai trop de choses à dissimuler, et en plus, je hais la plupart des gens. Sam Caldwell me dit toujours que j'ignore comment me comporter pour entretenir des relations humaines normales.

— Oh. Est-ce que lui et toi...

— Seigneur, non, Sam n'est pas de ce bord. Ou du moins, c'est ce que je crois, je ne lui ai jamais demandé. Et même s'il l'était, je présume que je ne suis pas son genre.

— Eh bien, je suis d'accord avec son constat, sauf que tu es tout à fait mon genre, rétorqua Saul. Si on peut dire que les gens hautains, énigmatiques et d'une beauté sans pareille sont un genre.

— J'espère que c'est le cas.

Randolph ignorait ce qu'il souhaitait, il tâtonnait à travers ses potentiels désirs. Il avait besoin de tenir quelque chose, c'est tout.

— S'il te plaît, reste dîner avec moi. On doit vraiment discuter du grand nombre de problèmes sur le tapis, mais ce n'est pas ça que je te demande. Pour l'amour du ciel, donne-moi un coup de main, j'ignore complètement ce que je devrais dire dans ce genre de situation.

— Tu te débrouilles terriblement bien, mon ami, lui assura Saul.

— Oh, va te faire voir. Une beauté sans pareille, c'est bien ça que tu m'as dit ?

— Absolument.

— Eh bien, nous sommes deux alors, fit-il en saisissant la main de Saul pour la porter à ses lèvres et effleurer le bout de ses doigts. De plus, tu es courageux, fascinant, et tolérable, ce qui est particulièrement remarquable.

— Je crois que tu voulais dire « tolérant » à la place.

— Je voulais dire les deux, et non, ça ne s'applique pas à moi cette fois. L'histoire avec les Douves va nous rendre inséparables, tu sais. C'est impossible à éviter. Si tu décides que les choses doivent rester strictement professionnelles maintenant ou dans le futur, je veux que tu me jures que tu me l'annonceras sans plus de considération pour mes sentiments que j'en ai pour les tiens.

Il attendit que Saul hoche la tête, puis reprit.

— Mais si tu es prêt à... disons, risquer de compliquer nos affaires, j'en serais ravi.

— J’adorerais compliquer nos affaires et voir où cela va nous porter, répondit Saul. Et je serais heureux de partager un dîner avec toi. Mais d’abord, et si on se lavait ?

OceanofPDF.com

Chapitre onze

La salle de bains de Randolph était complètement ridicule. Saul n'en était pas vraiment surpris : il avait déjà lu des articles à propos du luxe proposé dans ces nouveaux appartements aménagés. De plus, il était évident que l'homme était riche. Néanmoins, alors qu'il se tenait au milieu de tout ce verre étincelant et de ces installations en marbre, il s'écria :

— Pour l'amour du ciel.

— Pardon ?

Saul fit un geste vers l'immense miroir encadré d'or.

— J'ai l'impression qu'on va plutôt salir ta salle de bains, au lieu qu'elle nous nettoie.

C'était une remarque plutôt pertinente. Ils étaient tous deux nus, les cheveux en bataille, la peau rougie par leurs baisers et marquée de traces de doigts, de lèvres et de dents. De plus, la poitrine et le ventre de Saul luisaient de sperme qui séchait sur ses poils noirs emmêlés. Il avait l'air scandaleux, et Randolph à côté de lui ressemblait à un sacré voyou.

Saul lui sourit dans le miroir.

— Ça te va bien, d'avoir l'air moins soigné.

— Je ne suis pas du tout du même avis. Une douche t'ira ?

— Tu n'as pas de... Ah, bien sûr que si.

Saul n'avait jamais vu de résidence privée équipée d'une telle installation.

— J'ai toutes les commodités modernes qu'il nous faut, ici.

Randolph lui montra comment ça fonctionnait, puis le laissa seul, ce dont Saul lui fut reconnaissant. Il avait beaucoup à nettoyer.

La douche pulvérisa de l'eau chaude avec force ; c'était un luxe particulièrement efficace, qui l'arrosa jusqu'à ce qu'il soit propre. Saul ignorait si l'eau resterait à cette température pour longtemps. Probablement, car il n'arrivait pas à imaginer Randolph tolérer les douches froides. Néanmoins, il s'affaira plus rapidement qu'il ne l'aurait souhaité.

Peut-être qu'il pourrait s'en resservir une autre fois.

Cette idée effrayait presque Saul. Pendant des années, il s'était senti si seul et rongé d'amertume. Il avait désiré se sentir vivant, et ce désir l'avait mené à se créer de faux espoirs. Plus jamais il ne voulait se persuader qu'il recevait de l'amour alors qu'il se faisait utiliser pour du sexe.

Mais Randolph était prêt à compliquer leurs affaires, il l'avait dit lui-même, et si Saul pouvait être sûr d'une chose, c'était que Randolph n'hésiterait jamais à l'envoyer balader. Il souhaitait plus que du sexe. Il lui avait dit qu'il était magnifique, et peut-être que ce n'étaient que des paroles en l'air, mais l'expression dissimulée derrière ses yeux tachetés était inestimable.

Tu ne vas pas tomber à ses pieds, se rappela Saul sévèrement. *Il n'est pas du genre fleur bleue. Même s'il n'exerçait pas un travail infernal, il n'est pas...* Il se remémora Randolph, élégant et futé comme un prédateur, qui gardait en lui les mots et les cicatrices d'un dieu des temps anciens. *Il n'est pas domestiqué*, conclut Saul avec un hochement de tête déterminé dans le miroir.

Malgré cela, il ne put s'empêcher de siffloter en s'essuyant avec une serviette.

Il émergea de la salle de bains enveloppé d'un peignoir que Randolph lui avait prêté, et s'habilla quand l'autre homme partit se doucher à son tour, puis farfouilla un peu le salon. Randolph possédait une grande collection de livres à l'allure insolite. Saul en reconnut quelques-uns, les ayant déjà aperçus dans la bibliothèque du major Peabody. La pièce était aussi décorée de têtes d'Hommes verts, érigées en bois et en pierre. Certaines semblaient avoir été spécialement sculptées pour servir de décorations, tandis que d'autres avaient apparemment été extraites de leur emplacement d'origine. Il doutait que Randolph puisse commettre un tel acte de barbarisme, en tout cas pas sans une raison valable.

Il observait la feuille qu'il avait laissée dans sa poche quand Randolph arriva de derrière lui, vêtu d'un pantalon, d'un gilet ainsi que d'une chemise noirs.

— Que tiens-tu là ?

— Juste une feuille. Elle est apparue dans le train, ou peut-être devrais-je dire que je l'ai trouvée.

— Je peux la voir ?

Randolph la frotta légèrement entre son pouce et son index, puis la retourna à son propriétaire.

— Bon.

— Comment ça, « bon » ?

— Tout ça, fit Randolph en pointant du pouce les sculptures.

— Est-ce que c'est une tentative de réponse que tu fais, là ? Elle n'est pas au point.

— Theresa t'a entraîné dans le monde des Hommes verts quand elle a fait de toi le Protecteur, dit Randolph comme s'il expliquait quelque chose d'évident. Les feuilles font partie du métier.

— L'étendue de mes connaissances des Hommes verts se résume à, eh bien, toutes ces choses, fit Saul en indiquant le mur à son tour. Des têtes feuillues. Des anciennes décorations d'église qui remontent à l'époque païenne.

— Oui et non.

— Sérieusement, tu ne peux pas faire mieux ? soupira Saul.

— Il y a d'abord l'Homme vert, la décoration en pierre. Puis il y a le Feuillu, *Jack in the Green*, la coutume populaire dans les campagnes qui consiste à se vêtir de feuillages. Et plus encore. Il y a les visages dans les bois, les rires entre les arbres, l'esprit de la vieille Angleterre et d'un pays bien plus ancien, à l'époque où il n'avait pas encore de nom. La terre de Völund le forgeron, le créateur, celui qui donne les mots.

— Tes mots ? demanda Saul. Ceux qui...

Il toucha l'épaule de Randolph.

— Ce n'était pas un dieu bienveillant. Il n'y avait rien de bienveillant sur ces vieilles terres, mais les Hommes verts les peuplent d'aussi loin que remontent les mémoires et sans doute plus encore. Ce sont des personnes qui travaillent avec la terre et qui sont autorisées à emprunter un peu de sa force. Quand je parle d'Hommes verts, ajouta Randolph, ce terme s'applique à la fois aux hommes et aux femmes. Ça énervait particulièrement Theresa. C'était une suffragette, bien sûr.

— Tant mieux pour elle, dit Saul. Je ne suis pas certain de tout comprendre. Tu as dit que je... ?

Il ne se sentait pas vraiment capable de prononcer ces mots. Il lui semblait affreusement présomptueux de sa part de prétendre faire partie de la même lignée que celle que Randolph avait présentée.

— Oui, toi. Tu es le Protecteur désormais, ce qui te plonge en plein cœur de cette histoire. Tu peux le voir de cette façon : il existe un devoir ancien qui consiste à protéger le pays et son peuple. Ce sont les Hommes verts qui portent cette responsabilité, et ce rôle ne peut pas être retiré, ni cédé, sur un coup de tête. Theresa n'aurait pas pu faire de toi l'un des nôtres si tu n'avais pas été accepté.

— Accepté par qui ?

— On va faire comme si tu n'avais pas posé cette question. Voilà, Saul : Londres, comme beaucoup de sites clés, défend l'Angleterre, qui est elle-même défendue par les Doves de Camlet. Dorénavant, tu protèges les Doves de Camlet. Je pense que tu en seras capable. Ce ne sera pas facile, ni à prendre à la légère, mais si tu n'étais pas apte, jamais tu n'aurais été choisi. Et peut-être que tu échoueras, que tu tomberas, mais... eh bien, je ferai de mon mieux pour te rattraper. Voilà ce que tu dois savoir pour l'instant. J'imagine que tu apprendras le reste sur le tas. Ce genre de choses marche comme ça habituellement.

— En effet. J'aurais bien aimé avoir un manuel sous la main quand même.

— Ce serait formidable, n'est-ce pas ? Ne t'inquiète pas de ne pas être né pour accomplir ce devoir, ajouta Randolph d'une façon trop perspicace à son goût. Sam Caldwell ne fait partie des nôtres que depuis trois ans, depuis la fin de la Guerre, à un moment où il était impératif de renflouer nos rangs. Il est l'Homme vert le plus urbain que tu puisses imaginer, l'équivalent occulte de Coram's Fields³, mais ça fonctionne. Tu as l'air paniqué.

— Je le suis, répliqua Saul. Je n'ai qu'une vague idée de ce que tu racontes, et je sais encore moins ce que je suis supposé faire.

Il se souvint de l'église, du besoin pressant de dénicher les têtes sculptées, avec leurs yeux éclatants.

— Y a-t-il beaucoup d'entre vous... je veux dire, nous ?

— Nous n'avons jamais été beaucoup, et maintenant encore moins, répondit Randolph. On avance sans relâche tout de même. En attendant, je pensais que nous pourrions sortir manger ce soir. Dans un bon établissement. Je trouve que nous le méritons.

Saul accepta ce changement de sujet sans rechigner, principalement parce qu'il était affamé à nouveau.

— Je ne suis pas habillé pour dîner dans un tel endroit.

— Tu as des chaussures qui feront l'affaire, et aussi un gabarit très semblable au mien. Je possède beaucoup de tenues de soirée. Emprunte ce qui te fait envie.

Saul haussa un sourcil. Randolph lui répondit d'un haussement d'épaules incroyablement désinvolte.

— On ne devait pas parler de travail ?

— Bien sûr. On t'a confié un devoir. On t'a aussi fait passer un sacré quart d'heure et je suis certain que si Theresa était là, elle m'ordonnerait de

t'inviter à dîner pour commencer. À danser, même, si tu aimes ça.

— Danser ?

— Il y a des lieux pour ça, très cher. Ce ne sont pas des endroits que je fréquente en général, je l'admets, mais ils existent. Le fait est qu'on a besoin de toi en bon état parce que tu as du pain sur la planche. Tu mérites du temps pour récupérer, et on mérite de passer une agréable soirée ensemble. Ou du moins, j'aimerais une soirée où je peux t'accaparer complètement, alors c'est ce qu'on va faire. Demain, nous irons voir ensemble si le major Peabody est de retour, et nous découvrirons d'où provient le livre, celui qui l'a mis sur la piste des Douves de Camlet et de tout le reste. Mais d'abord, accordons-nous cette soirée pour nous deux.

Saul pensa qu'il devrait demander *Et qu'en est-il du ministère des Ombres ?* et *Ne devrions-nous pas...* Mais il ne fit rien. Il voulait passer plus de temps avec Randolph, oublier les menaces qui planaient sur le monde, sur le pays, la ville, et sur lui-même. Dans vingt-quatre heures, il serait probablement sans emploi, avec son esprit encore plein de souvenirs qui appartenaient à quelqu'un d'autre et le nez rempli de l'odeur du lierre. Il devait découvrir sur quel genre de devoir il était tombé et comment il était censé s'en acquitter. Ce soir, il souhaitait juste aller dîner dans une belle tenue et parler d'autre chose avec l'homme qui venait tout juste de lui faire l'amour jusqu'à en perdre la raison.

— Donc, à propos de ces tenues de soirée...

— Suis-moi.

La chambre de Randolph était aussi spacieuse qu'on pouvait s'y attendre, car son appartement devait être aussi grand que la moitié de la pension dans laquelle Saul habitait. Deux toiles aux couleurs vives d'un style extrêmement particulier étaient exposées sur les murs. Saul cligna des yeux.

— Elles sont vraiment... très avant-gardistes.

— Elles sont de Severini, de l'école futuriste italienne. Elles te plaisent ?

Saul contempla les couleurs criardes et les formes fragmentées ou aplaties.

— Non. Pas le moins du monde. Elles sont effroyables.

— Dieu merci. Je ne les supporte pas non plus.

— Mais alors, pourquoi...

— Theresa me les a offertes, et par là, je veux dire qu'elle les a elle-même clouées au mur pendant mon absence. C'était un cadeau d'anniversaire, apparemment. Elle disait que j'avais besoin de me changer les idées.

— Je suppose qu'elle prenait beaucoup sur elle.

— Tu n'imagines même pas. Je les garde pour me rappeler que je ne dois pas laisser mes pensées stagner. Et parce que je m'y suis habitué, je suppose, ce qui est plutôt contre-productif maintenant que j'y pense. Tiens.

Il lui tendit un cintre avec un manteau et un pantalon noirs.

— Voyons ce que tu vas donner là-dedans.

Son apparence était... plutôt correcte, finalement. Saul n'avait pas porté de costume de soirée depuis des années ; pas depuis Oxford. Il avait oublié à quel point une veste de dîner bien taillée pouvait être flatteuse, et celle-ci le flattait, même si elle avait été destinée à quelqu'un d'autre. Le fait qu'il avait emprunté ces vêtements ne sautait pas aux yeux, tandis qu'il s'admirait dans le miroir sur pied, Randolph à ses côtés.

— Ça fera parfaitement l'affaire, dit ce dernier. Est-ce que le Café Royal t'irait ?

— Tout m'ira. Je devrais probablement t'avertir que je n'ai pas un seul penny sur moi.

— Je t'invite, mon cher, mon ami. Je suis au courant de tes difficultés, mais peut-on ajouter ça à la liste des choses dont on doit parler demain ? Je trouve que l'argent est un sujet particulièrement insipide, et je sais que c'est un privilège accordé seulement aux riches, mais puisque je suis riche, profitons-en pleinement.

— Seigneur, comment est-il possible que tu ne sois pas un avocat ?

— Nul besoin de se montrer malpoli.

Randolph s'approcha pour arranger le col de Saul, comme le gentleman le plus gentleman des gentlemen. Il étudia ensuite la façon dont le manteau recouvrait les épaules de Saul avec une petite moue qui disparut lorsqu'il leva les yeux pour rencontrer ceux de Saul, qui était désespérément perdu. Il s'approcha pour poser ses lèvres contre celles de Randolph, qui avaient le goût de la poudre de dentifrice, et sentit la main de ce dernier s'enrouler autour de sa hanche pour atteindre ses fesses comme si elle y était destinée. La bouche de Randolph lui était complètement ouverte ; ils échangèrent de longs baisers comblés qui exprimaient tout ce que les deux hommes esseulés et pleins d'espoir redoutaient de dire avec leurs mots.

Saul enroula sa jambe autour de celle de Randolph, pressant leurs hanches ensemble. Il doutait sincèrement qu'il était en mesure de pousser le vice plus loin, mais il sentait la bosse solide dans l'entrejambe de Randolph. Il se

frotta contre lui délibérément, entendit le souffle de l'autre homme se couper et glissa à genoux.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Randolph.

Saul lui attrapa la ceinture.

— Ça me paraît évident, je comptais te sucer. Ça me fera un apéritif.

Randolph émit un bruit étranglé, mais ne protesta pas. Ils se tenaient encore devant le miroir. Saul se concentra pour ouvrir les boutons et sortit son pénis avec un frisson de pouvoir, et seulement après il jeta un coup d'œil à leur reflet pour s'apercevoir que Randolph l'observait intensément.

— Mon Dieu, que tu es beau quand tu es à genoux, dit-il doucement. Continue.

Saul fit courir sa langue partout sur la verge de Randolph, goûtant à son arôme léger de savon, prit son temps pour se familiariser avec. Elle était longue et fine, comme l'homme qui la possédait, assez grande pour que la prendre entièrement en bouche constitue un défi, mais Saul aimait les défis. Il se pencha, glissa ses lèvres le long du membre, et sentit aussi bien qu'il entendit le grognement grave de Randolph.

— Magnifique. Tu devrais toujours porter un costume de soirée pour me sucer. Je devrais peut-être te prendre avec. T'emmener dans un de ces établissements dont je t'ai parlé, et te renverser sur une table jusqu'à ce que tu me supplies. Ou juste te voir à genoux comme ça. Doux Jésus.

Il aimait vraiment parler. Saul n'avait jamais possédé ce don, et il était généralement content de faire l'amour en silence, mais il n'avait jamais encore rencontré quelqu'un qui utilisait sa langue comme Randolph. Cette voix traînante et obscène faisait descendre tout son sang entre ses jambes, ressuscitant son érection. Il s'y habituerait volontiers.

Il introduisit une main entre les jambes de Randolph, soupesa ses testicules et leva le regard.

— Dis-moi ce que tu veux que je fasse, puisque tu aimes tant donner des ordres.

Les lèvres de Randolph se retroussèrent.

— Pour commencer, remets ta bouche où elle était. Vas-y plus profondément. Je veux que tu me prennes en entier. Bon sang, c'est ça. Et regarde-toi faire. Je veux te voir en train de te regarder.

C'était ce que Saul faisait ; il ne pouvait pas détourner le regard. Il ne les reconnaissait pas. Il y avait dans le miroir un homme élégant dans un costume de soirée, un autre sur les genoux en train de lui faire une fellation.

Il avait déjà acheté une collection de photographies dans une boutique discrète de Holywell Street, qui représentaient des soi-disant aristocrates dans des moments intimes ; cette scène aurait pu être l'une d'entre elles.

— Je pourrais jurer que tu bandes à nouveau, dit Randolph dans un souffle rauque. Eh bien, si ça t'excite autant de te faire prendre la bouche...

Il poussait doucement son pénis dans la gorge de Saul, la main dans ses cheveux, et ce dernier pouvait savourer le goût du savon et d'autre chose qui suggérait que Randolph allait bientôt jouir, et du lierre aussi. Il laissa échapper un son pressant. Randolph y répondit en s'enfonçant plus profondément, enfin silencieux, et Saul n'avait plus qu'à tenir bon pendant qu'il se déversait en lui en appréciant chacun de ses bruits.

Il avala la gorgée visqueuse sucrée-salée tandis que Randolph s'appuyait au miroir d'une main.

— Oh mon Dieu. J'ignorais à quel point je désirais que tu fasses ça.

— Je voulais le faire depuis un moment, admit Saul. Pour être honnête, tu aurais déjà pu me prendre devant ce fichu arbre et nous épargner bien des soucis.

— Alors, on a du temps perdu à rattraper. Puis-je...

— Oh non, pas encore, je n'en suis pas capable, fit Saul en se relevant. Enfin, peut-être que si, mais ça prendrait trop de temps et je meurs de faim.

— Eh bien, je ne peux pas t'en vouloir là-dessus, fit remarquer Randolph. À ton aise. En revanche, remets-toi en état, on dirait que tu viens de sucer une verge.

Saul ignorait complètement pourquoi il trouvait cette phrase drôle, mais il se plia en deux de rire. Randolph s'esclaffa à son tour, les épaules secouées par son étrange rire silencieux, et ils gloussaient encore en quittant l'appartement.

Le Café Royal se trouvait à Piccadilly, et il brillait de mille feux. Il y avait des hommes en noir et blanc, des femmes aux cheveux courts vêtues de robes chatoyantes. Saul avait mangé seul dans les Lyons' Corner Houses durant des années, tel un observateur solitaire des foules affairées. Il trouvait cela étrange d'en faire partie désormais, mais ce n'était pas une sensation désagréable. Il était habillé convenablement pour ça, et la supériorité désinvolte de Randolph était comme un passeport pour aller à n'importe quel endroit.

Le menu était écrit en français, et les prix étaient faramineux. Randolph lui jeta un coup d'œil.

— Je suppose que tu préfères la nourriture arabe. Les ris de veau et le turbot sont un délice.

— Je m'en remets à toi, dit Saul avec soulagement, car l'étendue de ses connaissances en français se résumaient à dire bonjour et au revoir.

Randolph fit un signe du doigt, et un serveur apparut aussitôt. Il commanda pour eux deux et ajouta une bouteille de champagne qui arriva dans la seconde, accompagnée de deux flûtes étincelantes.

— Et si on trinquait aux meilleures complications possibles ?

— Je vais boire à ça, fit Saul en levant son verre.

Le liquide doré pétilla sur ses lèvres. On aurait dit des biscuits sucrés.

— C'est donc ainsi que vit l'autre moitié du peuple ?

— Moins de la moitié, mais c'est exact.

— Tout ça grâce à l'argent de ta famille ?

— Nous en avons accumulé un paquet au fil des années, en effet. J'ai eu droit à de nombreux cadeaux et dons de la part de monarques et gouvernements reconnaissants. Il ne reste que moi pour dépenser cette fortune.

— Mais aucun titre ?

— Beaucoup de personnes nous en ont offert, mais nous les avons déclinés. Il est plus pratique que le pays nous soit redevable que l'inverse. Cessons de parler de ma famille, qu'en est-il de la tienne ?

Saul sirota son champagne.

— Je viens de Tring, dans le Hertfordshire. Ce n'est pas un endroit particulièrement notable. J'ai... J'avais un frère et une sœur. Mon père était un avocat de campagne. C'est tout.

— Ils ne sont plus là ? demanda Randolph d'un air sombre.

— De ce que j'en sais, ils se portent tous très bien, mais... euh, après la guerre, ils m'ont désavoué. J'essaye de respecter leur décision.

— Cela fait de toi un meilleur homme que moi, alors, puisque je n'arrive pas à suffisamment exprimer mon mépris. L'histoire de ma famille comprend un grand nombre d'erreurs catastrophiques et quelques moutons noirs particulièrement choquants, mais en réalité, il s'agissait plutôt de loups. Cependant, nous ne prétendions jamais que cela ne nous concernait pas. Comme c'est bourgeois, de déshériter quelqu'un.

Saul ignorait s'il devait se vexer ou en être amusé.

— Eh bien, c'est comme ça que sont les avocats de campagne. Comment ta famille s'occupait de vos moutons noirs, si vous ne les rejetiez pas ?

— Généralement, on les tuait.

— Oh, c'est tellement mieux comme idée.

Randolph lui fit un sourire de travers.

— Dans notre métier, quand quelqu'un tourne mal, il tourne très mal. Tu sais, le pouvoir corrompt les gens. C'est pour cela que je fais bien attention à la distinction entre faire un travail de cochon et commettre un méfait de façon délibérée.

— Donc si j'avais fait partie de ta famille...

— On t'aurait d'abord sorti de ta cellule, puis on serait partis traquer les gentlemen qui t'ont enfermé. Il aurait été fâcheux qu'ils pensent pouvoir exploiter l'un des nôtres et s'en sortir indemnes. Ensuite, une grande quantité de cris et autres désagréments auraient éclaté, bien sûr.

— Même dans ces circonstances ?

— On a déjà survécu à pire, crois-moi.

— Je vois. Euh, est-ce que ta famille sait que tu es...

Saul agita un doigt comme pour indiquer le mot « homosexuel ».

— Sans aucun doute. Je n'ai jamais essayé de faire le moindre effort pour prétendre le contraire. Je suis certain que ça n'a fait qu'exacerber l'aversion de mon père à mon égard, qui était continuelle et tout à fait réciproque, mais tout le monde s'en fichait tant que Theresa et moi nous occupions de notre devoir envers la famille.

— Je me suis toujours bien entendu avec mes parents, reprit Saul en remuant son verre, contemplant les bulles dans l'alcool doré. Jamais je n'aurais cru que notre lien pourrait se briser. Qu'ils me tourneraient le dos. Je n'ai pas passé trop de temps à la maison après mes années à l'université, mais je pensais qu'ils seraient toujours là.

— Je ne pouvais pas supporter les miens, et j'ai passé bien trop de temps avec eux. Je pensais qu'ils seraient toujours là aussi.

Leurs regards se croisèrent. Après quelques secondes, Saul réussit à sourire. Randolph ne le lui rendit pas, mais il inclina son verre à nouveau.

— Aux choses perdues.

— Perdues et retrouvées, le corrigea Saul. On est toujours debout, non ? Bon, parfois, à genoux, bien sûr.

Cette fois, Randolph sourit.

— Je peux porter un toast à ça, en revanche.

Leur repas arriva, magnifiquement cuit dans du vin et du beurre, avec des saveurs et des textures délicates. Ils parlèrent de littérature, de théâtre, et évoquèrent des souvenirs sans importance. C'était une conversation sans queue ni tête qui avait comme seul but d'écouter et de regarder l'autre parler et manger. Randolph dégustait son repas avec attention, prêtant à la nourriture une attention nécessaire sans être excessive. Saul, qui goûtait probablement le meilleur repas de sa vie et surtout de ces sept dernières années, fut étonné de remarquer combien il était facile d'oublier son plat quand il se trouvait devant le regard vif et le petit sourire de Randolph. Ses yeux, son sourire, son humour empreint d'ironie, son amour pour la poésie incompréhensible du dix-huitième siècle et, étonnamment, des romans gothiques. Cela les amena au sujet du *Carnet de Simon Feximal* qui fascinait toujours autant Saul.

— Mon frère, ma sœur et moi avons grandi en nous terrorisant à le lire, ainsi que les livres de M.R. James, dit-il. Mes parents n'arrêtaient pas de dire que ce n'étaient que des ramassis de fadaises et lisaient le *Strand* quand on était au lit. Je n'arrive toujours pas à croire que tu connaissais Simon Feximal.

— Pas tant que ça. Il était distant, un peu terrifiant aussi, et par-dessus tout, un homme de métier.

— Un quoi ?

— Nous, les aristocrates arcanistes, prenons les chasseurs de fantômes de haut, expliqua Randolph avec un rictus d'autodérision. Ce n'étaient que des gentlemen et des petits joueurs, tu vois. Feximal aidait les gens, et il s'est sali les mains en le faisant d'une façon que mon père préférait éviter.

— Tu l'admirais ?

— À l'époque, non. Je ne faisais que suivre les enseignements de mon père, inconsciemment ou non. Mais ça fait quelques années que je travaille avec Sam maintenant, son fils adoptif, et il est impossible de ne pas le respecter, ou Feximal vu à travers ses yeux. Je doute que la plupart des gens respecteraient mon père s'ils le voyaient à travers les miens.

Saul hocha la tête à ça, car il avait conclu depuis bien longtemps que le père de Randolph avait été une enflure de première classe.

— J'en suis reconnaissant. Et désolé de ne pas l'avoir appris plus tôt. Tout le monde se lamente du monde qui change de nos jours, tu sais, mais il était impératif que les choses évoluent.

— C'est vrai. Pourquoi est-ce qu'il s'appelle Sam Caldwell s'il était le fils adoptif de Feximal ?

— Eh bien, aux yeux de la loi, c'est Caldwell qui l'a adopté, mais Sam les considère tous deux sous le même jour parental, ou avunculaire.

Randolph hésita, tripota le verre dans sa main, puis ajouta :

— Ils étaient ensemble, Caldwell et Feximal. En couple.

— Tu plaisantes.

— Non. Ça a duré vingt-trois ans, d'après ce qu'on m'a raconté.

— Punaise, fit Saul, impressionné. C'est plutôt... formidable.

C'était énorme, sans qu'il comprenne pourquoi. Il avait adoré les histoires, mais ce n'était pas tout. C'étaient des possibilités qui s'ouvraient à lui, de savoir que des hommes comme lui avaient trouvé un être cher pour la vie, pas pour quelques heures volées. Il dut se racler la gorge pour continuer :

— Formidable. Merci d'avoir partagé ça avec moi. Euh, c'était quelque chose de connu publiquement dans ton entourage ?

— Non, Dieu merci. Sam était au courant, bien sûr. Ils ont perdu la vie à Passchendaele, les deux, mais au moins, ils sont partis ensemble.

Saul leva son verre dans un hommage silencieux. Randolph le toucha du sien ; le cristal fit un son pur et clair, comme celui d'une cloche.

Il insista pour que Saul goûte au soufflé, qui était délicieux. Celui-ci déclina un café, mais accepta un cigare et du brandy. Les bavardages et les rires montaient et descendaient tout autour d'eux, les convives entraînent et repartaient : c'étaient des jeunes insouciantes et des personnes plus mûres qui connaissaient d'autres endroits pour passer le temps, comme des clubs de jazz et des boîtes de nuit où danser. C'était la quête frénétique du plaisir sous une lumière artificielle, tandis que Randolph et lui fumaient, conversaient et s'admiraient.

Randolph demanda l'addition et paya avec un montant qui ressemblait à deux mois de loyer. De toute évidence, cela ne le préoccupa pas, donc Saul décida qu'il allait agir de même. Randolph laissa au serveur un pourboire généreux, expira de la fumée et éteignit soigneusement son cigare.

— Il est plus tard que je le pensais. Veux-tu rentrer chez moi ? Rien ne nous interrompra et je préférerais que la nuit ne se termine pas aussi tôt.

Saul était du même avis. Le lendemain, il devrait se remettre au travail, découvrir ce qu'il était advenu de son ancienne vie, et voir la forme que prendrait sa nouvelle. Il ne souhaitait pas que cette soirée enchantée se

termine par une longue marche pénible vers sa chambre vide, froide et isolée à Mornington Crescent.

— Si tu penses que c'est sans risque, j'en serai ravi.

Le trajet entre l'appartement de Randolph à l'Albany et la maison du major Peabody sur Berners Street faisait un ou deux kilomètres. Saul se mit en route vers dix heures le lendemain avec un état d'esprit optimiste. À un moment, il se surprit même à siffloter.

Pourquoi pas ? C'était une belle matinée de mai, avec une brise légère qui perçait le brouillard perpétuel de Londres. Il s'était réveillé dans le lit de Randolph et y était resté pendant un bon moment. Cela avait commencé par des baisers endormis qui s'étaient vite transformés en un réveil plus énergique. Randolph lui avait fait l'amour en se plaçant entre ses cuisses pour frotter leurs sexes l'un contre l'autre, avant de le sucer, réduisant Saul à un état semi-comateux. Randolph semblait aimer donner du plaisir plus qu'en recevoir, son objectif étant de faire de son partenaire une loque gémissante avec les nerfs à fleur de peau. Saul trouvait qu'il pouvait s'y habituer.

Ils s'étaient envoyés en l'air puis avaient pris le petit déjeuner ensemble, et Randolph lui avait suggéré de laisser son sac à l'Albany au lieu de le traîner derrière lui jusqu'à la demeure du major Peabody, en presumant de manière désinvolte qu'il allait revenir. C'était pour ça qu'il sifflait, et s'il n'y avait pas eu tous ses autres problèmes, il aurait même pu vouloir chanter.

Tout le reste le menaçait comme un nuage noir au-dessus de sa tête, cependant Saul choisit de ne pas encore y penser. En prison, il avait appris comment protéger ses moments de joie de l'assaut des pensées de l'inévitable et d'un avenir fâcheux, raison pour laquelle il prenait cette promenade ensoleillée et heureuse comme le don qu'elle était. Le travail pouvait attendre qu'il trouve son employeur, ou ancien employeur, et qu'il essaye de déterminer ce qui se passait. En attendant, il continuerait à penser à Randolph. À ses mains, sa bouche, sa compassion tranchante qui importait davantage parce qu'il savait qu'elle ne provenait pas d'une nature aimable, mais bien d'un passé amer.

Seul le Ciel savait où cela le mènerait, si cela devait le mener quelque part. Saul ne savait pas quoi en penser. Il avait perdu son passé, et cela

l'avait rendu incapable de se projeter dans l'avenir. La perspective que Randolph voulait de lui, partageait des sourires et des caresses avec lui ainsi qu'un désir fondé sur une amitié et de la confiance... C'était plus que ce qu'il méritait. Plus qu'il ne pouvait se permettre de perdre, et cela l'angoissait, d'autant plus que Randolph avait tout aussi peur d'espérer que lui.

Cela ne servait à rien de bâtir des châteaux en Espagne, se rappela-t-il. Il profiterait du temps présent au jour le jour, sans se demander combien de jours comme celui-là il lui restait.

Il se remit à penser au travail en approchant de la maison du major Peabody, se repassant ce qu'il voulait lui dire dans la tête. Durant leur conversation brève à ce sujet, autour d'assiettes de saucisses grillées et de champignons, Randolph lui avait conseillé de prétendre avoir été victime d'un accident et d'avoir ainsi perdu la mémoire temporairement. La dernière chose dont ils avaient besoin, avait-il dit, c'était que cet idiot maladroit se mette encore en travers de leur chemin. L'objectif de Saul était de voir s'il avait encore un travail, et de découvrir tout ce qu'il pouvait sur ce qui avait mis le major sur la piste de Geoffrey de Mandeville.

C'était le plan. Ainsi, il toqua à la porte du major et patienta plusieurs minutes. Personne ne lui répondit. Il frappa une nouvelle fois, et n'entendit rien.

Où le major était-il parti ? Était-il seulement rentré chez lui ? Saul avait cru le pasteur sur parole quand il lui avait dit que le major avait quitté les Fens. De plus, il n'avait pas adressé la parole aux Abchurch, ni envoyé de message. Si le pasteur l'avait dupé au nom du ministère des Ombres, le major Peabody serait peut-être encore en train de se tourner les pouces dans le Cambridgeshire.

Cette pensée l'effrayait. Saul s'éloigna de la porte, avec l'intention d'envoyer un télégramme aussi vite que possible, et faillit percuter un homme d'envergure impressionnante qui se trouvait derrière lui.

— Pardonnez-moi, fit-il en tentant de le contourner.

L'homme attrapa son bras. Saul tenta de se libérer, sans succès.

— Hé ! À quoi vous jouez ?

— Vous êtes Saul Lazenby ?

Il ne portait pas d'uniforme, mais un simple costume marron et un chapeau melon. Saul secoua son bras furieusement une fois de plus.

— C'est exact, et vous pouvez me relâcher maintenant. Que diable voulez-vous ?

— J'aimerais que vous nous suiviez, monsieur.

Nous. Saul s'aperçut qu'un autre homme se tenait un peu plus loin.

— Pourquoi ? Et qui êtes-vous ?

— On s'occupera des présentations plus tard, monsieur.

— Non, on s'en occupera maintenant, merci. Je vous le demande encore une fois : qui êtes-vous et à quelle administration appartenez-vous ?

— Au département des Affaires spéciales, répondit l'autre homme en s'approchant. Le ministère des Ombres, si vous préférez. Nous obéissons aux ordres de M. Delingpole, et il a quelques mots à vous dire, alors vous, monsieur Lazenby, allez devoir nous suivre, que cela vous plaise ou non.

Ils l'emmenèrent vers un édifice anonyme qui se situait dans William IV Street. Il possédait la parure insipide d'un bâtiment administratif, avec de lourdes portes et des portiers tout aussi imposants. Ils le firent entrer puis le conduisirent dans une petite pièce vide, avec une seule fenêtre haute et grillagée.

— Ça ressemble à une cellule, déclara Saul. Je n'ai rien fait de mal. Je ne suis pas en état d'arrestation, si ? Pourquoi me mettez-vous en prison ?

— Contentez-vous d'entrer, monsieur.

— Non, répliqua Saul en sentant la bile monter. Je refuse. Si votre fameux M. Delingpole souhaite me parler, il peut le faire dans un bureau, comme un homme civilisé. J'exige que vous me conduisiez à lui tout de suite.

Ses geôliers se dévisagèrent. Puis on le poussa sans crier gare, ce qui le fit trébucher sur un pied stratégiquement placé à côté de sa cheville pour qu'il tombe dans la cellule. La porte claqua derrière lui, puis un bruit de verrou s'éleva. Il était piégé.

Il observa ce qui l'entourait, paniqué. La pièce était meublée d'une chaise, d'un long banc suspendu au mur par des chaînes et de toilettes dans un coin. Rien d'autre. Rien à voir avec sa cellule en Mésopotamie : elle était salubre, sans aucune créature rampante ni pleurs qui résonnaient dans les cellules voisines. Cependant, il était enfermé quelque part à la merci d'un geôlier cruel ou capricieux, et il dut placer la tête entre les genoux et fermer les yeux pour que la peur ne l'empêche pas de respirer.

Ce n'est qu'un malentendu, se dit-il. Ils essayent de t'intimider. Ils veulent t'amadouer. Tu n'as rien fait de mal. C'était faux, bien sûr ; il avait menti sans hésiter à Bracknell et Delingpole, qui faisaient partie des autorités. Il

avait fait comprendre que son allégeance allait à Randolph, et, Dieu merci, personne ne pouvait deviner que ça allait plus loin que ça. Si le ministère des Ombres voulait forcer le dernier des Glyde, qui se montrait particulièrement inflexible, à leur obéir, Saul était son point faible. Et il ne pouvait rien y faire ; il ignorait ce qu'il pouvait dire ou pas, et peinait à faire passer l'air dans ses poumons avec les murs qui se refermaient autour de lui.

Respire, s'ordonna-t-il, puis il imagina Randolph lui dire la même chose du ton sec et autoritaire qu'il utilisait dans leurs moments intimes. Tu dois respirer. Vraiment, mon cher, à quoi d'autre servent tes poumons ?

Il essaya de passer outre la constriction de sa poitrine, ce qui le soulagea un peu. Mais pas assez. Peut-être devrait-il se relever et hurler, réclamer un avocat ? Cependant, le ministère des Ombres avait manifestement peu de respect pour les formalités de la loi, et il risquait de se trahir lui-même ainsi que Randolph. Il devait d'abord se ressaisir avant de parler à qui que ce soit.

Il testa la stabilité du banc avant de s'allonger dessus dans une tentative d'étirer sa cage thoracique contre le poing invisible qui l'écrasait et lui coupait le souffle. *Les Douves de Camlet*, se dit-il. Les rayons de soleil dans les arbres, l'eau fraîche dans sa gorge qui parcourait son corps entier et emportait sa panique au loin. Il construisit cette image mentale jusqu'à ce qu'il puisse sentir l'odeur de la nature et sentir la légère résistance du paillis sous ses pieds tandis qu'il se promenait entre les arbres, jusqu'à atteindre un chêne si entouré de lierre dense et brillant qu'il craignait que l'arbre ne tombe.

Des yeux brillants s'ouvrirent dans les feuilles, le fixant. Saul tomba à la renverse avec un glapissement surpris, et il se retrouva à nouveau allongé sur le banc de la cellule, désorienté et pris de vertige.

Il se sentait malade, aussi. Il se releva en position assise, ce qui empira son état, et dut se rallonger, avec son cœur qui battait la chamade et des vagues de nausée qui le submergeaient. Bon sang, cela ne pouvait pas se produire qu'à cause de la peur. Était-il vraiment malade ? Il avait eu de nombreuses indigestions en prison, à cause de la bouillie immonde qui lui avait servi de rations, et il reconnaissait bien cette sensation. Il lui semblait injuste qu'un restaurant superbe et coûteux de Piccadilly ait pu lui causer une intoxication alimentaire.

Il referma les yeux, ce qui lui donna l'impression que son cerveau remuait dans son crâne. C'était une sensation indescriptible. Il voulait appeler à l'aide de suite, mais il était terrorisé à l'idée qu'on l'ignore, puis il eut soudainement une vision de lui-même, allongé à plat ventre sur le sol de la cellule. Après s'être fait flageller, il avait été atteint de fièvre, et la détresse angoissante de ce souvenir l'envahit.

Il n'était pas dans sa fichue cellule de Mésopotamie, et il n'était pas à l'armée. Il se trouvait en Angleterre, détenu par un département louche de Whitehall, et il ne devait absolument pas paniquer. Il se le répéta alors que les vertiges lui secouaient tout le corps, sans discontinuer.

Il s'était peut-être endormi, ou du moins assoupi un instant, parce qu'il fut réveillé par une main robuste qui lui secouait l'épaule.

— Hé. Debout. Allez.

Saul murmura en protestation. La lumière électrique de la cellule l'éblouissait à travers ses paupières fermées, et il ne voulait pas se déplacer.

— Mets-le debout, déclara la voix glaciale de M. Delingpole.

Saul se retrouva violemment propulsé à la verticale, sur des jambes qui refusaient de le retenir. Il s'inclina en avant et vomit sur le sol et sur une belle paire de chaussures en cuir verni luisantes accompagnées d'un pantalon bien taillé.

— Mais bon sang ! glapit Delingpole en faisant un bond en arrière. Qu'est-ce qui lui prend ?

— Il a l'air malade.

— Donne-lui de l'eau. Vous, Lazenby ! Oh, ce n'est pas la peine, il peut à peine me voir.

— Doit-on faire venir un médecin, monsieur ?

— Non, ça m'a juste l'air d'une mauvaise gueule de bois, répondit M. Delingpole. On m'a rapporté que la nuit dernière, il a bu sans arrêt avec Glyde. Laisse-le se reposer, on a des affaires plus pressantes à gérer.

— Monsieur, êtes-vous...

— Repasse voir dans quel état il est d'ici une heure.

Saul se rephia sur le banc, vaguement conscient du fait qu'il aurait dû réclamer un médecin et un avocat, ou Randolph. Il n'en était pas capable. Jamais il ne s'était senti aussi malade de sa vie. Il avait l'impression qu'une masse horrible pesait sur son estomac, quelque chose de vieux et fétide, au goût de toiles d'araignées et de putréfaction. Comment aurait-il pu manger quelque chose d'aussi toxique sans s'en rendre compte ? Il voulait de l'aide,

il voulait Randolph, il voulait de l'eau. Mais avant tout, il voulait vomir tout ce qu'il avait dans le ventre ; mais rien que l'idée de se lever était presque aussi désagréable que celle de rester allongé là, à laisser cette saleté bouillonner en lui.

Au bout d'un moment, il se glissa au bas du banc et rampa péniblement jusqu'aux toilettes où il vomit pendant ce qui lui parut être des heures, jusqu'à ce que son estomac soit pris de contractions et que sa gorge le brûle. Cela ne lui apporta aucun soulagement, même provisoire. Il resta là, agenouillé au sol avec les mains agrippées à la cuvette, jusqu'à ce que les spasmes de son estomac s'apaisent et qu'il soit certain de ne plus rien avoir à régurgiter. Il se traîna à nouveau vers le banc pour s'y hisser. Il parvint à saisir la cruche pour boire un peu d'eau, ce qui lui permit de se défaire du goût putride dans sa bouche, et il se coucha sur le côté, frissonnant de froid. Il coinça ses mains glacées sous ses aisselles, ce qui était désagréable, car elles étaient recouvertes de transpiration, puis dans son manteau, où ses doigts touchèrent quelque chose. Il constata que c'était une feuille, celle de lierre du train. Il resserra la main autour, la froissant dans sa paume, incapable de faire quoi que ce soit mis à part d'attendre que tout s'achève.

Au bout d'un moment, il se mit à rêver.

[3](#) Espace ouvert urbain dans le quartier de King's Cross. Les adultes ne sont autorisés que s'ils sont accompagnés d'enfants.

Chapitre douze

Randolph parcourut William IV Street jusqu'à se trouver devant l'entrée du bâtiment du ministère des Ombres, là où se tenait un portier à l'allure robuste et inébranlable.

— Je peux vous aider, monsieur ? demanda l'homme.

— Ouvre cette putain de porte si tu ne veux pas te prendre mon poing dans ta gueule.

— M. Randolph Glyde souhaiterait être reçu, traduisit Sam à côté de lui. Allez, soyez gentil.

— Hum... fit le portier en posant son regard sur l'un puis l'autre.

— C'est Randolph Glyde, répéta Sam. Je suis sûr que vous n'êtes pas assez payé pour vous charger de ça.

— Je vais aller voir si, euh...

L'homme ouvrit la porte pour se glisser à l'intérieur. Randolph, Sam, Barney et Isaacs bougèrent comme un seul homme, l'un d'entre eux complétant le tout d'un coup de pied pour ouvrir la porte en grand, en ignorant le cri de protestation du garde.

Il était déjà dix-sept heures, mais le siège du ministère grouillait encore de nombreuses personnes vêtues de costumes à rayures, qui épiaient ce qui se déroulait depuis leurs bureaux et se cachaient aussi rapidement sur leur passage. Cela réjouissait Randolph de façon sinistre. *Ayez crainte*, pensa-t-il. *Vous avez bien raison.*

— Toi, dit-il en attrapant un employé qui ne faisait que passer là. Saul Lazenby, il a été emmené ici ce matin. Où est-il ?

— Je ne sais pas ! s'écria l'homme d'un air effronté.

— Alors, fais en sorte de le savoir rapidement, lança Randolph en lâchant l'autre homme brusquement.

— Il s'est fait enfermer dans une cellule, indiqua Sam en sortant du bureau de réception.

C'était logique de commencer par cet endroit, mais Randolph n'avait pas envie de suivre la logique.

— Il est sous l'autorité de Delingpole. C'est Bracknell qui a donné l'ordre de l'amener ici.

— Cherche Delingpole, lui ordonna Randolph. Isaacs, tu viens avec moi. Barney, tu t'occupes de Bracknell.

— Oui, chef ! s'exclamèrent les trois hommes en chœur avec des degrés de sarcasme variables auxquels Randolph ne prêta aucune attention.

Il dévala les couloirs à grandes enjambées, mettant au défi ceux qui passaient par là de ne pas s'écarter de son chemin, jusqu'à atteindre la rangée de cellules. Il se précipita le long des portes, jetant un coup d'œil à travers des ouvertures grillagées. Elles étaient toutes vides jusqu'à la quatrième, qui détenait un homme prostré sur un banc. Elle dégageait une odeur aigre et infecte, comme celle du vomit.

— Seigneur, souffla Randolph en le scrutant. Saul ? Que t'est-il... Saul !

— Des gens approchent, fit remarquer Isaacs. Tu le récupères pendant que je m'occupe d'eux ?

— Merci.

Isaacs était sans doute meilleur pour se débarrasser de la porte, mais il était capable de repousser un grand nombre de fonctionnaires gênants, et Randolph devait absolument rejoindre Saul. Il posa les mains contre la porte. Elle était faite de vieux bois massif sec et peint.

Inspire. Expire.

Il laissa le lierre s'emparer de son corps, de ses muscles et de ses veines, le laissant s'enrouler autour de ses nerfs et de ses os, jusqu'à ce qu'il se propulse sous sa peau, jusqu'à ses yeux et ses oreilles, jusqu'à ce que sa bouche s'emplisse du goût amer de la verdure, que sa vision soit tachetée de vert et que ses épaules le lancent. Puis, il aplatit les vrilles contre la porte et ordonna :

— *Forthlaede*.

Du lierre jaillit de ses mains. Il déchira la porte, la réduisant à un nuage d'échardes avec un grand bruit détonant. Il sépara le bois de la serrure, de la poignée et de ses gonds. La porte s'écroula en trois morceaux et une pile de verdure, que Randolph enjamba. Désormais hors de sa transe, il pouvait entendre à nouveau Isaacs en pleine discussion animée dans le couloir.

Saul s'était redressé à l'aide de ses mains. Son visage était pâle et hagard.

— Randolph ?

— C'est quoi ce *bordel* ?

— Je suis malade, marmonna Saul.

— Tu te sens capable de marcher ?

Saul acquiesça, balança les jambes à l'extérieur du banc et faillit immédiatement en tomber. Randolph le souleva en titubant légèrement sous son poids.

— Bon, on s'en va.

Il traîna Saul en dehors de la cellule, lui fit enjamber le tas de débris, puis ils longèrent le couloir ensemble. Ils prirent un tournant et s'arrêtèrent net.

Six hommes les attendaient, des arcanistes et des fonctionnaires, disposés en demi-cercle autour d'Isaacs. Ils auraient été plus intimidants s'ils ne conservaient pas une distance considérable, nerveux. Actuellement, on aurait plus dit qu'Isaacs les impressionnait, et non pas le contraire. L'un d'entre eux jeta un œil à Randolph et s'écria d'un ton plaintif :

— Oh mon Dieu.

Randolph éclata d'un rire jaune, sans même prendre la peine de les menacer. Les hommes reculèrent aussitôt d'un pas.

— Hum, Glyde, commença une nouvelle recrue.

Randolph avait oublié son nom ; la seule chose dont il se souvenait, c'était que son frère avait perdu la vie en France.

— Vous êtes au mauvais endroit, informa-t-il le groupe. Tant au sens propre que figuré. Le ministère a abusé de son autorité. À votre place, je réfléchirais bien à quel côté je devrais me ranger.

— C'est *vous* qui abusez de votre autorité, s'exclama Delingpole.

Ce dernier dévala le couloir avec Sam sur ses talons et continua :

— Cet homme est un...

Randolph laissa les pieds de Saul glisser au sol pour qu'il puisse soutenir son corps affaissé et relever son visage à la vue de tous, et aussi parce qu'il était bien trop lourd.

— Regardez-le bien. Ce n'est qu'un profane qui a été laissé seul sans surveillance dans une cellule. À quoi vous jouez, bon sang, espèce de crétin irresponsable ?

— Qu'est-ce qui cloche chez lui ? demanda Sam avec les sourcils froncés pendant qu'il tendait son épaule à Saul pour le soutenir par l'autre bras. Quelque chose ne tourne pas rond.

Randolph pouvait le sentir aussi, ce sentiment profond de quelque chose de foncièrement mauvais.

— Je vais découvrir ce qu'il y a. Donne-moi un coup de main. Non, Delingpole, vous n'avez pas le droit de le détenir, ni lui ni un autre citoyen innocent. J'aurai quelques mots à vous dire à ce sujet plus tard.

— Le ministère détient le pouvoir de se procurer de l'information...

— Vous et vos informations, le coupa Isaacs. Monsieur G, tu peux déguerpir. Moi et m'sieur le capitaine, on peut se débrouiller tout seuls.

— Bonne idée, répondit Randolph. Vous n'êtes pas obligés de vous montrer cléments.

Saul marmonna quelque chose. Il arrivait à se poser sur ses pieds maintenant qu'il était retenu par Sam et Randolph, et ce dernier pouvait sentir la poussée de la verdure, un désir de s'élancer vers le soleil. Qu'il en soit conscient ou non, Saul faisait appel aux Hommes verts. Il était impératif qu'il sorte d'ici.

— Allez, Sam, fit-il en entraînant Saul derrière lui.

Delingpole s'interposa en travers de leur chemin.

— J'ai dit non. Peut-être que vous vous croyez au-dessus de la loi...

— Ce n'est pas moi qui détiens illégalement des citoyens.

— J'ai l'autorité du gouvernement derrière moi !

— Et moi, celle de la Couronne. Je possède des lettres patentes de tous les monarques depuis la Vierge, y compris celle de Sa Majesté qui occupe désormais le trône, et pourtant elles ne servent toutes à rien. Je suis au service de l'Angleterre.

Delingpole se pencha.

— Vous pensez que vous vivez encore dans un système médiéval où vos ordres sont incontestés, cracha-t-il, ses lèvres se retroussant en un rictus menaçant. Ce n'est pas le cas.

— Les médiévaux ne sont qu'une bande de profiteurs. Je viens d'un temps encore plus ancien. Hors de mon chemin, bureaucrate, sinon je vais mettre le feu à votre pauvre petite forteresse de papier.

Il s'élança en avant avec Sam, Saul entre les deux. Les autres hommes (car c'étaient tous des hommes, le ministère refusait d'employer des femmes arcanistes) battirent en retraite. Seul Delingpole resta.

— Le monde change, Glyde. Vous devez en prendre conscience.

Il se tenait debout comme si son costume et sa position le rendaient intouchable. C'était quelque chose que l'on constatait souvent chez ceux qui avaient trouvé un travail en envoyant d'autres personnes à la guerre. Leur comportement civilisé demeurait encore, épargné par les batailles. Randolph se contenta de l'écarter d'un coup d'épaule, et l'homme chancela en arrière.

— Que quelqu'un l'arrête ! s'écria Delingpole en regagnant son équilibre.

— Essayez toujours, rétorqua Isaacs qui marchait derrière eux à reculons, comme pour leur servir d'arrière-garde. À votre place, j'évitais.

Isaacs mourait d'envie de se battre ; l'atmosphère qui se dégageait de lui faisait se dresser les poils sur la nuque de Randolph. Tout le monde autour d'eux n'était clairement pas incliné à s'approcher davantage, et les Hommes verts pénétrèrent ainsi dans le hall principal sans encombre. Saul arrivait plus ou moins à marcher désormais, la main accrochée à l'épaule de Randolph.

— Tout va bien, mon ami. Je te tiens, lui dit doucement ce dernier. On va rentrer à la maison.

— Les Douves de Camlet, lâcha Saul d'une voix rauque.

La marche rapide de Randolph faiblit.

— Qu'est-ce que tu as dit...

— Je dois aller aux Douves. Maintenant. S'il te plaît.

— Bon sang, lâcha Randolph dans un souffle. Isaacs, rends-toi à la porte d'entrée et trouve Barney, puis retrouvez-nous aux Douves de Camlet. C'est juste après Cockfosters, dans un lieu appelé Trent Park. Tout de suite.

— Compris.

Isaacs rebroussa chemin et trotta jusqu'au portier, qui devait mesurer une bonne trentaine de centimètres de plus que lui. Le temps que Sam et Randolph conduisent Saul à la porte, elle était ouverte en grand sans aucun obstacle, et ils purent enfin sortir dans l'air frais du soir. Saul prit une grande inspiration tremblotante.

— C'était amusant, commenta Sam. Je suppose que tu te rends compte que c'était plus ou moins une déclaration de guerre, ce qu'on leur a fait. En tout cas, on pourra pas appeler ça autre chose quand Barney et Max auront fini de leur côté.

— Il était temps. Ils s'en sont pris personnellement à moi, en plus d'avoir commis un gigantesque abus de pouvoir en dehors de toutes limites civilisées. Merci.

— Tu peux répéter la dernière partie ?

— Merci de t'être battu à mes côtés, ajouta Randolph. C'était beaucoup te demander, à toi ainsi qu'aux autres, et j'apprécie vraiment que vous soyez venus à mon aide. Tu es vraiment un allié incroyable, un véritable ami.

— Tu fais exprès d'en rajouter des couches ou quoi ? demanda Sam avec précaution. C'est un discours d'adieu, c'est ça ?

— Comme on me le demande souvent, j’ai essayé d’exprimer des sentiments humains. Mon Dieu, que tu peux être difficile. Taxi !

— On ne devrait pas le ramener à la maison ? rappela Sam.

— Les Douves de Camlet, répéta Saul encore une fois, plus fermement.

— Monsieur le chauffeur, emmenez-nous à Trent Park, ordonna Randolph. C’est juste après Cockfosters. Vous savez où c’est ? Parfait.

Il monta à l’intérieur du véhicule après Sam et Saul et ferma la vitre de la cloison. Traverser le centre de Londres serait interminable, mais au moins, ils resteraient discrets.

— Bon, déclara Sam. Je pense que j’ai été d’une patience remarquable. Qu’est-ce qu’il se passe ?

— Je te le dirai après m’être occupé de Saul.

Ce dernier avait la tête renversée, les yeux fermés, mais sa main cherchait à tenir quelque chose. Randolph l’attrapa avec la sienne et sentit à quel point elle était froide et moite. Il inspira un coup.

— Aïe. Attrape sa main, tu veux ?

Sam l’écoula, et dut réprimer une expression surprise.

— Argh. Des feuilles.

— Il nous appelle.

— Je croyais que tu nous avais dit qu’il n’avait rien à voir avec nos affaires. C’est bien ton camarade Lazenby, le fameux diable à ressort ?

— Oui. Je crains que les choses se soient compliquées.

Depuis son retour à Londres, Randolph n’avait presque pas fréquenté Sam.

— L’autre jour, quand j’ai été entraîné dans les Fens, il y était aussi. Nous avons passé un sacré quart d’heure là-bas.

Il résuma brièvement l’histoire à Sam.

— Et c’est ainsi que nous avons rencontré ma cousine, Theresa.

— Ta cousine décédée, Theresa ?

— En effet. Elle a légué son titre de Protectrice des Douves de Camlet à Saul.

Sam prit le temps de digérer cette information.

— Bon, d’accord. Eh bien, au moins, ça aura réglé un de nos problèmes. Ou pas. Tu es sûr que c’était vraiment elle, et pas une illusion ?

— J’en suis convaincu.

— Et nous voilà désormais avec le Protecteur des Douves de Camlet coincé entre nous, malade comme un chien, et qui nous demande qu’on

l’emmène là-bas. Mon Dieu. Raconte-moi tout, depuis le début, et en détail.

Randolph le fit d’une manière aussi concise que possible. Sam l’écoula en silence.

— Donc le ministère veut le détenir comme témoin du tumulte dans les Fens. Tout ça parce qu’il pourrait témoigner de tes méfaits ou de tes erreurs ?

— C’est ce que je pense. Delingpole et Bracknell tiennent vraiment à se débarrasser de moi.

— Mais est-ce qu’il pourrait faire un témoignage concret ? Qu’est-ce qu’il s’est réellement passé là-bas, au juste ?

— Je ne suis pas sûr. Je crois que c’est cet affreux Geoffrey de Mandeville qui a tout déclenché, mais je ne sais pas du tout si ça a un rapport avec les Douves de Camlet, la présence de Saul, ou l’Église du Temple.

— Et lui, est-ce qu’il sait quelque chose ? dit-il en indiquant Saul du regard.

— J’espère que non. Je n’en ai pas encore parlé avec lui. Nous devons prendre le temps de le faire mais... eh bien, aucune opportunité ne s’est présentée à nous.

— N’importe quoi, répliqua Sam sans sourciller. Barney m’a raconté qu’il avait déposé Lazenby à ton appartement hier dans l’après-midi. Delingpole a dit que vous aviez dîné dans un restaurant huppé toute la soirée. C’est impossible qu’avec tout ça, vous n’ayez pas eu le temps de glisser une petite discussion à propos des Douves de Camlet.

— Le pauvre s’est retrouvé dans un autre monde, s’est fait attaquer par un grendel des marais, et Theresa s’est même introduite dans son esprit, s’énerva Randolph. J’ai trouvé qu’il méritait une soirée de repos.

— Et donc toi aussi, l’homme le plus occupé au monde, tu as libéré ta soirée ? lui demanda Sam en se retournant pour le regarder. Arrête ton char, Randolph. Et ne me mens pas. Je peux voir quand tu me caches quelque chose. En fait, je ne t’ai jamais vu en train de ne rien dissimuler. Pourquoi diable ferais-tu...

Il s’arrêta net, puis, plus doucement, il fit :

— Ah.

— Quoi ?

Randolph se retourna, et se rendit compte que Sam avait laissé ses yeux se promener là où Saul avait la main entremêlée avec celle de Randolph. Elle

était posée doucement sur ses genoux, les doigts entrelacés, et peut-être un peu réchauffée à présent.

— Bon, lança Sam. Compris, désolé, mon vieux. Donc, vous avez pris une soirée de repos ensemble, et puis après ?

— Saul est parti... ce matin, répondit Randolph délibérément. Il est parti voir ce qui a mis son employeur, cet idiot de Peabody, sur la piste de Mandeville. Je suppose que le ministère s'en est mêlé à un certain moment. Cela retombe toujours sur lui, Peabody et de Mandeville, et je ne comprends pas pourquoi. Bien sûr, je suis tout à fait conscient que je n'aurais pas dû prendre un congé d'une soirée, si tu te le demandes.

— Ça doit être le sixième depuis les trois ans que je te connais, alors que Bracknell et sa bande rentrent tous chez eux auprès de leur femme et de leurs enfants chaque soir. Et donc, c'est quoi cette histoire à propos de Mandeville ?

— Il était le seigneur des Doves de Camlet, raconta Saul les yeux fermés, avec son ton empreint de quelque chose d'assez étrange.

Il était plus aigu que d'habitude, accompagné d'une note musicale claire qui ne convenait pas à son ténor chaleureux habituel. De plus, un très faible lustre argenté l'enveloppait, ce que Randolph pouvait voir grâce à sa vision occulte.

— Maître de Londres, Veilleur de la Tour. Il est mort dans les marais en suppliant qu'on lui laisse la vie sauve. Puis il a été pendu à un arbre comme du jambon pendant un an et un jour, ensuite, il a été enfermé dans un tombeau en plomb. Il était suspendu entre la vie et la mort, ramené à son état du passé, là où tout avait commencé pour lui, au service de la ville.

— Enfer et damnation, siffla Randolph.

— Il a juré de protéger Londres, continua Saul. Il en avait fait le serment, et ce serment devait tenir jusqu'à ce que le plomb qui le retenait rompe.

Un silence tomba sur eux, que Sam brisa quand il fut clair qu'aucune autre explication ne viendrait.

— Quelqu'un peut expliquer ?

— Tu connais les sacrifices de sang ? demanda Randolph. Tu sais, des bâtiments cimentés par du sang humain, avec des gens ensevelis sous les fondations ?

— Mon oncle Robert m'a raconté un cas horrible dont il avait été témoin, une histoire d'enfants assassinés.

— Eh bien, je soupçonne que c'est ce même genre de phénomène que nous observons, mais j'ai plutôt l'impression que de Mandeville n'est jamais mort.

— Tu veux dire qu'il s'est fait enterrer vivant ?

— Je me demande s'il a survécu, dit Randolph gravement. S'il a survécu à l'arbre, la pendaison, le plomb. Le plomb est le métal de Saturne. Il est synonyme de mort et de renaissance, de création et de destruction. Que des concepts opposés.

— Qu'il soit enterré ou non, maudit ou épargné, je l'ignore, et je ne peux pas vous le dire, chuchota Saul.

Sam grimaça.

— Ça n'a pas dû être très agréable pour lui, tout ça. Et qu'est-ce que ça signifie pour nous ?

— Bonne question.

— Randolph !

— Eh bien, ça dépend. Qu'il soit mort, vivant, ou entre les deux, il a quand même été emmené aux Doves de Camlet pour qu'il remplisse son devoir envers Londres pour toujours. Ce qui explique à quel point les Fens ont été malveillants. Saul a bu l'eau des Doves, s'est lavé avec, a profité de la bénédiction que de Mandeville était contraint de prodiguer. Cela a dû lui paraître provocateur.

— Est-ce que l'esprit de Geoffrey de Mandeville serait scellé à Londres et libre dans les marais à la fois ? Ça ne doit pas être possible.

— S'il n'est pas complètement mort, tout est possible. Ou peut-être qu'il est un esprit des lieux particulièrement puissant. Je l'ignore. Saul et Peabody se sont rendus là-bas pour jeter un œil à une collection d'artefacts appartenant à de Mandeville, et c'était ça dont s'occupait Peabody quand Saul et moi sommes partis pour cette promenade malencontreuse. Je me demande ce qu'il a trouvé. Saul !

Il se tourna et secoua son amant.

— Saul. J'ai besoin que tu te réveilles et que tu me parles.

L'interpelé grogna et ouvrit péniblement les yeux.

— Randolph ?

— Tu as vu Peabody ce matin ?

Saul prit une seconde pour que l'information arrive à son cerveau.

— Euh, non. Il n'était pas là. Ces hommes...

Il cligna des yeux puis se redressa, comme s'il se réveillait enfin.

— Ces hommes m’ont conduit à une cellule dans un bureau. Que s’est-il passé ? Et que diable se passe-t-il maintenant ?

Randolph regarda par la fenêtre. Ils se trouvaient actuellement dans la zone de Kentish Town, le taxi sur la route vers les Doves de Camlet. Les ombres s’étendaient longuement à présent, la lumière du jour commençait à faiblir.

— De quoi te souviens-tu ? Oh, voici Sam Caldwell, au fait. Saul admire les livres de ton oncle Robert, Sam.

— Tu as de bons goûts. Ravi de te rencontrer, Saul. Tu peux continuer.

— Je suis allé voir le major Peabody ce matin, mais il était absent. Alors que j’attendais, deux hommes du ministère des Ombres sont arrivés. Ils ont refusé de me dire pourquoi, ils m’ont juste entraîné dans leur bureau, là où ils m’ont enfermé dans une cellule. Puis, je suis tombé malade.

— Malade, dit Randolph. Comment ça ?

— Une intoxication alimentaire, expliqua-t-il.

Il s’arrêta un instant et continua de façon plus dubitative :

— Enfin, je crois. On a mangé la même chose hier soir, n’est-ce pas ? Mais j’ai eu mal au ventre. Et...

Il fit une pause, puis plongea une main dans sa poche et en sortit une feuille brunâtre froissée.

— Voilà.

C’était la même feuille qu’il avait trouvée dans le train, si Randolph ne se trompait pas.

— Mmh.

— Elle n’était pas encore sèche ce matin, ajouta Saul de façon plutôt désespérée. Je ne sais rien de plus, désolé. Je me sentais terriblement mal, j’ai essayé de dormir, et j’ai eu l’impression qu’une éternité se passait avant que tu n’arrives.

— Est-ce que tu t’es imaginé aux Doves de Camlet ?

— Oui, au début. Je, euh, tu vois, je n’aime pas trop être en prison, fit-il en évitant le regard de Sam. J’étais dans un état déplorable. J’essayais de me calmer, c’est tout. Et j’ai vu un visage, un Homme vert, avec de vrais yeux.

— Ce devait être moi, dit Randolph. Je t’ai vu aussi, c’est comme ça que j’ai su qu’il fallait que je me mette à ta recherche, même si ça m’a pris la moitié de cette journée maudite pour te localiser.

— Tu m’as vu... Bon, d’accord. Et c’est à ce moment que je suis tombé malade. Rien de bien notable.

— Tu as pensé aux Doves, et la maladie t’a assailli, répéta Randolph. Et maintenant quoi ?

— Eh bien, on doit y aller, insista Saul avec assurance avant de cligner des yeux. Euh...

— Mon oncle Robert ressent... ressentait ce genre de choses assez souvent, mentionna Sam. Apparemment, c’est mieux d’exprimer ce que l’on sait sans se préoccuper de comment on le sait.

— Plus facile à dire qu’à faire, marmonna Saul.

— N’est-ce pas ? Et pourquoi on doit aller aux Doves de Camlet ?

— Parce que... Je ne sais pas. C’est important. Quelque chose ne tourne pas rond.

Saul broya la feuille entre ses doigts et ajouta :

— Pas rond du tout.

— Dis-m’en plus sur Peabody, demanda Randolph. Pour quelle raison t’es-tu rendu aux Fens ?

— M. Abchurch avait une collection autour de Geoffrey de Mandeville. Je ne l’ai jamais vue, on devait s’y rendre après que je me serais dégourdi les jambes ce matin, mais c’est là où je t’ai trouvé et qu’on s’est embarqués sur cette route maudite. J’ignore ce qu’il possédait.

Randolph grimaça.

— Peux-tu nous parler de ce qu’il s’est passé avec Theresa ?

Saul garda le silence pendant quelques instants. Puis il reprit :

— Désolé. Je suis très réticent à vous le partager. J’ai l’impression que c’est quelque chose que je ne devrais pas répéter.

— Je peux bien le comprendre, assura Sam en acquiesçant.

Randolph ne réagit pas. Il combattait une sensation inconnue en lui, quelque chose qui ressemblait terriblement à de la jalousie. Cela le rendait jaloux que les derniers actes de Theresa aient été dédiés à quelqu’un d’autre ; qu’elle ait marqué Saul ; que tout cela doive rester entre eux.

Ce qui était complètement absurde. Qu’avait Randolph à envier à ce contact, mis à part qu’il était privé, secret, et qu’il voulait en faire partie et non pas être exclu par le silence ? Il souhaitait protéger Saul de la souillure de l’obscurité, aussi bien avant que maintenant. C’était une pensée assez risible, mais il désirait être le chevalier servant de Saul, un rôle qui ne lui

seyait pas à cause de ses aptitudes et de son tempérament, même si Saul en avait besoin.

Il était incontestable qu'il avait nécessité de l'aide plus tôt dans la journée, et dans ce but, Randolph avait libéré le pouvoir ancien d'un Homme vert au beau milieu d'un bâtiment, avait lâché Barney et Isaacs, déchaînés, et avait entièrement rejeté les derniers semblants de liens qu'il partageait avec le ministère des Ombres sans le moindre remords.

— Oh mon Dieu, lança-t-il à haute voix.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Sam.

— Rien. Rien qui te concerne, du moins.

— *Randolph.*

— C'est une affaire entièrement privée. Oublie ce que j'ai dit.

Sam fit un bruit irrité. Randolph s'appuya sur son siège tandis que le taxi continuait sa route dans les rues nocturnes, laissant ses pensées s'enrouler minutieusement autour de ses sentiments comme un chat qui ramène doucement ses petits à l'ordre.

Même avant la Guerre, il n'avait jamais pensé à une relation plus sérieuse que des rencontres sans lendemain : il n'avait jamais vraiment saisi que c'était une possibilité et, pour être honnête, ne s'était jamais soucié de le découvrir. Il avait été plus que satisfait à l'idée de se marier entre cousins, dissociant ainsi son besoin de confiance et de compagnie des besoins physiques sordides et de la grossièreté des sentiments intenses. Cela lui avait semblé parfait. Et maintenant il était là, rongé par une jalousie envers sa cousine morte pour revendiquer de façon complètement nécessaire l'attention de l'amant pour lequel il avait à la fois abandonné son devoir et sa retenue sans même réfléchir, le tout parce que l'idée qu'un quelconque salaud blesse Saul était passée d'inacceptable à insupportable.

Tu as tout juste passé une nuit avec lui, crétin. Deux si tu comptes celle où il était inconscient pour au moins la moitié.

Sauf que c'était pire que ça, car il avait ressenti la même chose quand il avait embrassé Saul sur ce fameux chemin. Ce n'était pas par pur besoin charnel, il en était sûr : il avait dépassé l'âge de se laisser mener par son pénis. Il s'était... entiché de lui, c'était le terme qu'il cherchait. Il l'intriguait, le charmait, même. Il appréciait vraiment Saul, il lui faisait confiance, portait une grande estime à leur amitié et se réjouissait de sa présence. Il souhaitait lui parler, il désirait son corps, avait besoin de voir la

joie dans ses yeux sombres pour se rappeler pourquoi il devait garder la force de persévérer.

Randolph avait le petit pressentiment que « entiché » n'était pas du tout le terme adapté.

Trent Park était interdit au public le soir, ses portails demeuraient verrouillés. Randolph demanda au chauffeur de les déposer du côté nord, le plus proche possible des Doves de Camlet, puis contempla le haut mur en briques avec dégoût. Sam leva les yeux au ciel, puis repéra un point surplombé d'une branche et escalada le mur sans le moindre effort. Saul le suivit, étant apparemment tout aussi apte aux effractions illégales, et les deux se penchèrent pour apporter leur aide à Randolph.

Cet acte indigne désormais derrière eux, ils descendirent l'un après l'autre en sautant dans la forêt qui encerclait le parc. Le soleil se couchait, et bientôt la nuit tomberait, les arbres bloquant le peu de lumière restante.

— Attendez, dit Sam en fouillant sa sacoche dont il ne se séparait jamais. J'ai une lampe de poche là-dedans.

— Dépêche-toi de la sortir alors, fit Randolph avec une pointe d'impatience.

L'inaptitude des autres à voir dans le noir le fatiguait.

Saul titubait, le visage pâle.

— Non, murmura-t-il. Non, non, non !

Il se mit ensuite à courir en trébuchant sur le sol irrégulier, se faufilant entre les arbres. Randolph le suivit au sprint, Sam sur leurs talons. Ils se dirigeaient vers les Doves de Camlet, bien sûr. Randolph se rendit compte que le lien qu'il tenait avec cet endroit avait été coupé. Si quelque chose n'allait pas, il ne pouvait pas le ressentir. La seule chose qu'il lui restait à espérer, c'était que Saul trouve le chemin, et que les Doves leur accordent l'accès.

Saul franchissait obstacle après obstacle ; il se précipita désespérément à travers le bois, courut le long d'un sentier, ce qui inquiétait déjà Randolph s'ils se dirigeaient réellement vers les Doves. Ce qui était bien le cas, car il aperçut le vert pâle de l'eau envahie d'algues à travers les arbres, ainsi que d'autres formes. Quelque chose d'immense et d'angulaire qui n'aurait pas dû se trouver là. Pas ici, pas sur les fichues Doves de Camlet...

— C'est pas une pelleuse, ça ? demanda Sam au moment où ils arrêterent leur course subitement. C'en est une, non ?

— Oh non, non, fit Randolph. C'est pas vrai.

— Bonté divine, souffla Saul en tendant une main tremblante, pointant du doigt la machine. Je crois qu'ils l'ont exhumé.

OceanofPDF.com

Chapitre treize

Le pont était couvert de planches larges et lourdes, manifestement conçues pour former un chemin praticable sur lequel l'excavateur mécanique pouvait aller et venir. Il était garé sur la rive, à côté d'une brouette remplie de bûches. Il n'y avait aucun ouvrier en vue.

— Ces satanés imbéciles, lâcha Randolph. Allons voir l'ampleur des dégâts.

— On doit se débarrasser de ces choses sur le pont d'abord, répliqua Saul.

Les planches étaient une source d'irritation, comme une écharde, qui forçait l'ouverture d'une voie sans autorisation.

Ni Sam ni Randolph ne protestèrent. Tous trois retirèrent les planches et les empilèrent à côté du pont jusqu'à ce qu'il ne reste que le bois foncé à moitié pourri sous l'eau. Il faisait presque nuit quand ils achevèrent leur tâche.

Sam alluma sa lampe torche et se tourna vers Saul.

— Quand tu veux.

Ils s'attendaient à ce que ce soit lui qui mène le groupe. Il acquiesça et traversa le pont en direction des Douves de Camlet.

De loin, l'îlot paraissait petit. Une fois dessus, on avait la même impression, comme si ce n'était qu'un petit bout de terre entouré d'eau au beau milieu d'un parc. Un lieu ordinaire, en somme. Il était difficile de se rendre compte des dommages qui avaient été causés, mais il sentit que quelque chose n'allait pas.

Le pont se situait au milieu d'une des rives des Douves, tandis que le puits se trouvait de l'autre côté, dans le coin à gauche. Saul prit cette direction en se souvenant des histoires de chasseurs de trésors. Il redoutait ce qui pouvait l'attendre là-bas.

— Bon sang, souffla Randolph en s'approchant. Merde.

Une fosse impressionnante était creusée dans le sol, atteignant deux ou trois mètres à son point le plus profond, et derrière elle reposait un vaste monceau de terre et de pierres. L'arbre à loques gisait au sol un peu plus loin, comme s'il avait été jeté, les racines exposées, avec les offrandes en tissu qui traînaient au sol. Le conduit du puits descendait depuis le centre de la fosse, sombre et inerte. Le faisceau de la lampe torche de Sam se posa à

cet endroit, puis se déplaça sur le côté pour éclairer une forme au sol. Le corps d'un homme, face contre terre, immobile.

— C'est pas bon, ça, marmonna-t-il.

Saul se précipita dans le trou, avec la terre qui glissait sous ses pieds, jusqu'à atteindre le corps. Il appartenait à un homme trapu et ventru vêtu d'un manteau en tweed, aux cheveux gris tachés de sang.

Il se déplaça pour ne pas cacher la lumière. Puis il se prépara à tout, et retourna le corps.

Une terreur muette s'empara de lui, qui se transforma ensuite en une répulsion intense qui le fit reculer en titubant, incapable de détacher son regard du visage éteint aux lunettes cassées et à la bouche ouverte à moitié remplie de terre.

— Oh mon Dieu, non. C'est le major.

— Peabody ? demanda Randolph au-dessus de lui. Oh non. Quel imbécile.

— C'était quelqu'un de bien, dit Saul en estimant qu'il devait offrir quelque chose au mort. Il ne méritait pas un tel sort.

— Si c'est lui qui a creusé dans les Doutes de Camlet, j'espère qu'il va pourrir, lança Randolph en descendant dans la fosse pour rejoindre Saul et examiner le corps.

— C'est à cause d'un humain, d'un animal, ou autre chose ? demanda Sam d'en haut.

— Il a la tête enfoncée, elle est bien cabossée. Je ne pense pas que ce soit un animal qui lui ait fait ça, alors ça doit être un humain.

— Pourquoi ? demanda Saul, désespéré. Pourquoi quelqu'un ferait une chose pareille ?

Randolph expira un grand coup.

— S'il est venu ici pour creuser, vraisemblablement des reliques, ou un trésor...

— On ne peut pas excaver un site ancien avec une pelleteuse mécanique !

— Est-ce qu'il le savait ? Est-ce qu'il était du genre à s'en soucier ?

Saul ouvrit la bouche, puis la referma. Le major Peabody n'avait jamais été un savant, et n'avait reçu aucune éducation à ce sujet. Il souhaitait seulement prouver la véracité de ses théories, non pas découvrir la vérité. Plus que tout, il voulait faire une découverte remarquable.

— S'il avait eu des raisons de croire que quelque chose se trouvait ici... Peut-être que non.

— De plus, son archéologue de compagnie manquait à l'appel. Alors, il est venu ici, poussé par son fanatisme démesuré. Seul, peut-être ?

— Avec de l'aide. Je doute fortement qu'il sache se servir d'une pelleteuse, et il y avait aussi énormément de bûches.

— Accompagné d'autres personnes, approuva Randolph. Et ensuite, eh bien, soit il a trouvé ce qu'il cherchait, soit il ne l'a pas trouvé. Dans ce cas, peut-être qu'un autre individu qui se trouvait avec lui l'a frappé à la tête dans un accès de colère plutôt justifié et s'est enfui. Mais s'il a réussi...

— L'autre personne lui a volé ce qu'il a trouvé, puis l'a réduit au silence à jamais, compléta Sam d'en haut. Est-ce que quelqu'un manipulait Peabody ? Est-ce qu'il l'utilisait pour atteindre le puits ?

— Pourquoi quelqu'un ferait ça ?

— Parce que je tuerais quiconque fouine dans les Douves de Camlet, affirma Randolph. Si cela s'était produit la semaine dernière, je serais déjà arrivé ici à la première pelletée de terre et j'aurais enterré les cadavres dans la fosse qu'ils auraient creusée eux-mêmes. Mais j'ignorais que cela se produisait, parce que Theresa t'a désigné comme Protecteur, et tu n'as pas compris ce qu'il se passait parce que tu as été balancé au milieu de tout ce cirque avec toute l'ignorance d'un nouveau-né, et que je n'ai pas pu t'aider dans cette épreuve à cause de ce putain d'imbécile de Delingpole. Quelle galère.

— Tout est ma faute, se désola Saul, un grand sentiment de vide s'emparant de lui. Elle m'a confié cette responsabilité, et *voilà*...

— Non, c'est leur faute, qui qu'ils soient, rétorqua Randolph. Nous n'avons pas le temps de nous apitoyer sur notre sort. Qu'ont-ils volé ?

— Je ne sais pas.

— Si, tu le sais. Theresa t'a révélé même les secrets les plus gardés. Que se passe-t-il ici ?

— Je ne *sais* pas, insista Saul avec la tête qui commençait à tourner.

— Qu'est-ce qu'ils cherchaient à obtenir en creusant de cette façon ? demanda Randolph. Que voulaient-ils ? Qu'ont-ils volé ? Bon, commençons par là alors : ont-ils fait sortir de Mandeville ?

Les ténèbres se refermèrent sur Saul. Une obscurité totale, d'un noir impénétrable. Une douleur à la tête, un étrange goût sucré et métallique dans la bouche, et au milieu de tout cela, la sensation acide du désir. Il voulait vivre, il voulait mourir, et tuer, tuer, et tuer encore. Il désirait tout, tout en entier. Des impératrices et des prélats à ses pieds, qui le suppliaient

d'accorder ses bonnes faveurs. Tirer des larmes de peur et de sang aux murs sur son passage. Il deviendrait le maître de la ville, du pays, et même du roi, il le fallait, parce que rien encore n'avait suffi à satisfaire le gouffre affamé en lui. Il y jetterait des corps déchirés et des vies ruinées encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit enfin rassasié, si seulement il pouvait sortir du métal tendre qui le confinait et des *ténèbres*...

— Saul ! s'écria Randolph en lui attrapant le bras. Saul ?

— De, de... Lui.

Sans l'appui de Randolph, Saul aurait pu tomber.

— Dans du plomb. Ils l'ont recouvert de plomb alors qu'il était encore vivant, ou du moins, une partie de lui était restée vivante, et il faisait si *noir*.

— Quel dommage pour lui, lâcha Randolph sans la moindre trace de compassion. Ensuite ?

— Je ne sais pas. J'avais l'impression d'être à sa place. Grotesque, infâme. D'une avidité dépassant l'entendement, même la folie. Un trou avait pris la place de son cœur, et le plomb... le plomb le confinait et... Il me manque quelque chose.

Il pouvait sentir la prison étroite qui enfermait une âme remplie de haine, ainsi que la prise de conscience grandissante qu'une porte s'était ouverte quelque part.

— Oh mon Dieu. Je crois que ce qu'ils ont déterré, c'est ce qui le maintenait là, dans l'obscurité. Je crois qu'il s'éveille.

— Alors ça, lâcha Randolph. Merde.

— À quel point c'est grave ? demanda Sam.

— S'il est resté au cœur des Doves de Camlet depuis huit siècles ? En étant aussi vieux, aussi enragé, en plus d'être le Maître juré de Londres ?

— On ferait mieux de le faire se rendormir alors, répondit Sam. Vous avez une idée de comment on pourrait faire ça ?

— Qu'ont-ils volé, Saul ? s'énerva Randolph en lui secouant le bras. Réfléchis.

— Je ne *sais* pas. C'était quelque chose qui le contenait et c'était... c'était dans le puits.

Randolph dévala la pente de la fosse, vers le trou noir qu'était le puits.

— Ils ont retiré les pierres de revêtement. Ils les ont empilées là. Est-ce qu'ils cherchaient quelque chose dans le mur ?

— Tu peux voir quelque chose ? lança Sam en se glissant dans le trou pour rejoindre Saul.

La lampe torche était d'un grand réconfort.

— Pas assez. Tout est dans une pagaille pas possible. Attendez, c'est quoi, ça ?

Randolph s'agenouilla dans le sol meuble et glissant et se pencha prudemment en avant.

— Ne tombe pas, s'exclama Sam.

— Merci, c'est ce que... *Courez !*

Un aboiement sauvage retentit alors que Randolph se précipitait hors de la fosse et atterrissait sur les fesses. Saul se dirigea instinctivement vers lui. Sam lui attrapa le bras en criant :

— Il a dit de courir !

Randolph était toujours en train de crapahuter à reculons pour tenter de retrouver l'équilibre. Il se trouvait toujours à terre quand une longue silhouette obscure et imposante émergea de la gueule du puits.

Éclairée par le faisceau de lumière, elle ressemblait à la fronde ondulante d'une plante de rivière ou au membre décharné d'une immense araignée, que Saul regarda bouger, muet de terreur. La forme se fixa dans la terre, puis une deuxième émergea, et la tête et les épaules d'un grendel des marais s'extirpèrent du puits sacré des Doves de Camlet.

— *Forthlaede !* rugit Randolph, et du lierre s'arracha à la terre. Fuyez, bande d'imbéciles !

— Dépêche-toi, alors ! cria Sam en retour tout en poussant Saul sur la pente.

De la terre lâche se déroba de sous ses doigts et du bout de ses pieds.

— Allez, *debout*, Saul ! ajouta-t-il. Prends la torche !

Saul roula sur le bord du puits, attrapa la torche d'une main et offrit l'autre à Sam, qui l'ignora et bondit de lui-même. Randolph se rapprochait lentement d'eux sans quitter du regard la gueule du puits, qui était enserrée de verdure. Saul crut la voir se contracter, comme si la croissance anormale de lierre était une toile d'araignée et la chose qui se débattait sous elle, un insecte énorme.

— Ramène tes fesses, s'énerva-t-il sur Randolph. Allez !

Il tendit la main. Randolph la prit et gravit le reste de la pente de façon parfaitement inélégante.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Tu peux le contenir ?

— Malheureusement, mon cher ami, ce n'est pas qu'un « le ». C'est un « les ». C'est pour ça que j'étais aussi alarmé.

— Oh, il ne manquait plus que ça. Combien ?

— Tous.

Un bruit de craquement explosa dans le puits, suivi du son du bois qui éclate. Saul braqua la lampe torche vers le trou noir et révéla ainsi une masse enchevêtrée de verdure avec de longs membres munis de griffes qui s'agrippaient à chaque fissure.

— C'est la horde du Maître de Londres, expliqua Randolph. Ils sont spécialistes en meurtres, torture, pillage, et bien plus encore. Nous devons absolument combler ce trou.

Comme si elle n'attendait que cela, la toile de lierre se distendit et se rompit. Des silhouettes sombres s'élevèrent, escaladèrent, et la puanteur des marécages déferla sur les hommes qui observaient les événements.

— *Leoht*, commanda Randolph.

Sauf que la lumière était bien plus faible que dans les souvenirs de Saul, quand elle avait illuminé le château, et les grendels des marais avaient beau gémir, ils ne fuyaient pas pour autant.

— *Forthlaede* ! aboya Sam au même moment, et du vert explosa du visage d'un des grendels des marais hirsutes. Bordel. Ça ne fera pas l'affaire. On passe au rituel Saaamaaa ?

— Ça ne servirait à rien. Ils sont natifs d'ici. Ils sont *là*.

— Et il y en a toujours plus qui sortent.

— Utilise tes mots alors ! s'écria Sam.

Randolph parla. Les mots frémirent et s'entrechoquèrent dans le cerveau de Saul, ce qui fit vibrer son crâne ; chaque parole étant comme un coup de marteau en fer. Il tituba sur le côté, tandis que Sam se mit à genoux pour trouver l'équilibre, et les grendels des marais poussèrent une cacophonie de hurlements. Soudain, le monde *vacilla*, dans un bruit terrible comme celui d'un battement de cœur gigantesque.

— Seigneur, dit Sam de façon plutôt forte, comme si on l'avait rendu sourd. Ne refais *plus jamais* ça.

— Je n'en ai pas l'intention, répondit Randolph d'une voix un peu abattue. Ce n'était pas une bonne idée. On ne peut pas combattre le feu par le feu quand on a besoin d'eau.

Sam braqua la torche dans la fosse. Les grendels des marais se tenaient tous recroquevillés, visiblement en état de choc ou de souffrance, mais ils restaient indubitablement en vie, et ils commencèrent à se relever sous le regard de Saul.

— Ils vont s’extirper de là à tout moment. Et rien ne les empêchera de se promener dans Londres, toutes dents et griffes sorties. Comment diable pouvons-nous en arrêter autant ?

— Ils doivent d’abord traverser le pont, rappela Saul.

— Ils sont amphibiens, répliqua Randolph avec irritation. Je suis assez certain que les douves ne les arrêteront pas.

Il portait encore son chapeau. Saul l’ôta de sa tête, descendit le long de la rive en trombe jusqu’à atteindre le bord des douves, puis préleva autant d’eau couverte d’algues que possible. Elle semblait briller faiblement. Il retourna au niveau de la fosse avec Sam qui le guidait de sa lampe torche, et pensa *S’il vous plaît, faites que ce soit possible*, puis jeta la pinte d’eau saumâtre de la rivière sur les créatures sous lui.

Le cri qui jaillit fut épouvantable. Les grendels des marais se soulevèrent et se débattirent pour s’enfuir, comme si l’eau était de l’acide, une réaction qui poussa la foule grouillante vers la pente, à l’opposé de Saul. L’un d’entre eux s’y accrocha et commença à grimper en poussant des glapissements stridents.

— *Forthlaede*, déclara Randolph.

La créature se tortilla et hurla tandis que du lierre jaillissait de son visage, mais encore plus de monstres s’étaient mis à grimper, désormais.

— Très bien, tu as prouvé ta théorie, maintenant arrête de ruiner mes chapeaux.

— L’eau ne les aime pas, fit remarquer Sam. C’est déjà ça. Donc les Douves les contiendront tant qu’on les empêche de traverser le pont.

— Du moins, jusqu’à ce que les retardataires se réveillent, commenta Randolph. Les jeux seront faits à ce moment-là. Où sont nos renforts ?

— On en a ? demanda Saul avec une lueur d’espoir.

— Ils se sont probablement perdus dans cette putain d’obscurité, pesta Randolph.

Puis, brusquement, quelque chose lui attrapa les jambes.

Il plongea dans la fosse avec un cri et disparut dans la masse de monstres.

Sam hurla, lâcha la lampe torche et se propulsa en avant. Saul bondit à l’endroit où le faisceau de lumière brillait sur le bord de la fosse. Tout ce qu’il pouvait apercevoir, c’étaient des corps qui se tordaient avec des membres qui s’agitaient : des griffes, des bras, des branches qui se dressaient. Il ne pouvait absolument rien faire pour aider Randolph, noyé sous les diables déchaînés. Tous hurlaient de douleur, de triomphe, ou de

haine, et il pouvait entendre l'horrible ricanement grave, autour de lui et sous lui à la fois, tandis qu'une monstruosité terrible déchirait lentement les Douves de Camlet.

C'était sa faute, son erreur déplorable. Il avait assuré le rôle de Protecteur des Douves de Camlet pendant deux jours pour uniquement assister à sa mort, et à celle de Randolph aussi.

Protecteur, souffla une brise argentée dans son oreille, aussi tranquille que le bruissement d'une feuille, comme s'il pouvait entendre une telle chose par-dessus les glapissements.

Saul s'agenouilla et enfouit ses doigts dans la terre pour appeler l'image des Douves dans leur état légitime. Le grand pouvoir ancien d'une forêt infinie, la pureté de l'eau, la cathédrale d'arbres sacrés percée par les rayons du soleil, les yeux vifs dissimulés dans le feuillage. Il devait y avoir quelque chose que les Douves pouvaient faire, et il en était le Protecteur, il *devait* faire quelque chose.

Il ne connaissait qu'un seul mot, donc il le lança dans un souffle :

— *Leoht*.

La lumière fut aveuglante. Elle était plus vive que celle du jour : c'était la lumière du désert, si intense qu'elle en devenait douloureuse, qui éclata à travers le sol ravagé. Les grendels des marais criaient et gémissaient, grattaient la terre comme s'ils tentaient de s'enterrer à nouveau dans les profondeurs. Saul remarqua désormais qu'il y en avait un très grand nombre. Et un groupe d'entre eux ne se débattaient plus et restaient immobiles, car ils semblaient être empalés sur des pieux en bois. Des pieux feuillus, qui se dressaient vers le ciel et qui formaient un minuscule bosquet à peine assez grand pour abriter un homme.

— Randolph ! cria-t-il désespérément.

Sam apparut de l'autre côté de l'amas d'arbres, avec du sang qui coulait le long de son visage, les yeux plissés pour se protéger de l'éclat trop vif. Il se fraya un chemin à travers les branches, puis se courba pour en extraire un long corps.

— Non, murmura Saul avec une angoisse terrible. Non, ce n'est pas possible. *Randolph* !

— Maintiens la lumière, affirma Sam. Bien joué. Il va bien.

Randolph peina à se libérer et roula sur lui-même pour s'agenouiller.

— Je ne vais pas bien du tout, bordel, protesta-t-il d'un ton colérique. Est-ce qu'on peut se tirer de ce foutoir ?

Il émergea de la fosse d'une façon qui laissait entendre que Sam l'avait poussé sans façon pour le hisser de là. Ses vêtements étaient souillés et déchirés, du sang suintait à travers le tissu. Encore plus de sang qui provenait d'une blessure virulente à son cuir chevelu masquait son visage. Il était couvert de boue et d'ichor. Il n'avait jamais été aussi magnifique.

— Je croyais que je n'allais plus jamais te revoir, fit Saul, ses lèvres engourdis.

— Je croyais que tu étais quelqu'un d'intelligent, et j'avais raison.

Randolph lui adressa un sourire rapide. Du sang maculait ses dents.

— *L'homme ignorant fera émerger la lumière*, c'était bien ça. Tu peux la maintenir ?

— Je l'ignore.

Le ricanement ressurgit tel un son d'une malice sans fin, pendant que Sam se hissait hors de la fosse. L'intensité de la lumière avait diminué, et il faisait tout juste jour. Saul doutait d'être capable de l'invoquer à nouveau. Sa bouche était amère du goût des feuilles vertes, ses doigts enfouis dans la terre battue le faisaient souffrir, et ses muscles étaient pris d'une faiblesse débilitante. Vraisemblablement, ce pouvoir avait un prix.

— Bien sûr qu'il ne peut pas faire ça, après la journée qu'il a passée. Au point où nous en sommes, je ne peux plus invoquer de verdure, et toi non plus, Randolph, déclara Sam. Replions-nous sur le pont. Debout, Saul.

— Si je me relève, est-ce que la lumière disparaîtra ?

Désormais, les grendels des marais se déplaçaient avec détermination, et sans souffrance apparente. Ils s'élancèrent comme des algues qui se balançaient, et une vague de monstres se déversa jusqu'à l'autre côté de la fosse, juste au moment où des griffes aiguës raclèrent la terre à côté de Saul et prirent appui.

— On doit prendre le risque, répondit Randolph. Lève-toi.

Saul attrapa deux poignées de terre et se laissa hisser sur ses pieds. Les trois hommes battirent en retraite, se dirigeant à reculons vers le pont au moment où un des grendels reprit son équilibre pour se tenir droit.

Il mesurait presque deux mètres de haut, ses bras tombaient jusqu'à ses genoux, ses mains énormes faisaient deux fois la taille qu'elles auraient dû et se terminaient par des griffes courbées. Il était complètement échevelé, d'une couleur entre le vert et le marron, humide et puant, et quand son regard se posa sur Saul et qu'il ouvrit sa bouche pour émettre un long sifflement, il aperçut toutes les dents du monde dans sa gueule.

Il devait y en avoir une centaine dans le puits, et ils n'arrêtaient pas de se multiplier. Il pouvait le sentir, comme si les profondeurs du puits devenaient un gosier qui descendait vers le ventre de quelque chose de fétide, ancien et bouillonnant.

— Cette enflure se réveille, dit Randolph. Tu es le Protecteur. Tu sais si on peut détruire le pont ?

— Pas de l'autre côté, expliqua Saul en se rendant compte de la vérité en même temps qu'il en prononçait les mots, comme s'il récitait une leçon qu'il avait apprise il y a fort longtemps. Rien ne pourrait le détruire. Il a été conçu pour durer. Je crois que je pourrais le bloquer d'ici, en revanche.

— Non, répondit Randolph. Parce que ça te laisserait du mauvais côté, putain. Saul...

Celui-ci fixait la fosse. De plus en plus de grendels des marais s'en échappaient, et ceux qui se trouvaient déjà en plein air se déployaient pour former une rangée d'une stratégie militaire rudimentaire. Ils ne comptaient pas attaquer un à un pour se faire abattre aussitôt, ils savaient qu'il leur suffisait d'une seule ruée groupée.

— Pars sans moi.

— Non.

— Ils *arrivent*. S'ils traversent le pont...

Il imagina les créatures marécageuses aux dents pointues arpenter les rues de Londres, rester tapies dans les égouts et les caniveaux, infester la rivière, et se répandre partout, avec l'intelligence malfaisante du Maître de Londres pour les guider.

— Pars !

— Tu peux ranger ton acte héroïque ailleurs, fit Randolph en posant sa main sur l'épaule de Saul. C'est moi qui t'ai mêlé à tout ça. File, Sam, on s'occupe de tout. Et merci. Ce fut un plaisir de te rencontrer.

— Randolph, non, protesta Sam d'une voix empreinte d'angoisse. On a besoin de toi, à nos côtés.

— Mais je dois rester ici, répliqua Randolph. Tu dois partir. Saul, fais ce que tu as à faire pour détruire le pont. Maintenant.

Le jour artificiel tournait désormais au crépuscule, et déclinait rapidement. Les grendels des marais s'avançaient au ras du sol, méfiants, menaçants, de plus en plus nombreux et confiants. Saul s'agenouilla et posa la main sur le sol, en ressentant le soutien de Randolph sur son épaule, ferme et encourageant.

Il détruirait le pont, renverrait les Doutes à l'est du soleil, et se retrouverait sûrement coincé sur cette petite parcelle de terre pour le reste de sa vie, qui, espérait-il, se compterait en secondes plutôt qu'en minutes. Piégé avec les grendels, avec le Maître de Londres furieux, et Randolph.

— Tu devrais fuir.

— Ne dis pas d'âneries pareilles, lâcha Randolph en resserrant son emprise. Finis ce que tu as commencé.

— Vous voilà ! Excusez-nous du retard, annonça une voix guillerette vaguement familière de l'autre côté du pont. Impossible de trouver un taxi, puis nous avons dû chercher... Mon Dieu, c'est quoi ces choses ?

Randolph releva Saul d'une main, avec une telle force qu'il le décolla du sol, puis le poussa, ce qui le fit tituber.

— Montez à un arbre ! Vous deux, gardez le pont, l'eau est mortelle, *allez-y* !

Sam traversa le pont au pas de course et doubla Saul, puis se propulsa dans le feuillage d'un chêne tel un singe. Il enroula ses jambes autour d'une branche et se balança la tête à l'envers pendant que Saul le grimpait. Il tendit la main à Randolph : naturellement, un noble de la haute société ne pouvait pas gravir un arbre. Saul finit de se hisser sur la même branche en une série de mouvements et à deux, ils purent hisser Randolph au sommet, ce dernier donnant des coups de pied frénétiques contre le tronc.

— Qu'est-ce... haleta Saul entre deux respirations difficiles.

— Nos renforts, le coupa Sam. Ils en ont mis, du temps.

— Mais ils ne sont que deux !

Saul pouvait les distinguer dans les derniers vestiges de la lumière : Barney, l'officier subalterne enjoué qui l'avait conduit en voiture chez Randolph, et Max Isaacs, son valet à l'accent cockney. Ils se tenaient debout sur le pont, bavardant entre eux sans se soucier de rien, et enlevèrent chacun leur chapeau et leur manteau pour les jeter sur les planches. Ils n'avaient même pas d'armes sur eux, remarqua Saul avec une horreur stupéfaite. C'étaient simplement deux hommes en bretelles et en chemise, devant des monstres des marais qui se relevaient depuis leur position auparavant accroupie et se déplaçaient comme un seul homme, telle une vague de poils humides et marécageux, de dents, de griffes et d'autres membres qui déferlaient sur le pont pour mettre fin au monde.

Isaacs déploya son bras comme pour couper ce qui se trouvait devant lui. Une tête hirsute aux dents acérées vola dans l'air comme un ballon de

football, percuta la terre sous l'arbre et rebondit. Randolph soutint Saul par le bras alors que ce dernier eut un mouvement de recul, pour qu'il ne tombe pas de sa branche.

Il aurait pu parier qu'ils ne détenaient pas d'armes, mais Isaacs brandissait deux fouets à présent, qui étaient tous deux dotés de multiples lames, car lorsqu'il les agitant, ils tranchaient tout sur leur passage. Quant à Barney, Saul n'arrivait pas à distinguer ce qu'il tenait. C'était quelque chose d'anguleux et sombre, à la lame rétractable qui taillait et...

Un des fouets d'Isaacs s'enroula autour du cou d'un grendel, et il souleva la créature au-dessus de la horde, la fit tourner comme s'il utilisait une grue, puis la fit tomber dans l'eau. La chose hurla quand l'algue verte vint à sa rencontre, mais seulement brièvement. L'arme se replia sur elle-même, plana une seconde au-dessus de la mêlée, puis se raidit en une lance rigide qui s'enfonça féroce dans le sol. Ce fut à ce moment-là que les yeux de Saul refusèrent d'essayer de transformer la réalité en mensonge.

— Il a des putains de tentacules ! cria-t-il à Randolph. Regarde-les ! C'est qui ces types ? Qu'est-ce que c'est tout ça ?

— C'est une expérience d'occultisme militaire, cria Randolph au-dessus du vacarme. Le gouvernement souhaitait un bataillon d'abominations, et je pense que tu peux voir pourquoi. Une cinquantaine d'hommes ont subi un véritable enfer dans ce but, à cause de certains arcanistes. J'ai honte de le dire, mais mon cousin Vernon faisait partie de ces derniers. Seuls ces deux-là ont survécu à ces horreurs. Les responsables de ces monstruosité auraient dû être pendus.

— Ils en seraient tous morts.

— C'est typique de Vernon. Et si on s'occupait d'un autre problème plus pressant pendant que nos abominations gardent le pont ?

— Attends. Donne-moi une seconde.

Saul agrippa la branche en peinant à respirer. Il s'était préparé à rester piégé sur une île fourmillante de monstres et à ce que sa vie se finisse là, en s'acquittant de sa dette envers la société en un seul acte final. Il n'avait pas envie de mourir, encore moins maintenant que sa vie avait retrouvé du sens. Cependant, cela lui avait paru inévitable, et il s'était senti en paix dans ce moment parfait où Randolph était resté à ses côtés pour expier leurs péchés ensemble. Se retrouver à la place en haut d'un arbre, à regarder deux presque-hommes trancher une horde de monstres comme des moissonneuses, était plutôt déroutant.

— Tu vas mieux ? s'enquit Randolph en se penchant près de lui pour lui parler à un volume raisonnable.

— Tu allais rester.

La lumière s'éteignit comme un soupir. Saul en était soulagé : il ne voulait pas voir la tête de Randolph, ni que celui-ci voie la sienne.

— J'allais... Et toi, tu es resté.

— Tu pensais que j'allais te laisser seul ?

Saul ignorait comment répondre. Randolph expira, son souffle chaud lui caressant l'oreille.

— Ah, mon Saul. Je m'opposerai à tout nouvel acte héroïque de ta part, car c'est une habitude affreuse à prendre. Et si nous renvoyions ce cher vieux Manders dans son cercueil, et que nous poursuivions cette conversation à un moment plus convenable ?

— On était à deux doigts de mourir, balbutia Saul. Comment peux-tu être si... si...

— Facétieux ? Des années d'entraînement.

Randolph mit sa main sur celle de Saul, posée contre l'écorce de l'arbre.

— Je préférerais faire une liste des nombreuses raisons pour lesquelles je t'adore, mais Sam est en train de m'écraser, actuellement, ce qui n'est pas une expérience des plus sensuelles, sans même parler du salaud décédé au fond du puits. Le devoir nous appelle, monsieur le Protecteur. Sam, mon ami ?

— Je suis là, dit ce dernier. Je ne suis pas sourd, tu sais, et si je peux me permettre, tu n'es pas un cadeau non plus. Est-ce que ces foutues créatures sont encore en train d'émerger de ce trou ?

Randolph se retourna pour vérifier.

— Oui, ce qui signifie que notre ami est encore coincé là-dedans. Mais il est clair que la chose qui le retenait a été retirée. Nous devons le confiner à nouveau dedans.

— Compris. Comment ?

— Je te le demande à nouveau, Saul, fit Randolph. Tu étais prêt à mourir pour les Doves, maintenant, tu dois vivre pour elles. Elles retiennent encore notre cher ami, en empoisonnant les eaux autour de lui. Comment pouvons-nous les aider ? Qu'est-ce qui a été dérobé ? Que doit-on restituer, ou remplacer, pour le retenir ? Réfléchis bien. Tu n'as pas besoin de nous révéler un lourd secret, mais nous devons savoir quelle est la marche à suivre, et je n'ai pas une seule piste.

Saul observa les environs. Ses yeux s'ajustaient à l'obscurité, avec la lune cachée sous quelques nuages qui éclairait Londres d'une lueur terne. C'était suffisant pour voir les arbres qui s'élevaient autour de lui, et le chaos remuant et assoiffé de sang en dessous. Barney et Isaacs se tenaient droits sur le pont, fermement plantés côte à côte, un écart distinguant leurs deux silhouettes aux contours étranges des choses marécageuses qui jacassaient et tressautaient. Les grendels des marais ne souhaitaient pas mourir, apparemment.

— Je vais essayer, dit-il. Tu peux me soutenir ?

— Bien sûr.

Randolph passa son bras autour de sa taille, les doigts écartés. C'était une étreinte ferme, qui n'avait pas l'air d'avoir pour seul but de le soutenir.

Saul ferma les yeux. Il ne voulait pas s'imaginer la pelle mécanique en train de creuser dans le puits, car il savait que l'idée pourrait le faire vomir. Il tenta alors de visualiser le puits dans son état d'origine, en tant que conduit bordé de pierres, frais, profond et mystérieux. Il avait renfermé un trésor, selon le major Peabody, ce pauvre idiot de major au corps piétiné et refoulé, alors que sa théorie était fausse de toute façon. Le puits recelait...

Il pouvait sentir à nouveau le goût du métal dans sa bouche, fade, doux et léger. Il pouvait en sentir le poids aussi, pas de manière écrasante, mais comme si ça entravait ses mouvements. Le plomb, le métal de Saturne, la matière de l'alchimie et des portes ouvertes, la mort et le renouveau ou bien quelque chose entre.

De Mandeville n'était ni enterré ni exhumé. Abattu, pendu et noyé, mais sans être mort pour autant. Maintenu entre la vie et la mort, son cœur pourri brûlait de haine, mais remplissait toujours son devoir en tant que Maître de Londres. Il était un traître meurtrier et un gardien éternel.

— C'est un équilibre, déclara Saul faiblement, ou plutôt il sentit les mots être murmurés à travers lui. Et quelque chose a basculé.

Comme une balance finement calibrée, comprit-il, dont un seul grain de sable pouvait anéantir l'équilibre. Le poids du Maître sous l'eau s'était un peu allégé, mais pas suffisamment.

— C'était du plomb.

— Tu en es sûr ? insista Randolph.

— Oui.

Dans sa main, il pouvait sentir le métal émoussé, froid et strié, coincé dans une fissure entre les pierres qui tapissaient le puits. Il ne devait peser

que quelques dizaines de grammes, mais si on l'avait pesé en fonction de son utilité, il aurait été plus lourd que n'importe quelle église.

— Nous devons le couvrir avec encore plus de poids, s'exclama-t-il désespérément. De plomb. Du plomb *lourd*. Pas du métal, mais quelque chose de significatif. Tu comprends ?

S'il te plaît, comprends, pensa-t-il, parce que moi, je ne comprends absolument rien.

— Un sacrifice, reprit-il. Ils ont posé un sacrifice de plomb sur lui, et c'est ça qui le retenait.

— Un sacrifice de plomb, répéta Sam. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Je peux toujours en tailler le bout du toit d'une église, si tu penses...

— Ce n'est pas la peine, le coupa Randolph. On doit se rendre au puits tout de suite. Hop-hop-hop, pas de temps à perdre.

— Comment ? demanda Saul. L'île grouille de grendels, et tes amis sont occupés sur le pont.

— Je t'interdis d'utiliser les mots de Völund à nouveau, le prévint Sam.

— Pas besoin. Saul est le Protecteur, il peut se frayer un chemin.

— Quoi ? s'exclama ce dernier. Tu ne vois pas combien il y en a ?

— On va se rendre au puits, toi et moi, affirma Randolph. Allez. Est-ce que par hasard, tu as quelque chose qui pourrait nous servir dans ton sac, Sam ?

Il prit ce que Sam lui offrit, puis se remua sur la branche pour se tourner.

— Attends, je ne peux pas... s'écria Saul.

Randolph lui adressa un sourire diabolique :

— Éclaire mon passage.

Il tomba au sol. Plusieurs rugissements éclatèrent. Désespérément, Saul cria :

— *Leoht !*

De la lumière émergea, bien moins vive que la dernière fois. Était-ce son propre échec, ou les Douves étaient-elles en train de perdre leurs forces pendant que celui qu'elles contenaient s'éveillait ? Il n'avait pas le temps d'y réfléchir. Randolph maintenait ses bras en position de combat, et une lame brillait dans l'une de ses mains. Il se lança sur un grendel d'une manière qui suggérait que sa guerre n'avait pas été entièrement occulte, et un autre monstre tomba à terre en même temps, avec des lianes qui jaillissaient de sa gueule.

Saul atterrit sur la terre ferme, Sam juste derrière.

— Comment ça marche pour faire des feuilles ?

— Concentre-toi sur la lumière, expliqua Randolph. Revendique ta place, et ignore toute interruption. Vas-y, Protecteur, on te suit.

Saul s'avança. Le trajet jusqu'à la fosse et le puits ravagé n'aurait dû être que de quelques pas, mais le temps et l'espace s'étiraient dans son esprit. Les Douves de Camlet demeuraient encore, meurtries mais vivantes sous ses pieds, et Saul leur insuffla de la vie. *Je suis là. Je suis avec toi. Restons debout.*

Randolph et Sam étaient comme des présences vertes autour de lui. Saul ne détourna pas le regard, il fixait le chemin qu'il devait prendre jusqu'au puits, mais il avait l'impression que des yeux brillants et des visages feuillus le dévisageaient dans le coin de son champ de vision. Des *Jack in the Green*, des Feuillus, des Hommes verts, des connaissances profondes ancrées dans son esprit qu'il n'avait jamais remarquées. Il marchait dans la lumière tachetée de jaune et de vert en ignorant les bruits sourds, les cris et les rugissements gutturaux.

Ils se tinrent enfin devant la fosse, puis contemplèrent le trou noir infini que représentait le puits, et Saul se réveilla.

Une odeur de vase, de mauvaises herbes et de vieille pourriture sèche se propageait, comme si la terre retenait son souffle sous la tension de la force malfaisante dans les profondeurs. Elle rassemblait ses forces, et bientôt, elle briserait ses entraves pour jaillir vers la liberté.

La lampe torche abandonnée gisait encore au sol et projetait un rayon de lumière blanche. Sam l'attrapa et la dirigea sur un grendel des marais qui rampait sur un flanc de la fosse, et l'utilisa pour asséner un coup extrêmement violent sur la tête de la créature. Il la cogna deux fois encore, avant qu'elle ne retombe dans le puits. Il se faufila après elle, en prononçant fort un mot qui pulvérisa la terre avec du lierre et fit crier les grendels.

— Venez !

Saul le suivit en trébuchant et en glissant sur le terrain instable. Une autre chose marécageuse émergea de la gueule du puits ; Randolph fit une grande enjambée, esquiva la griffe qui le ciblait et poignarda l'œil de la créature avec une habileté troublante.

— Saul, à toi. Vite !

— Quoi ? demanda ce dernier désespérément. Je ne sais pas ce que je dois faire !

— Le sacrifice en plomb. Ta balle. Jette-la dedans.

— Mais...

— *Nul fusil ne vous sauvera.* On n'a pas besoin d'arme pour cette balle. C'est du plomb, elle pend entre la vie et la mort, si tant est que ce soit possible pour un métal. Et je t'interdis de me dire que ce n'est pas lourd, c'est une des choses les plus lourdes de sens. C'est ton sacrifice, Protecteur. Offre-le aux Douves, et retiens cette enflure pendant qu'on rétablit les choses.

Saul approcha ses doigts tremblants du fermoir. Il ne se rappelait même pas comment il fonctionnait : il n'avait jamais enlevé la chaîne auparavant. Il passa deux doigts dans les maillons en métal et tira.

— C'est quand tu veux, fit Sam calmement. Le problème, c'est que beaucoup de nos amis se rassemblent sur les rives.

Saul tira une deuxième fois et la chaîne se brisa net. Il observa le morceau de plomb dans sa main. Il représentait la mort, la honte, l'échec, les pertes et la trahison, le chagrin indescriptible et insupportable qui lui avait donné une raison de vivre.

Randolph avait raison. C'était si lourd qu'il peinait à le soulever.

— J'espère qu'elle fera l'affaire, murmura-t-il à Geoffrey de Mandeville, puis il la lâcha dans le puits.

Le cri fit irruption de partout à la fois. Il déchira la tête, le sang et les cheveux de Saul, qui tomba au sol comme si ses tendons avaient été tranchés. Il se recroquevilla en boule en étant vaguement conscient de se trouver dangereusement proche de la gueule du puits. Cependant, il était incapable de bouger. Le son retentissait en un bruit aigu en bas, en haut, autour et à travers, partout dans les Douves de Camlet qui se convulsaient d'agonie alors que le ciel et la terre tremblaient sous l'impact seul de la balle.

Soudainement, tout s'arrêta.

Saul se redressa, avec les tympons qui lui palpitaient dans les oreilles, et leva le regard pour découvrir le visage déformé et déconcerté d'un grendel qui secouait la tête près de lui. Il hurla et se jeta en arrière juste au moment où un couteau s'enfonça dans le crâne de la créature avec un bruit sourd. La chose tomba à terre pour révéler Randolph, agenouillé près de Saul.

— Saul, mon cher. Tout va bien ?

— Je crois.

— Tu as été parfait. Reste à l'écart pendant qu'on s'occupe du reste qui traîne encore.

Il se pencha pour retirer le couteau de son fourreau de chair, ce qui fit un bruit répugnant.

— Et quand nous en aurons le temps, rappelle-moi de te répéter combien tu es extraordinaire.

Il repartit, poignard à la main. Saul le suivit du regard, déconcerté, et aperçut Sam qui tenait la lampe torche et se frottait l'oreille.

— Eh bien, c'était assourdissant. Bien joué, mon vieux. On dirait que ton tour a marché.

— Pour le moment.

— C'est le mieux qu'on puisse espérer, en général.

Sam lui tendit la main. Saul la prit et se hissa debout.

— Je te propose qu'on reste là au cas où un autre problème sortirait du puits. Barney et Max peuvent mettre la pagaille nécessaire là-bas, en espérant qu'il n'y ait pas trop de ces foutues choses.

— Et Randolph ?

— Laissons-le évacuer son stress. Ça lui fera du bien.

— Et le major Peabody ? demanda Saul. Où se trouve... Je ne discerne pas son corps.

Sam illumina la terre de sa lampe torche et grimaça.

— C'est possible qu'ils l'aient dévoré. Pauvre vieillard. Quel imbécile.

— Oui, murmura Saul en observant l'arbre déraciné, la terre retournée, et le trou béant du puits. Et les Douves ? C'est... Que va-t-il se passer, maintenant ?

Sam haussa les épaules.

— Je ne sais pas, monsieur le Protecteur. C'est à toi de me le dire.

Chapitre quatorze

— Bon, ça, ce sera ta chambre, déclara Sam. Moi, je suis de l'autre côté de cet étage. Barney et Max sont tous les deux au-dessus, mais à ta place, je n'irais pas m'y promener au petit bonheur la chance. Et si tu t'y rends et que leurs portes sont barricadées, ne les laisse *surtout pas* sortir.

Saul cligna des yeux ; Sam lui répondit d'un sourire crispé.

— Juste au cas où. Bref, j'espère que ça t'ira. N'hésite pas à installer des étagères ou des photos, tout ce que tu veux, ou bien à récupérer des meubles dans les pièces inutilisées. On en a beaucoup.

La chambre était plus spacieuse et confortable que toutes celles que Saul avait occupées depuis des années, sauf celle de l'Albany, lors de la nuit qu'il avait passée avec Randolph. C'était bien sûr incomparable, mais c'était une pièce de bonne taille, à la décoration simple, et bien équipée de meubles peu coûteux du siècle dernier. Il y avait un bureau, deux vieux fauteuils confortables près d'un feu, et un grand lit deux places avec un cadre en fer.

— Merci, dit-il en pensant que ces mots n'étaient pas suffisants. Je ne peux pas m'empêcher de penser que je ne suis qu'un fardeau pour vous.

— Pas du tout. C'est bien plus pratique qu'on reste tous ensemble, et que tu le veuilles ou non, tu fais partie des nôtres désormais.

— J'en suis honoré, répondit Saul. Cependant... écoute, je crains que nous n'ayons pas encore abordé le sujet du loyer. Randolph m'a embarqué jusqu'ici en plein milieu de tout ce remue-ménage, et du coup, je n'y ai pas pensé.

Même s'il l'avait voulu, il n'aurait pu décliner l'invitation à s'installer à Fetter Lane. Le major Peabody était décédé, Saul n'avait aucune économie, aucune perspective, pas de travail au sens usuel du terme, et pas le temps de l'exercer même s'il en avait déniché un, en raison du lourd fardeau des responsabilités qui lui incombait. Les Douves de Camlet avaient besoin d'être restaurées, et ce qui leur avait été dérobé devait être récupéré. Randolph avait décrété que pour lui, trouver de quoi payer un loyer serait une distraction inutile.

— Oh, ne t'inquiète pas, fit Sam. Randolph est riche comme Crésus, avec l'argent de générations entières...

— Randolph ne paye pas pour moi, répliqua Saul assez sèchement.

— Doucement, attends un peu. Comme je le disais, Randolph roule sur l'or, et c'est ce qu'il fait avec. Il soutient les Hommes verts de Londres parce que c'est notre métier à temps complet maintenant, et qu'on a tous besoin d'être nourris et vêtus. Cette maison appartient à Jo, mon adelphe, donc tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour le loyer, et on a tous une allocation mensuelle. Y compris Barney et Max, même s'ils ne sont pas des Hommes verts à proprement parler, et toi aussi, parce que tu en es vraiment un. Je te souhaite bonne chance pour trouver le temps de le dépenser. Tu es le Protecteur des Doves de Camlet, tu n'as pas besoin de difficultés supplémentaires sur les bras. Euh, à ce sujet...

— Oui ? l'encouragea Saul prudemment.

— Eh bien, je veux juste te dire qu'on se fiche bien que Randolph ou toi manquez le petit déjeuner. Ce que j'essaye de te dire, c'est que tu es libre de t'occuper de tes affaires personnelles comme tu l'entends. Bien sûr, on ne peut pas inviter n'importe qui ici, pour garder le statut de tout le monde confidentiel, sans oublier qu'on laisse souvent traîner des trucs ici ou là, donc nos invités doivent être choisis avec soin. Mais entre nous, chacun fait comme il veut. Ça te convient ?

— Euh, oui, parfaitement, hésita Saul en sachant que son visage était écarlate. C'est très gentil de ta part.

— Je trouve que c'est tout juste le minimum. Bref, nous aimerions tous voir Randolph heureux, ne serait-ce que parce qu'il n'est pas clément dans ses mauvais jours.

— Je peux te croire, balbutia Saul. Merci, Sam.

— Tu peux me remercier la première fois où tu tomberas sur Max ou Barney en plein milieu d'une crise. Il faut que je te dise comment procéder quand ça arrive. Ah, et si tu vois le fantôme d'un vieillard trapu à la tête fracassée, préviens-moi. Je l'ai envoyé balader une bonne dizaine de fois, mais ce sale porc refuse de partir.

— Tu es sérieux ?

— Malheureusement, oui, confirma Sam. Bienvenue à Fetter Lane. Je suis sûr que tu t'y intégreras parfaitement.

Après avoir déballé le peu d'affaires qu'il possédait, Saul rejoignit les autres, réunis dans le salon pour attendre Randolph, qui devait arriver en fin

d'après-midi. Il ne savait pas à quoi s'attendre. Des conversations au sujet du surnaturel peut-être, ou bien une initiation à une formation spécifique. Cependant, quand il franchit le pas de la porte, Max Isaacs le dévisagea de haut en bas d'un œil perspicace et pénétrant et lança :

— Bonjour. Tu es doué aux cartes ?

— Au tarot ?

— Arrête de faire l'idiot. Si on jouait au whist ?

Ils décidèrent de s'installer sur la seule grande table du salon pour entamer une partie de gin rummy. Barney déclara qu'il était nul aux jeux de cartes, ce que Max ne réfuta pas, et il préféra s'installer sur le canapé avec un exemplaire de *La Mystérieuse Affaire de Styles*. Saul nota mentalement de ne pas oublier de l'emprunter en temps voulu. Sam s'installa confortablement devant une liasse de papiers.

Ils étaient tous là, quatre gars chez eux dans leur logement commun, passant quelques heures oisives dans une ambiance calme et agréable. Saul était déshonoré, Barney et Max étaient apparemment des monstres, Dieu seul savait ce que Sam était, et rien de tout cela n'importait. C'était un moment anodin, décontracté, parfaitement banal, et surtout l'après-midi le plus merveilleux que Saul avait passé depuis des années.

Il ignorait entièrement quelles nouvelles horreurs sa nouvelle vie étrange pouvait lui réserver, mais il était prêt à en payer le prix, quel qu'il soit. Si c'était pour être accepté et même trouver des amis, pour avoir un rôle à jouer et un travail à effectuer, pour passer du temps avec Randolph, il était prêt à tout.

Saul était en tête, mais perdit son avance de façon spectaculaire quand il entendit quelqu'un arriver à l'entrée, et une voix aristocratique crier :

— Y a quelqu'un ?

— On est là, répondirent Sam et Barney à l'unisson.

Max leva les yeux au ciel, tapa sur la table et posa ses cartes dessus.

— Gin. Allez, voyons voir ce qu'il a.

Randolph était aussi élégamment habillé que d'habitude, les cheveux lissés en arrière, son apparence tout juste entachée par le pansement collé à sa tête, sur sa blessure. De toute évidence, c'était lui qui avait subi le plus de coups. Cette nuit-là, Barney et Max avaient été bien amochés, mais Saul ne put s'empêcher de remarquer qu'ils avaient tous deux semblé parfaitement indemnes le lendemain.

Randolph s'installa sur l'un des fauteuils.

— Bon sang, c'était une journée particulièrement ennuyante. Le train a été retardé à Peterborough pendant une demi-heure à cause d'un signal cassé.

— Du jamais vu, commenta Sam. C'était ça, la partie la plus notable de ta virée ?

— Quelques autres détails pourraient t'intéresser.

Saul savait que Randolph s'était rendu à Cambridge, pour interroger M. Abchurch sur tout ce qu'il pouvait savoir sur cette histoire, et sur ce que le major Peabody avait fait dans les Fens.

— Pour commencer, il est assez clair qu'Abchurch n'a rien commis directement pour créer cette pagaille. C'est le major Peabody qui l'a contacté en premier, grâce à une lettre subite qui disait que quelqu'un lui avait confié qu'il était un expert pour tout ce qui touchait de Mandeville. Abchurch en était flatté, mais aussi confus, parce qu'il n'avait publié aucun ouvrage. Il travaille sur une monographie depuis une dizaine d'années, sans se presser, et avait partagé quelques articles dans des revues historiques il y a longtemps. Il ne considérait pas que, si on demandait à des gens qui était la référence en de Mandeville, son nom serait le dixième sur la liste, et encore moins le premier.

— Alors, pourquoi Peabody l'a choisi ?

— En voilà une bonne question. Lors de sa première démarche, il a prétendu qu'un « correspondant anonyme » avait mentionné Abchurch. Ce dernier lui a posé des questions à ce sujet lors de leur rencontre, et m'a affirmé que Peabody a refusé de lui répondre sous prétexte de confidentialité et qu'il ne pouvait pas lui donner de nom.

— Il disait toujours ce genre de choses, ajouta Saul. Ce qui n'empêche pas que ça ait pu être vrai, je suppose. Il insistait jusqu'au bout que le livre sur de Mandeville lui avait été envoyé de façon anonyme.

— Ah, oui. Le fameux livre. On reviendra là-dessus plus tard.

Max s'était introduit dans la demeure du major la veille pour que Saul puisse fouiller ses documents, et tout ce qui touchait à de Mandeville avait disparu. Son bureau ne semblait pas avoir été dévalisé, ni même à peine touché, et à la connaissance de Saul, rien d'autre n'avait disparu. Cependant, aucune trace du livre, des notes ou de la correspondance ne demeurait. Il était impossible de savoir si le major avait tout emporté avec lui ou si quelqu'un d'autre était venu se servir en premier.

— Penses-tu qu'Abchurch dise la vérité ? demanda Sam.

Randolph haussa les épaules.

— Je n'ai pas eu le sentiment qu'il me mentait, et il m'a présenté la lettre de Peabody comme preuve. Je lui ai demandé si quelqu'un l'avait approché, visité, ou avait une correspondance inattendue avec lui récemment, et c'est à ce moment-là que c'est devenu intéressant. Apparemment, il a récemment obtenu une seule page d'un ouvrage datant du quatorzième siècle, envoyé par un marchand renommé, mais sans documentation ni prix. Pourtant, quand il lui a envoyé une lettre pour s'en enquérir, le marchand a nié avoir envoyé quoi que ce soit, et n'a accepté ni paiement ni renvoi. Il a même insisté sur le fait qu'il n'avait jamais possédé une telle chose, et encore moins qu'il l'avait envoyée à Abchurch.

— Eh bien, fit Sam. Ça alors.

— Je pense la même chose. Faute de savoir quoi en faire, Abchurch a décidé de garder la page. Il a dit qu'elle paraissait très ancienne, et il croyait qu'elle était authentique.

Sam se tenait au bord de son fauteuil.

— Qu'y avait-il sur cette page ?

— Une carte des « Doves de Camelot », indiqua Randolph. Ce sont les Doves de Camlet à l'époque où son manoir tenait encore debout, avec le puits marqué comme étant, je cite, l'emplacement du *crux antica regis*. L'ancienne croix du roi.

Saul se remémorait la sensation du plomb dans sa paume, avec ses arêtes dures et droites.

— C'était ça qu'il y avait dans le puits ? Une croix ?

— La croix d'un roi, répéta Barney d'un air songeur. Quel roi ? Attendez, attendez une seconde. Camelot ?

— Seigneur, ne m'en parle même pas.

— As-tu pu récupérer cette feuille ? demanda Sam.

— Non, dit Randolph, parce que Peabody l'a fait avant moi. Il a offert à Abchurch une somme généreuse pour l'acquérir, ce que le gentleman plutôt respectable a refusé puisqu'il ne trouvait pas que c'était sa place de la vendre. Après quoi, j'ai le regret de devoir vous annoncer que Peabody l'a dérobée, puis l'a dissimulée dans sa valise et s'est enfui. C'est pour cette raison qu'il t'a abandonné dans les Fens, Saul : il comptait se faire la malle avec son butin. Il a vu une opportunité de faire une grande découverte, et il l'a saisie.

Sam entrecroisa les doigts en fronçant les sourcils.

— Tout ça m’a l’air affreusement facile, vous ne trouvez pas ? Par hasard, il reçoit un livre à propos de Geoffrey de Mandeville et une piste vers Abchurch, qui lui aussi avait reçu un document curieux et impossible à retracer.

— Si vous deviez lui tendre un piège, ce serait le traquenard parfait, commença Saul. Un correspondant anonyme qui le prend au sérieux. Puis, un livre rare et mystérieux. La preuve de sa véracité est apparue lorsque le chêne de Southcott a brûlé...

— Si quelqu’un a foutu le feu au chêne juste pour appâter Peabenêt, il va s’en prendre une.

— Et après ça, il était prêt à accepter tout ce qui pouvait soutenir ses théories, poursuivit Saul. Il était prêt à suivre n’importe quel chemin que son correspondant anonyme lui traçait, et bien sûr, cela inclut celui qui l’a mené aux Fens. Et s’il a vu ensuite une carte au trésor ancienne qui établissait une liaison entre de Mandeville et ses fantaisies de l’époque du roi Arthur... Tu as raison, Sam, c’est bien trop facile. Quelqu’un l’a appâté et l’a mis sur cette piste.

Il se souvint de son visage mort, de la terre souillée dans sa bouche lâche.

— Mon Dieu, pourquoi ? se plaignit Saul.

Sam grimaça.

— On peut présumer que c’était pour mettre la main sur ce que recelait le puits. La croix, si l’on en croit nos preuves. Si quelqu’un voulait la dénicher sans laisser de trace, eh bien, il était aisé de se débarrasser de Peabody. J’ai enquêté à Trent Park pendant ton absence, Randolph. Il semblerait qu’il ait soudoyé deux jardiniers pour qu’ils fassent son sale boulot discrètement. Quels imbéciles.

— Est-ce qu’ils savent quelque chose d’autre ?

— Non. Isaacs et moi avons eu une petite discussion avec eux ce matin, répondit Barney. S’ils l’avaient pu, ils nous en auraient dit plus. En général, tout le monde le fait.

Max esquissa un sourire sans joie.

— Ça, c’est grâce au charme naturel de notre capitaine.

— Donc, notre théorie est qu’un bougre a tendu un piège à Peabody pour qu’il s’attaque aux Douves, puis il lui a dérobé la croix qu’il avait lui-même volée. Qu’en est-il de ce qu’il s’est passé aux Fens ? À quoi ça correspond, dans cette histoire ?

— Cette nuit-là avec Saul dans les Fens, quelque chose a provoqué de Mandeville, dit Randolph. Herbert le pasteur, comme à son habitude, a paniqué. Il n'a jamais été à la hauteur de son poste. Mon père devait toujours lui tenir la main, mais il n'est plus là maintenant, donc il a fait appel à moi.

— Un rat a comploté quelque chose à l'Église du Temple. C'est ça qui a déclenché cette agitation dans les Fens, et vous avez foncé droit dans le piège, devina Max. C'est dur de penser que c'était une coïncidence, vous ne trouvez pas ? Toi aussi, ils t'ont bien eu, monsieur G.

— C'est affreusement irritant, répondit Randolph d'un ton traînant, ironique et désinvolte qui promettait d'enflammer tous les bâtiments sur son passage et de semer du sel au sol.

— Bien qu'ils n'aient pas bien réussi à se débarrasser de vous pour de bon, remarqua Sam.

— Ils y étaient presque. Tu sais comment ça fonctionne : on aurait pu être absents pour des semaines ou des mois entiers, ou à jamais. Ils ont fait un pari risqué. Et ça a marché, grâce à ces imbéciles du ministère qui ont arrêté Saul précisément au pire moment.

— Est-ce qu'on devrait s'inquiéter d'eux ?

— Ils ignoraient qu'il était le Protecteur. S'ils étaient au courant, cela voudrait dire qu'ils auraient monté une collusion, mais je ne peux pas voir comment ils auraient pu le savoir. Et leurs efforts pour se mettre en travers de notre chemin étaient comme d'habitude. C'est possible que ce soit juste un coup de chance pour nos amis les voleurs. En ce qui concerne celui qui se trouve derrière...

Randolph grimaça et continua :

— Je présume que nous comprenons tous ce que ça signifie.

— Pas moi, dit Barney.

— C'est quelqu'un qui est au parfum, expliqua Sam d'une intonation posée. Quelqu'un qui était au courant à propos des Douves de Camlet, qui savait même que quelque chose se cachait en son puits, alors que si l'on peut croire Saul, c'est supposé être un secret bien gardé. C'est quelqu'un qui savait qu'il fallait se débarrasser de Randolph, et qui était capable de causer une perturbation dans les Fens. Ce n'est pas juste un chasseur de trésor jovial qui a fait une grosse bourde. C'est l'équivalent arcanique d'un employé de banque qui la braque lui-même.

— N'importe quel occultiste au courant de tout ça connaîtrait l'importance des Doves de Camlet, dit Randolph. C'est l'un des piliers protecteurs de Londres, et quelqu'un l'a volontairement démoli pour faire main basse sur un trésor ? Bon sang, c'est pour ça que je déteste les gens.

— Tu es sûr que c'était ça leur ordre de priorité ? demanda Max.

— C'est-à-dire ?

— Les Doves de Camlet sont comme un nid de mitrailleuses à Londres, non ? Et si cette personne voulait s'en débarrasser ? Ils n'ont pas détruit les Doves pour récupérer la croix : ils ont arraché la croix pour se débarrasser des Doves.

Max haussa les épaules en continuant :

— C'est juste mon idée.

— Quelqu'un nous a trahis, insista Barney d'un timbre de voix qui envoya une sensation désagréable le long du dos de Saul. *Seuls un fou et un fourbe pourront accomplir ce qu'un empereur ne peut.* Peabody était le fou. Qui est le fourbe ?

Sam se massa les tempes :

— Je suppose que personne n'a d'illumination ?

— Pas pour l'instant, répondit Randolph. Nous ferions mieux de le découvrir. Saul et moi allons remettre les Doves en ordre, dans la mesure du possible, et je vais ravager le ministère comme une épidémie particulièrement terrible de chertouille. J'ai rendez-vous avec M. Ranjit demain pour l'éveiller de sa torpeur, et je ferai en sorte que Delingpole et Bracknell se fassent punir, puis de dénicher si quelqu'un cache des desseins malfaisants, tant que j'y serai. Après cela, mes chers amis, nous nous mettrons en route pour retrouver cette croix, si c'est bien une croix, et les voleurs ou les traîtres qui l'ont dérobée, et nous allons leur faire regretter cet acte. Tout cela en protégeant Londres, naturellement. Des questions ?

Ils partagèrent leur repas (Max était l'intendant de la maisonnée), en discutant durant des heures jusqu'à ce que dix-neuf heures sonnent.

— J'en ai assez pour aujourd'hui, je me suis levé à cinq heures, bâilla Randolph. Tu viens, Saul ?

Ce dernier le suivit en sentant son visage rougir. Il le dévisagea dans le couloir, et reçut un sourcil haussé en retour.

— Un problème ?

— Tu n’as pas été très subtil.

— Ce n’est pas nécessaire, dit Randolph. Isaacs ne fait aucun commentaire, Sam s’en moque complètement et Barney ne remarque rien. Cette demeure est un endroit sûr, mon cher, et tu peux faire tout ce que tu veux en son sein. Je me demandais si on pouvait échanger à ce sujet.

Saul conduisit Randolph jusqu’à sa chambre et lui indiqua de s’installer dans un fauteuil. Il ne pouvait pas s’empêcher d’être nerveux malgré tout. Il s’assit et patienta.

— C’est une pièce agréable, remarqua Randolph en observant autour de lui. D’une certaine manière. Un peu rudimentaire, peut-être. Je peux t’offrir une peinture futuriste pour l’égayer, si tu le désires.

— Non, merci. C’est une chambre charmante. C’est juste que tu n’es qu’un sybarite.

— Et j’en suis fier. Saul, je voulais te parler. On est tombés dans les bras l’un de l’autre à un moment plutôt ignoble. Enfin, cela fait des années qu’on passe un moment ignoble. Et je pensais qu’il fallait que j’aborde la question de, disons, nos émotions aggravées, les réactions naturelles au danger, et ainsi de suite...

— Oui, dit Saul d’une voix étranglée. Bien sûr.

— Sauf que nous étions parfaitement en sécurité quand nous avons dîné au Café Royal, et je chérirai cette soirée toute ma vie, poursuivit Randolph en lui offrant un maigre sourire. Je vais éviter de présumer quoi que ce soit, mon cher. Tu as vécu un enfer, et comme Sam l’a bien fait observer, je ne suis pas un cadeau. Mais Jo Caldwell ne s’est pas trompé sur ton compte. Tu apportes la lumière, tu m’as apporté plus de lumière que je ne pensais possible. J’ignorais que je pouvais trouver quelqu’un comme toi, je n’en avais absolument aucune idée, et si tu décides de te débarrasser de moi demain, je resterai malgré cela toujours sacrément heureux qu’on se soit rencontrés.

— Et si je décide de ne pas me débarrasser de toi, ni demain, ni plus tard ?

— Eh bien, ce serait nettement préférable.

— Je ne comprends pas pourquoi tu penses que je ferais ça. Après la façon dont tu m’as soutenu, la façon dont tu es juste... juste là.

Il n’arrivait pas à trouver de mot pour décrire la générosité insensible de Randolph, comment il l’avait accepté, d’un soutien aussi fort, flexible et inébranlable qu’une lame. Il avait regardé au-delà de tout et vu une lumière que le concerné avait cru éteinte pour de bon.

— Avec toi, je me sens à nouveau moi-même, reconnu enfin Saul. J’ai l’impression que tu as soigné celui que j’étais.

— Ce serait un don bien rare alors, car tu es quelqu’un de tout à fait exceptionnel. Je peux rester avec toi ?

— J’espère que oui.

— Je peux rester pour plus longtemps encore ?

Saul lui sourit en le regardant droit dans les yeux.

— Aussi longtemps que tu le souhaites.

— Est-ce que le lit grince ?

— Il n’y a qu’une façon de le vérifier.

Cette fois, il n’y eut aucune palabre avec les vêtements. Randolph ôta sa chemise avec peut-être une demi-seconde d’hésitation, ce qui n’était pas une durée assez longue pour commenter dessus. Il se positionna à califourchon sur Saul, déjà couché sur l’édredon, avec une expression lourde de sens, et étendit ses mains robustes sur la poitrine de Saul comme s’il voulait posséder tout en lui.

— Mon Dieu, tu es magnifique.

Il se pencha pour l’embrasser, et Saul s’éleva pour rejoindre ses lèvres, en enroulant ses jambes autour de la taille de Randolph pour le presser contre lui.

— Il me semble que j’ai promis de t’énoncer toutes les façons dont je t’adore. Je te préviens, ça va prendre un certain temps.

Saul leva les yeux pour rencontrer ceux de Randolph de couleur noisette tacheté de vert. Ce dernier l’admira en retour, mais pour une fois, sans aucune ironie, ni sourcil haussé. Il paraissait à vif, presque vulnérable.

— C’est vrai que ça peut sembler absurde. On se connaît depuis peu, et ainsi de suite. Mais je refuse de faire l’amour sous des prétextes. J’ai le pressentiment, même sans expérience préalable, que je t’aime, toi, cet homme affreux qui apparaît toujours au mauvais moment, au mauvais endroit, et ça me paraît normal que tu le saches et... eh bien, je te souhaite bonne chance pour ça. Ah, tu n’es pas obligé de me rendre mes sentiments, ajouta Randolph. Je pensais juste que je devais t’en parler.

— Pour l’amour du ciel, s’exclama Saul. Tu m’as anéanti de la meilleure façon possible depuis l’instant où on s’est rencontrés, et si tu l’ignoris, c’est que tu n’y as pas bien prêté attention.

— Il faut dire que j’ai été très occupé.

Randolph le tira vers lui et enfouit son visage dans son cou.

— Saul, mon Saul, ma lumière. J'espère sincèrement que notre relation pourra survivre quand on travaillera ensemble.

— Tu es insupportable, lui affirma Saul. En revanche, je peux seulement te comparer professionnellement au major Peabody.

— Merci Dieu pour ces faibles attentes, s'amusa Randolph en s'appuyant sur ses coudes. Bon sang, qu'est-ce que je te vénère. Voyons voir, où en étions-nous ? Je suis certain que j'avais l'intention de te faire l'amour jusqu'à ce que tu sois l'esclave éternel de mes charmes érotiques, et surtout jusqu'à ce que tu ne puisses plus marcher. Et si tu te retournais pour que je m'en occupe ?

— Ça me va, acquiesça Saul. Et si tu le faisais dès maintenant ?

L'histoire continue dans le prochain livre de la série *Les Hommes verts*.

Theresa Glyde était autrefois un Homme vert, la gardienne d'un des sites magiques les plus cruciaux d'Angleterre. Désormais, elle est morte, mais ce n'est pas une excuse pour se tourner les pouces. Elle a du travail d'une importance vitale à faire, si seulement elle pouvait retourner du bon côté de la réalité. C'est pour ça qu'elle a besoin de quelqu'un qu'elle peut utiliser, avec un corps volontaire, un esprit adéquat, et des nerfs en acier.

Le sang d'un dieu de Londres coule dans les veines de Joanie Robey, en plus d'avoir toujours connu des phénomènes étranges, surnaturels et effroyables. Elle détient aussi le corps parfait pour être le modèle d'un artiste, et n'a nullement envie de se le faire dérober par un fantôme. Surtout par celui d'une fille de classe aisée fêtarde qui aime bien trop avoir récupéré un corps humain.

Mais les Hommes verts sont débordés, ce qui devient dangereux. Le voile qui protège la réalité se déchire inexorablement, et maintenant, quelque chose monte un assaut contre les protections occultes de Londres. Joanie et Theresa doivent accepter leur intimité soudaine et forcée, en plus de leur attirance croissante et mutuelle. Car le lien fragile entre la déesse et le fantôme pourrait bien être la dernière ligne de défense de l'Angleterre.

OceanofPDF.com